

UNIVERSITÉ de PARIS — FACULTÉ des LETTRES

Critique du Livre
de
Dom Quichotte de la Manche

PAR

PIERRE PERRAULT

1679

MANUSCRIT PUBLIÉ
avec Introduction et Notes

PAR

MAURICE BARDON

Thèse présentée à la Faculté des Lettres
pour le Doctorat ès-Lettres

Imprimerie
LES PRESSES MODERNES
45, rue de Maubeuge — PARIS

1930

Critique du Livre
de
Dom Quichotte de la Manche



Critique du Livre
de
Dom Quichotte de la Manche

PAR

PIERRE PERRAULT

1679

MANUSCRIT PUBLIÉ
avec Introduction et Notes

PAR

MAURICE BARDON

Thèse présentée à la Faculté des Lettres
pour le Doctorat ès-Lettres

Imprimerie
LES PRESSES MODERNES
45, rue de Maubeuge — PARIS

1930

Du même Auteur :

« *Don Quichotte* » en France au xvii^e et au xviii^e siècle

Paris, Champion 1930, in-8°

A notre ami PAUL PERRIER
Bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale

● AVANT-PROPOS

Pierre Perrault n'a pas grand renom. Il est, avec deux de ses frères : Jean mort pendant un voyage et François décédé tout jeune, le moins connu des frères Perrault. Hippolyte Rigault, Paul Bonnefon, M. Hubert Gillot, André Hallays ne lui accordent qu'une place fort restreinte dans leurs ouvrages ou leurs articles (1). C'est tout juste si, en passant, ils lui font la charité d'un souvenir. Pour eux, notre Pierre s'efface, disparaît derrière ces physionomies d'un plus haut relief : Charles l'Académicien, Claude le médecin-architecte, Nicolas le docteur en Sorbonne.

Pierre Perrault, — nous espérons le montrer, — avec moins de talent que Charles ou Claude, n'est pas absolument dénué de mérite. Son nom doit être retenu, son rôle analysé dans une histoire un peu approfondie de la Querelle des Anciens et des Modernes au XVII^e siècle.

Pour nous, il offre encore une autre sorte d'intérêt. Le premier, en France, il a composé sur le *Don Quichotte* une véritable étude critique, — étude restée jusqu'ici en manuscrit. Nous soulignons le mot « critique » ; c'est le terme même que Perrault emploie au frontispice de son ouvrage : *Critique du Livre de Dom Quichotte de la Manche*. Aucune expression ne saurait, en effet, le qua-

(1) Rigault, *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, 1856. — Bonnefon, *Études sur Charles Perrault*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (années 1904, 1905, 1906) et dans la *Gazette des Beaux Arts* (3^e période, XL). — Gillot, *La Querelle des Anciens et des Modernes...*, Paris, 1914. — Hallays, *Les Perrault*, Paris, 1926.

lifier plus exactement. Pierre Perrault y passe en revue le *Don Quichotte* tout entier ; à peine néglige-t-il çà et là une scène, un dialogue, un coup de bâton. Invraisemblances et inadvertances, il a tout relevé de ce qui dépare un chef-d'œuvre. Et il ne conviendrait pas de lui reprocher une lecture hâtive du texte qu'il examine. Nous dénoncerons plutôt la minutie des remarques, l'étroitesse des jugements, la maligne envie de déprécier et de condamner. Chez lui, la critique implacable des défauts ne se transforme jamais en une critique enthousiaste des beautés.

Bon sens et finesse ne manquent pas, cependant, à Pierre Perrault. Parmi ses observations, il en est de justes, et qui portent. Leur trop grand nombre et leur sévérité prouvent seulement que l'intelligence, si elle n'est pas réchauffée de sympathie, s'arrête, presque nécessairement à l'apparence superficielle d'une œuvre, n'en pénètre pas le sens profond, intime, secret. Le cœur, dans la critique aussi, a ses illuminations, ses intuitions que rien ne remplace.

Pierre Perrault, lui, discute les mots et les tours, affirme et s'efforce de prouver l'étrangeté, la bizarrerie des événements et des scènes. Subtil ou méticuleux, il n'aperçoit jamais et ne nous rend pas la démarche originale et cachée du génie.

Pourtant nous avons cru bon de publier son manuscrit. D'abord il épuise d'un seul coup cette quantité d'objections auxquelles donne toujours lieu une œuvre plus inspirée que méditée, et qui s'avance avec un débit fort, d'un plein courant. Puis cet ouvrage fait date dans l'histoire du *Don Quichotte* en France au XVII^e siècle. Plus que tel ou tel passage de Chapelain, de Rapin ou de Bouhours, il fournit la preuve, une preuve développée, qu'il

y a eu, au grand siècle classique, et malgré une ou deux exceptions, incompatibilité réelle entre l'esprit français raisonnable, le goût français timide, — et l'humour inventif, fécond, vraiment créateur de Cervantes.

Nous remercions nos excellents collègues MM. J. Camp, J. Laborde et F. Cohen, qui ont bien voulu nous aider pour certaines recherches délicates.

Paris, février 1930.

PIERRE PERRAULT

Sa Vie et ses Ouvrages

I

PIERRE PERRAULT DANS LA FAMILLE DES PERRAULT

En un livre récent, André Hallays a parlé, et non sans malice, de « la tribu des Perrault » (1). Ils étaient sept en effet, garçons et filles, issus du fécond mariage de Pierre Perrault, avocat au Parlement de Paris, et de Pâquette Leclerc. Rappelons, — on peut les avoir oubliés, — leurs prénoms : Jean qui fut l'aîné et exerça comme son père la profession d'avocat, — Pierre, le nôtre, homme de finance que ruina la finance, — Claude, médecin et architecte, — Nicolas, théologien teinté de jansénisme, — Charles, contrôleur des bâtiments du roi, fonctionnaire irréprochable qui versifia beaucoup et ne fut poète qu'en prose, — François, mort en bas âge, — puis Marie, décédée à treize ans, et, encore, une autre fille : mais de celle-là, l'on ignore tout, et son nom lui-même.

Pierre Perrault naquit le 2 avril 1611 (2) : il devait mourir vers 1680 (3). Elevé à la fois dans l'amour des lettres, la curiosité des sciences, le respect de la loi divine par une mère pieuse et par un père aussi exact à fortifier

(1) André Hallays, *Les Perrault*, Paris, 1926.

(2) Claude naquit le 25 septembre 1613, Nicolas le 7 juin 1624 ; François et Charles sont du 13 janvier 1628.

(3) Il semble difficile de préciser davantage : l'on n'a point retrouvé son acte mortuaire.

ses enfants « contre les erreurs populaires » qu'à « leur inspirer les maximes les plus pures de l'Evangile » (4), il fit toutes ses études au collège de Beauvais : estimons qu'il y montra au moins des qualités d'application et d'assiduité, puisque jamais il n'y reçut le fouet : Charles Perrault, dans ses *Mémoires*, ne nous laisse point ignorer ce détail qu'aucun des petits Perrault n'eut à subir une aussi humiliante punition (5).

Fils de bourgeois, le bourgeois Pierre Perrault se maria, mais sur le tard. Il avait passé de quelques mois quarante-cinq ans, lorsqu'il épousa, le 6 novembre 1656, une veuve, Catherine Lormier (6). De cette union naquirent deux fils : Claude, le 15 mars 1658, et Jean, le 14 juin 1661 (7). L'un et l'autre ne survécurent à leur père que peu d'années : ils étaient morts en juillet 1683.

Dans cette famille si étroitement unie qu'était celle des Perrault, nous voyons Pierre et sa femme prendre une part bien active à la vie et aux événements de famille. C'est Catherine Lormier qui tient sur les fonts baptismaux Charles-Samuel, le fils premier-né de Charles Perrault et de Marie Guichon (8). De longues années auparavant, et tout jeune encore, Pierre lui-même avait été le parrain de Charles, et c'est à lui que le futur auteur des

(4) Cf. André Hallays, *Les Perrault*, p. 3 et 4.

(5) Charles Perrault, *Mémoires de ma Vie*, p. 19.

(6) Fille d'un conseiller à la Cour des Aides, Catherine Lormier était veuve d'un certain Barthélemy de La Borie, mort en 1655. Ce mariage, nous dit Charles Perrault, « donna beaucoup de joie » à la mère du marié, Pâquette Leclerc (*Mémoires de ma Vie*, p. 33).

(7) Dates établies, d'après les registres de l'Eglise Saint-Gervais. Cf. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, Col. 1321.

(8) Charles-Samuel était né le 25 mai 1675. Cf. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, Col. 1321.

Parallèles et des Contes dut son prénom (9). Devenu receveur général des finances en la Généralité de Paris (1654), l'obligeant parrain proposa à son filleul et frère d'être son commis. Charles accepta tout de suite : il demeura chez Pierre dix ans, ne l'ayant quitté que pour « aller chez M. Colbert en 1664 » (10).

Pierre et Charles, puisqu'ils s'entendirent si facilement, avaient-ils donc des goûts semblables, des traits communs de caractère ? Boileau, qui ne cessa de se montrer injuste à l'égard de Charles et de Claude, a écrit avec humeur, mais non sans raison, qu'il y avait dans cette famille des Perrault « une certaine bizarrerie d'esprit » (11). Esprits quelque peu bizarres, tels en effet ils furent tous, et Pierre, et Charles, et Claude, et Nicolas. N'en retenons qu'une preuve entre beaucoup d'autres : sans cesse leur activité se révéla diverse, changeante. Absolument incapables de se limiter à une tâche, de se fixer à un devoir, c'est Pierre qui, financier malheureux, s'adonne avec plus d'opiniâtreté que de succès aux sciences et aux lettres ; c'est Charles, le très sérieux académicien, qui, la soixantaine passée, recueille, rédige et publie des contes de la mère Loyer (12) ; c'est Claude qui, à cinquante ans, abandonne la médecine pour l'architecture. Et Nicolas lui-même, le saint homme, le docteur de

(9) « Je fus nommé Charles, écrit l'auteur des *Mémoires de ma Vie*, par mon frère le receveur général des finances, qui me tint sur les fonts avec Françoise Pepin, ma cousine » (*Mémoires de ma Vie*, p. 19).

(10) Charles Perrault, *Mémoires de ma Vie*, p. 32.

(11) Boileau, *Discours sur l'Ode*, 1^{re} éd. (1693) et 2^e éd. (1694), — et *Première Réflexion critique sur Longin* (*Œuvres*, 1716, t. II, p. 117).

(12) Voir, sur ces Contes et sur la question de savoir quel est leur auteur véritable, André Hallays, *Les Perrault*, p. 208 et sq., — Emile Henriot, *Pour le Tricentenaire*. — *De qui sont les Contes de Perrault ?* (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1928).

Sorbonne, si ferme dans ses opinions théologiques, n'a-t-il pas débuté par une parodie assez gaillarde du sixième livre de l'*Enéide* ? (13).

Pierre, comme Charles, avait l'amour le plus vrai des Lettres, la passion de lire et d'écrire. Heureux si, à tant de zèle, avait correspondu chez lui une plus grande rectitude du jugement ! Il achètera certes une bibliothèque bien fournie, — « fort belle », dit Charles Perrault, — (14), la bibliothèque de Germain Habert, abbé de Cerisy. Mais Germain Habert (15) est l'auteur de la *Métamorphose des yeux de Philis en astres* (16). Et il est à craindre que la bibliothèque d'un tel poète, plutôt que de « bons livres », n'ait été composée d'ouvrages galants et futiles : vers précieux, pastorales, romans et nouvelles. Charles nous raconte qu'il se plaisait beaucoup à « étudier » parmi ces volumes de choix (17). Décidément, nos Perrault n'avaient guère de justesse dans l'esprit, de simplicité dans le goût.

Comme Charles, Nicolas et Claude, Pierre s'est fort

(13) *L'Enéide burlesque*, publiée par Paul Bonnefon dans la *Revue d'Histoire Littéraire* (Janvier-Mars 1901). Le manuscrit de cet ouvrage est de la main de Charles Perrault ; mais l'ouvrage lui-même a été composé en collaboration par les quatre frères. Nicolas, en particulier, est l'auteur des deux vers célèbres qui amusèrent fort Cyrano de Bergerac, et où il représentait, aux Champs Élysées, le cocher Tydæus

Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

(14) Charles Perrault, *Mémoires de ma Vie*, p. 32.

(15) Germain Habert (1614-1654), poète et littérateur, frère de Philippe Habert, et, comme lui, un des huit amis de Conrart qui formèrent le noyau de l'Académie française. Il était abbé commendataire de Saint-Vigor de Cerisy, au diocèse de Bayeux (D'après Paul Bonnefon, éd. des *Mémoires de ma Vie*, n. 1 de la page 32).

(16) Poème d'environ 700 vers paru en 1639.

(17) Charles Perrault, *Mémoire de ma Vie*, p. 32.

amusé au genre burlesque. On le voit collaborer à la parodie du sixième livre de l'*Enéide*, bagatelle plate et fastidieuse, qui fut entreprise à l'imitation du *Virgile travesti* de Scarron. Peut-être aussi aida-t-il ses frères à composer ce poème des *Murs de Troie ou l'Origine du burlesque* (18), dont le premier livre fut écrit en commun, si le second est dû à la seule inspiration du médecin Claude. Plus tard, lui-même traduisit fort soigneusement la *Secchia rapita* (le Seau enlevé) du poète italien Alexandre Tassoni. Par ce goût du plaisant et du facétieux, Pierre se montre bien encore un Perrault. Nulle différence marquée de lui aux autres. On ne saurait le détacher du groupe familial.

Mais, dans le groupe, il ne laissé pas d'avoir et de montrer quelque mérite. Nous lui devons, si nous en croyons Charles Perrault (19), l'idée même de cette démarche auprès des Messieurs de Port-Royal qui aboutit à la première *Lettre de Louis de Montalte à un Provincial de ses amis* (1656). On s'assemblait en Sorbonne, nous dit notre Mémorialiste, pour condamner M. Arnauld. Aussi, voulant « sçavoir à fond de quoi il s'agissoit », Charles, Pierre et Claude, un de leurs parents M. Pepin, et quelques amis encore, se réunirent-ils et prièrent-ils Nicolas le docteur de leur exposer ce qu'étaient en réalité grâce *efficiente* et grâce *efficace*, pouvoir *prochain* et pouvoir *éloigné*. Les explications fournies, et fort clairement, il

(18) Le premier chant de ce poème a été publié en 1653 (Paris, Louis Chamhoudry, in-4°). Le second chant, composé entièrement par Claude Perrault, a été publié pour la première fois par Paul Bonnefon dans la *Revue d'Histoire littéraire* (15 juillet 1900). — Citons encore, de Claude Perrault, un ouvrage posthume des plus intéressants : *Voyage à Bordeaux*, publié pour la première fois par Paul Bonnefon à la suite de son édition des *Mémoires* de Charles.

(19) *Mémoires de ma Vie*, p. 28, 29.

ne leur parut pas que la « question » méritât « tout le bruit qu'elle faisoit ». Pierre le receveur raconta alors cette conférence à M. Vitart, intendant du duc de Luynes, lequel demeurait à Port-Royal. Les Messieurs, ajouta-t-il, se devaient d'informer le public de ce qui se passait en Sorbonne, « afin de le désabuser de la créance où il étoit qu'on accusoit M. Arnauld de choses fort atroces ». Huit jours après, M. Vitard, continue Charles Perrault, vint au logis de Pierre, rue Saint-François, au Marais, et lui apporta la première *Lettre Provinciale* : « Voilà, fit-il en lui présentant cette lettre, le fruit de ce que vous dites il y a huit jours ». A l'origine d'un chef-d'œuvre de notre littérature se rencontrent ainsi un nom et une influence des plus inattendues.

II

PIERRE PERRAULT ET COLBERT

La vocation de Pierre Perrault le poussa d'abord vers la finance.

Longtemps, nous rapporte Charles (20), il garda l'emploi de commis des parties casuelles (21). Il fut à ce titre

(20) *Mémoires de ma Vie*, p. 118.

(21) Les parties casuelles sont les « deniers provenant des offices qui se vendaient » (Chéruel, *Dictionnaire Historique des Institutions, mœurs et coutumes de la France*, Paris, éd. de 1899, t. II, p. 954). « Lorsqu'un office vénal tombait en déshérence, ou que son titulaire mourait sans l'avoir résigné ou sans avoir survécu quarante jours à sa résignation, cet office tombait aux parties casuelles et était revendu au profit du roi ; il y avait un trésorier spécial des parties casuelles. Le bureau des parties casuelles apparaît dès 1522. Là aussi se payait la finance des offices de nouvelle création : là, plus tard, la paulette, le prêt, et toutes taxes établies pour assurer aux officiers la propriété héréditaire de leurs offices. » (M. Marion, *Dictionnaire des Institutions de la France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1923, p. 75).

chez trois trésoriers (22) successifs : M. de Vassan, M. Sabatier, M. du Housset. Puis M. du Housset lui fit acheter de M. Bonneau la charge de receveur général des finances en la Généralité de Paris (23). Pendant les dix années (1654-1664) qu'il exerça cette fonction, les recettes furent extrêmement difficiles ; le roi, en outre, eut l'idée de faire remise au peuple de tout ce qui pouvait être dû encore sur le reste des tailles de ces années, — libéralité « admirable », s'écrie Charles Perrault, si elle ne se fût produite aux dépens des infortunés receveurs. Ceux-ci, en effet, qui avaient avancé les fonds au trésor, se trouvèrent frustrés des recouvrements qu'ils espéraient, et presque tous furent ruinés. Ils eurent beau solliciter le surintendant Fouquet, ils n'obtinrent pas qu'il constituât un fonds « pour remplacer les restes remis gratuitement au peuple ». Pierre Perrault se trouvait ainsi fort embarrassé, lorsque ceux qui étaient assignés sur la recette générale de Paris venaient lui réclamer leur paiement : « Vous vous plaignez de moi, leur disait-il, et vous avez raison ; mais plaignez-vous encore davantage. Allez dire partout, mais particulièrement à M. le surintendant, que je vous retiens votre bien, que je suis un fripon et un

(22) Les *Trésoriers des parties casuelles* étaient des officiers chargés de percevoir et de garder les revenus provenant des parties casuelles.

(23) Les *Receveurs généraux des finances*, établis dans chaque généralité, ou circonscription financière, étaient chargés de « recevoir... tant les produits du domaine que ceux des impositions et autres deniers extraordinaires. » « C'étaient de très importants officiers, moins peut-être par leur fonction régulière et normale de verser au Trésor le produit des impositions directes de leur généralité, que par l'habitude prise par le gouvernement, toujours besoigneux, d'obtenir d'eux des avances sur leurs recouvrements futurs, des rescriptions sur leurs recettes à venir, que le Trésor négociait à grands frais. » (M. Marion, *Dictionnaire des Institutions de la France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1923, p. 472).

voleur ; vous me ferez plaisir : car, comme c'est à lui à faire un fonds pour remplacer les restes que le Roi a donnés, cela l'obligera peut-être à le faire pour mettre fin à vos cris et à vos plaintes, qui sont très raisonnables et très justes » (24).

Mais bientôt, Fouquet tomba et Colbert fut mis en sa place. Tout Paris, alors, et principalement les hommes d'affaires, vinrent chez Pierre Perrault lui adresser « compliments » et « conjouissances » sur cette « promotion » (25). C'est que Pierre Perrault et Colbert avaient été ensemble commis chez M. Sabatier (26), et qu'une amitié ancienne semblait parfaitement les unir. Colbert pourtant devait précipiter et achever la ruine de son ami devenu son subalterne.

Tourmenté, persécuté par ses créanciers, Pierre se crut le droit de « prendre quelques deniers sur le courant de l'année 1664 pour acquitter ses dettes les plus criardes » (27). Or Colbert avait fixé à un jour précis les versements que les receveurs généraux devaient faire au trésor royal. Pierre ne put s'exécuter, du moins pour la totalité de la somme. Averti, Colbert voulut l'interroger. Mais Pierre, « intimidé plus qu'il ne falloit » (28), se cacha. Colbert manda Charles Perrault. Et Charles, ignorant de toutes choses, mais inquiet, alla incessamment trouver Pierre, apprit de lui son état de gêne et le prélèvement dont il s'était rendu coupable, revint près du sourcilieux ministre lui exposer ce qu'il savait maintenant, et ne put obtenir

(24) Charles Perrault, *Mémoires de ma vie*, p. 119.

(25) *Ibid.*, p. 119.

(26) Charles Perrault nous dit même que son frère était « premier commis » chez M. Sabatier, tandis que Colbert n'y était que commis « subalterne » (*Mémoires de ma Vie*, p. 118).

(27) Charles Perrault, *Mémoires de ma Vie*, p. 120.

(28) *Ibid.*

pour son frère pardon ou promesse de pardon. Dès le lendemain Colbert, « rigide observateur de l'ordre et des règles qu'il s'étoit imposées dans l'administration des finances » (29) et, de plus, cœur sans mémoire, Colbert faisoit vendre la charge de Pierre « au plus offrant et dernier Enchérisseur » (30). Ce fut M. de Sonning (31) qui l'acheta, et pour une somme bien inférieure à ce qu'elle valait. Le même jour, il commandait à son secrétaire Denis Marin (32) de faire rendre compte au malheureux dépossédé de ses années d'exercice. Charles Perrault, plein de zèle et d'affection, essaya bien d'adoucir l'âpre surintendant. Il alla même jusqu'à lui représenter que le roi devait de « grandes sommes » à Pierre, et que celui-ci eût évité misère et déchéance si elles lui avaient été strictement payées (33). Raisonnements, justifications, prières, tout fut en vain. Charles dut se résigner à se taire, pour garder, de son côté, sa place dans les Bâtiments. Pierre toutefois semblait s'être enhardi. Longtemps, lui aussi, il sollicita, et il donna « tous les éclaircissements qu'on pouvoit désirer » (34). Colbert ne se laissa pas attendre ; et une conversation qu'il eut avec Charles le montre plus que jamais obstiné et dur : « Votre frère est un homme d'esprit,

(29) Charles Perrault, *Mémoires de ma vie*, p. 120.

(30) C'est par un arrêté du Conseil d'Etat, du 22 janvier 1665, que la charge de Pierre Perrault fut mise en vente. Cf. Archives Nationales, *Arrêts*, E. 1726, p. 197.

(31) Un acte signé à Saint-Germain, le 17 juin 1665, par Seguier et Colbert confirme le Sieur Jean de Sonning comme successeur de Pierre Perrault au titre de Receveur général alternatif des finances en la généralité de Paris, moyennant le paiement de 181.000 livres « qu'il sera tenu de faire incessamment es mains du Sr de bartillat », garde du trésor royal (Archives Nationales, *Arrêts*, E. 1726, p. 198).

(32) Denis Marin, intendant des finances et secrétaire de Colbert.

(33) Charles Perrault, *Mémoires de ma Vie*, p. 121.

(34) *Ibid.*, p. 122.

lui dit-il un jour ; il y a long-temps que je le connois pour tel ; il sçait que je suis de ses anciens amis. Il s'est confié là-dessus, et a cru qu'il pouvoit impunément jouer le tour qu'il m'a fait. — Monsieur, lui répondit Charles, vous me pardonnerez, s'il vous plaît, si je vous dis que je ne vois quel tour il vous a fait. — Le tour qu'il m'a fait, c'est qu'il a acquitté pour la moitié avec l'argent de cette année [1664] toutes les dettes qu'il me demande aujourd'hui en leur entier. — Ah ! Monsieur... pouvez-vous avoir une telle pensée d'un homme que vous dites être votre ami et que vous connoissez il y a si long-temps ? Mon frère souffrira sans peine la pauvreté où il est réduit, mais il ne pourra supporter la douleur de passer dans votre esprit pour un malhonnête homme. Si nous avons quelque défaut dans notre famille, c'est de n'avoir pas assez d'attache au bien et de le mépriser, bien loin que pas un de nous puisse être capable d'une lâcheté semblable » (35). Sur ces mots, Charles se retira, triste sans doute, non découragé. Quelques autres conférences qu'il eut avec Colbert, et où Colbert l'avait peut-être convié, n'aboutirent, comme les précédentes, qu'à l'obliger, un peu brutalement, à « fermer la bouche ». Une dernière fois pourtant, il osa importuner le ministre. Il le pria de vouloir bien donner à son frère « quelque petite commission pour pouvoir subsister ». De nouveau il échoua. Pierre resta sans charge « et même sans un valet pour le servir » (36). Mais ce qui, plus que la pauvreté, causa au malheureux dépit et souffrance, ce fut de n'avoir pu obtenir de Colbert 50.000 livres en déduction des 300.000 que le roi lui devait, — 50.000 livres qui lui eussent permis, avant de mourir, de

(35) Charles Perrault, *Mémoires de ma Vie*, p. 122, 123.

(36) *Ibid.*, p. 123.

satisfaire trois ou quatre petits créanciers, ses proches parents (37).

Timide et vite effrayé, tel nous apparaît Pierre Perrault, à bien lire le récit indulgent et touchant de son frère Charles. Il manque d'énergie, ne fait pas front, se dérobe. Ni sérénité, ni maîtrise de soi. Il est vrai, d'autre part, que les circonstances où il se débattait et qui l'accablèrent, étaient difficiles, insurmontables peut-être. Enfin, il ne rencontra dans le glacial Colbert, qui eût pu et dû le sauver, qu'indifférence, sécheresse de cœur, âpreté, dureté. Plaignons-le. C'est un honnête homme que la malchance et une certaine pusillanimité ont, ensemble, desservi.

III

JOIE DE VIVRE

A ses loisirs forcés, Pierre Perrault sut, malgré son chagrin, trouver quelque douceur. De nombreux amis, d'abord, lui restèrent fidèles. C'étaient des écrivains, des artistes en renom : Colletet, Charpentier, Pinchesne, La Mesnardière, Nanteuil, Belin, tous esprits judicieux, plai-

(37) *Ibid.*, p. 124 — Charles Perrault ne se lasse pas de défendre et de soutenir l'honnêteté foncière de Pierre. Voici quelques témoignages qu'il apporte en sa faveur : « Entre ses créanciers, nous dit-il, il y avoit un nommé M. Chartier, homme estimé très dur et tout à fait inexorable. Cependant, au lieu de persécuter mon frère, il le défendoit et le soutenoit envers et contre tous ses autres créanciers, me disant : « Si votre frère avoit mon bien entre ses mains, je scaurois bien me le faire rendre ; mais c'est un homme qu'on a égorgé au coin du bois. Je le soulagerai en tout ce qui me sera possible, bien loin de l'opprimer. » La réputation de mon frère étoit telle que dans tout le temps de son adversité, qui a duré seize ans, deux de ses amis lui ont mis en dépôt tout leur argent comptant, qui montoit à plus de quarante mille écus, ce qui marquoit une grande confiance dans sa probité » (*Mémoires de ma Vie*, p. 123).

sants compagnons, causeurs abondants en saillies, vifs en réparties. Il les recevait surtout dans sa maison de campagne de Viry-sur-Orge (38). A la mort de sa mère, en effet, survenue en 1657, cette jolie propriété lui était échue en partage et, avec l'aide de ses frères, il s'était efforcé de l'embellir encore (39). Il y ajouta de nouvelles constructions, où l'on put admirer l'entente que Charles, Claude et lui avaient des principes de l'architecture. Une salle même s'y éleva, aux parois recouvertes de rocaillles et de coquillages. Cette salle, pourtant, André Hallays pencherait à en attribuer la création, non pas à Claude, Pierre ou Charles, mais à un nouveau possesseur, un prélat du XVIII^e siècle, l'évêque d'Uzès, Michel Poncet de la Rivière (40). Ce qui est certain, c'est que l'une au moins de ces transformations revient à Charles : il construisit une grotte où jouaient, abondantes et murmurantes, de belles eaux. Pinchesne a célébré grotte et logis en deux sonnets enthousiastes, mais gauches et où l'effort s'aperçoit. Voici le sonnet « pour M. Perrault l'Aîné sur sa maison de Viry » :

Avoir chez soy des eaux, des bois, et de la veuë,
Avec un fort commode et propre bastiment,
Qui rit aux regardans du faiste au fondement,
Et de qui l'ordonnance est des mieux entenduë.

(38) Non loin de Savigny.

(39) Charles Perrault écrit dans ses *Mémoires* : « ... la maison de Viry fut donnée à mon frère le receveur dans le partage que nous fîmes des biens de la succession de la famille. Il y fit bâtir un corps de logis, et, comme j'avois un plein loisir, car mon frère avoit pris un commis pour sa recette générale, je m'appliquai à faire bâtir cette maison, qui fut trouvée bien entendue » (*Mémoires de ma Vie*, p. 33, 34).

(40) André Hallays, *Les Perrault*, Appendice III, p. 249 à 252.

Avoir de jardinage une juste étenduë,
 Un parterre agreable en son compartiment ;
 Des jets d'eaux au milieu, qui vont incessamment,
 Et n'interrompent point leur danse continuë.

Comme de fort bons lits, là de mets surprenans,
 Sçavoir sans les fâcher tromper les survenans,
 Est cultiver l'étude où l'honneur nous convie.

Et du vent de la Cour à vivre bien guery,
 Le grand Fontainebleau que tout le monde envie,
 Le cede en doux momens à ton petit Viry (41).

Le deuxième sonnet « à M. Perrault le Jeune » (42),
 — Charles Perrault, — s'il est de tour un peu plus facile
 et élégant, n'atteint pas davantage à la beauté :

Autre [sonnet] à M. Perrault le Jeune sur sa Grotte de
 Viry :

Quand chez toi du sommet d'une Grotte profonde,
 J'ouïs plein de transport et de ravissement,
 Par cascade, et par bonds, gazouiller doucement
 En cent petits bassins la plus belle eau du monde.

Je dis en admirant sa beauté sans seconde,
 Et le bruit enchanteur de son doux roulement :
 Des sacrez fils des Dieux c'est icy l'élément,
 Et la plus seche veine y deviendrait feconde.

(41) Pinchesne, *Poesies meslées du sieur de Pinchesne, Dédiées à Monseigneur le Duc de Montausier, Gouverneur de Monseigneur le Dauphin*, Paris, André Cramoisy, 1672, p. 119.

(42) Pinchesne appelait encore Charles Perrault « Perrault l'Orphée ». Cf. son recueil manuscrit de « Rondeaux » (Bibl. Nat. F. fr. 15125), p. 2, recto.

Ainsi pour ton honneur tu me devois cacher
 Cette Dirce secrete, et ce divin Rocher
 Où dans l'art des neuf Sœurs tu devins un Orphée.

Car m'ayant de ce lieu les charmes découvers,
 J'en admireray moins que de ta Lyre Fée,
 Tu pousses des Chansons si pleines de beaux vers
 (43).

A Viry, l'on mangeait beaucoup et bien, l'on buvait de même. Témoin encore les vers de Pinchesne (44), ce gandin dont l'inspiration biberonne, les souvenirs de bombance et de ripailles n'eussent point manqué de faire rougir l'illustre Voiture, l'oncle qu'il chérissait sans doute, mais qui était si différent de son neveu avec ses délicates et ses dédains de raffiné. Une demi-douzaine de bons lurons, ou davantage, — une vingtaine (45), affirme une fois Pinchesne, — quittaient à certains jours la grand'ville embarrassée de piétons et de véhicules, et c'était une ou deux carrossées, amusées et riantes, qui prenaient la route de l'« agréable maison » de Viry (46). Certes, le gros Nanteuil risquait de se trouver gêné parmi ses compagnons ; mais l'on savait fort bien lui procurer aise et

(43) Pinchesne, *Poesies meslées*, p. 120.

(44) Nous nous servirons surtout, pour tracer le tableau qui suit, du *Recueil de Rondeaux*, de Pinchesne. Dédiant cet ouvrage à Charles Perrault, Pinchesne écrit : « ...quoy que ce present apres tout, ne soit pas des plus grands du Monde, Je pretens toutesfois qu'il me serve en quelque sorte de gratitude et de reconnoissance de tous les bons repas qu'à la faveur du Maistre du logis [Pierre] et de la vostre j'ay faits en ce mesme Lieu de Viry » (*Recueil de Rondeaux*, p. 2, recto). — Voir encore Paul d'Estrées : *Une Académie Bachique au XVII^e siècle*, *Revue d'Histoire Littéraire*, t. II (1895).

(45) Pinchesne, *Recueil de Rondeaux*, A. Coralle Villageoise, Rondeau, p. 6, verso.

(46) *Ibid.*, p. 2, recto.

contentement ; et Charles Perrault déclare qu' « un large siège à luy seul il aura » (47). La troupe joyeuse est-elle arrivée à la « petite Seigneurie ? » (48). O le cordial accueil qui lui est réservé ! Pinchesne porte aux nues l'affabilité de l'hôte. C'est que Pierre sait procurer à ses convives de parfaits plaisirs de table. Le potage a fort bonne mine ; les lapereaux sont de garenne, et larges de râbles. Deux dindons, six poulets de grain (49), ou ces chapons du Mans (50), que le chanoine Costar expédie aux « favoris » des Muses, attendent leur tour de comparaître sur « nappe fine », et déjà nos gourmands les dévorent en idée. « Cecy, ajoute Pinchesne, soit dit sans préjudice du dessert ! » (51). Le vin, c'est à « seaux » (52) qu'on l'engloutit, et il est délicieusement frais, mais frais à donner « le frisson (53) ». Précaution utile, sage, et si délicatement bienveillante : on l'a mis à rafraîchir dans la grotte même de Charles ; et cet ouvrage immortel contribue délectablement à l'aise quasi divine des réputés mangeurs. Vrais « lutins » (54) à table, tous rivalisent de bons mots, de plaisanteries espiègles, d'impromptus acérés. Tous, faisant

(47) Pinchesne, *Recueil de Rondeaux*, p. 20, recto. — Ce rondeau, qui est de Charles, est dédié *A Monsieur de Pinchesne, pour réponse (sic) à son rondeau*.

(48) *Ibid.*, *A Monsieur de Nanteuil*, p. 25, recto.

(49) *Ibid.*, *A Monsieur Perrault*, p. 26, recto.

(50) *Ibid.*, *Les Chapons du Mans*. — Les Entretiens de Mons. Costar et de Monsieur de Pinchesne. *A Messieurs Menage et Scaron*. — A M. Perrault laîné, p. 129. — Ces *Chapons du Mans* ont été publiés par M. F. Lachèvre, sous le titre : *La Chronique des Chapons et des Gelinottes du Mans*, 1907.

(51) *Ibid.*, p. 26, recto.

(52) *Ibid.*, *Repas atermoyé de Monsieur de Chatillon Bernage*. — *Balade à Monsieur du Val*, p. 175, verso.

(53) *Ibid.*, *Rondeau. Récité pour compliment à Coralle* par M. de Nanteuil, p. 16, recto.

(54) *Ibid.*, *Repas atermoyé de Monsieur de Chatillon Bernage*. — *Balade à Monsieur du Val*, p. 175, verso.

« la nique » aux pédants, — et à toi, Despréaux, — affirmement avec conviction qu'aux vieux « ragousts Grecs et Latins », ils préférèrent ces « fins » « ragousts » dont les traite, « sans lésine », leur hôte généreux (55).

Mais les Perrault, et même Pierre, vont à leur tour chez autrui festoyer et rire. Pinchesne les reçoit, Nanteuil aussi. Chez Nanteuil, un jour, Pinchesne porte « au sacrifice quelques burettes de bon vin », et notre Pierre Perrault, « brave et galant homme », un « panier de bons Melons » (56). Un autre jour, c'est chez la villageoise Coralte (57), dans Antony (58), que la brigade affamée se transporte, et, comme on le devine, en excellente disposition de bien faire. L'adroit Belin y découpera à merveille jambon ou pâté ; Nanteuil n'aura point « d'estoupe » aux doigts, et, encore moins, « Perraults » au gosier... (59). C'est ainsi qu'au milieu de vrais amis, — d'amis qui n'engendrent « aucun dueil », (60) — Pierre tâche à se consoler d'avoir

(55) Pinchesne, *Recueil de Rondeaux*, A. Monsieur Perrault, p. 26, recto, — A Monsieur Perrault sur sa bonne chère de Viry et sur les Rondeaux de Monsieur de Pinchesne, p. 28, recto, — Repas ater-moyé de Monsieur de Chatillon Bernage. — Balade à Monsieur du Val, p. 175, verso.

(56) *Ibid.*, p. 3, verso.

(57) Il s'agit de Mlle Melson l'aînée, — Charlotte, de son prénom. — Voir, sur les demoiselles Melson, Somaize, *Dictionnaire des Précieuses* : Menoppée et sa sœur, éd. Livet, t. I, p. 169. — Talle-mant, *Historiettes*, t. X, p. 141, 142, et E. Gros, *Philippe Quinault. Sa Vie et son Œuvre*, Paris, 1926, p. 35. C'étaient des précieuses fort en vue. Charlotte, qui épousa André Girard Le Camus, mais ne fut bientôt que sa « femme de conscience », joignait à la beauté l'esprit et le savoir. L'Académie des Ricovrati, de Padoue, lui avait ouvert ses portes.

(58) Village, où les demoiselles Melson avaient une maison de campagne.

(59) Pinchesne, *Recueil de Rondeaux*, A Coralte convalescente, p. 7, recto.

(60) *Ibid.*, A Monsieur de Nanteuil, p. 25, recto.

perdu sa fortune, sa situation, et cette fausse amitié de Colbert !

IV

LE GOUT DES SCIENCES

Autant que la chère fine ou abondante, ce sont les sciences et les lettres qui apporteront à Pierre Perrault le réconfort et l'oubli. Il compose successivement un traité *De l'Origine des Fontaines* (1674), une *Critique de l'Opéra*, ou *Examen de la Tragédie intitulée Alceste*, de Quinault (1674), une traduction de la *Secchia rapita* (1678). Et, outre ces trois œuvres publiées, il nous en a laissé deux autres en manuscrit : une *Critique des deux Tragédies d'Iphigénie d'Euripide et de M. Racine...*, une *Critique du livre de Dom Quichotte de la Manche* (1679).

Les titres mêmes de ces ouvrages indiquent chez l'auteur une curiosité que ne satisfait pas un ordre unique de connaissances. De l'hydrologie, il passe à la littérature ; et dans les Lettres, l'opéra le retient comme la tragédie, un poème burlesque comme un roman d'aventures, la langue espagnole comme l'italienne. Esprit errant, amateur qui ne se fixe point, il se passionne toutefois pour les divers sujets de son étude. Il défend Quinault et blâme Cervantes avec application, avec insistance. Argumenter lui plaît. Trois de ses écrits, il les a intitulés *Critiques* ; et deux au moins sont de véritables « critiques » : il y examine, retourne, apprécie une œuvre ; il y soutient une cause, ruine ou cherche à ruiner la cause adverse. Il y avait, dans ce caractère, timoré à l'égard des puissants et des grands, une audace, un besoin de disputer qui se sont comme étalés et épanouis sur le papier, en face d'un contradicteur imaginaire, personnage fort commode, fort pa-

tient à écouter, puis à accepter les preuves après les preuves, les arguments après les arguments. Sur le papier, devant son écritoire, tête-à-tête avec cet adversaire bienveillant qu'il appelle tantôt Néophile, tantôt Philarque, il aime à se dire le moins soumis à la tradition, le plus détaché et affranchi des convenances, des préjugés, des disciplines d'Ecole. Lui n'obéit à aucune autorité, ne copie nul maître, ne suit « que son pur génie » (61), se donne sur toutes choses, l'entière liberté d'en penser ce qu'il veut. Une opinion, fût-elle généralement admise, il ne s'y range point, lorsqu'il la juge mal établie, ridiculement fondée. Dieu, affirme-t-il, nous a donné les moyens et instruments du savoir exact. Il ne convient pas de les réduire ou supprimer en nous « pour des considérations de vanité » et pour vouloir garder attache avec les « beaux-esprits ». En revanche, que chacun, s'animant d'un généreux courage, investisse et force toute affirmation, tout principe erroné ! Et il en reviendra plus de gloire qu'à se laisser conduire, comme de pauvres moutons, là où nous voudraient mener cabales et coteries (62).

Cette fierté, cette affectation même d'indépendance ne dégénèrent jamais, chez Pierre Perrault, en un vaniteux contentement : « Je ne suis point, écrit-il, si prévenu de ma capacité et suffisance que je veuille qu'on m'écoute comme Juge Souverain ny qu'on m'en croye sur ma parole » (63). La modestie, avec la probité, sont toujours demeurées, en Pierre Perrault, le fond réel du caractère.

(61) P. Perrault, traduction de la *Secchia Rapita*. — Avertissement ou *Reflexions sur le Poëme Italien du Seau enlevé, et sur sa traduction en Prose Française*, p. 16.

(62) P. Perrault, *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 30, verso du ms.

(63) P. Perrault, *Critique des deux Tragedies d'Iphigenie d'Euripide et de M. Racine...* — Avertissement, p. 2, verso du ms.

Son premier ouvrage est tout scientifique. Il nous y décrit l'*Origine des Fontaines* (64), ou plutôt il y soutient sur ce sujet, une thèse qu'il avoue lui-même être fort paradoxale : « les Fontaines ne sont point la cause des Rivières : mais... ce sont les Rivières qui sont la cause des Fontaines, et... s'il n'y avoit point de Rivières il n'y auroit point de Fontaines » (65). « Cette proposition, ajoutait-il, n'a été avancée par personne que je sçache » (66). Personne, non plus, ne s'est, après lui, avisé de la défendre. Les eaux des rivières, explique-t-il, filtrant à travers le sol, remontent par capillarité jusque sur les hauteurs où elles forment les sources, qui, à leur tour, s'écoulent dans les rivières (67). Et cette théorie, il l'illustre dès le frontispice du livre, par une gravure qui est sans doute de lui : une nymphe y distribue l'eau de son urne à de petits génies ; et ces génies, à l'aide de cruches, font la chaîne jusqu'au sommet d'une colline dont ils remplissent les fontaines.

Une première partie expose l'opinion des nombreux « philosophes » (68) qui ont, avant Perrault, débattu ce point de physique ; une seconde expose ensuite l'« Opinion de l'Auteur, ses preuves et objections au contraire ».

(64) *De l'Origine des Fontaines*, Paris, Pierre Le Petit, 1674. Cet ouvrage est dédié à « Monsieur, Mr Huguens de Zulighem ». Huygens, le grand savant hollandais, avait été attiré et retenu en France par Colbert.

(65) *Ibid.*, p. 260.

(66) *Ibid.*, p. 261.

(67) Nous empruntons à André Hallays (*Les Perrault*, p. 13), ce résumé de la théorie de Pierre.

(68) Voici la liste de ces « philosophes » : Platon, Aristote, Epicure, Vitruve, Sénèque, Pline, Saint Thomas et les philosophes de Conninbre (*sic*), Scaliger, Cardan, Agricola, W. Dóbrzenzki de Nigroponte, Jean-Baptiste Van-Helmont, Lydiat, Davity, M. Descartes, Papin, Gassendi, M. Du Hamel, Le Père Schottus, M. Rohault, Le Père François, Palissy.

Simplement et clairement divisé, l'ouvrage ne conserve point, dans ses détails, ces mérites essentiels de la simplicité et de la clarté. Trop de noms, illustres ou obscurs, s'y succèdent ; trop de théories recherchées et subtiles s'y combattent, brouillant la mémoire, surprenant l'intelligence, laissant l'esprit dans une confusion d'idées et de faits où il se fatigue et se perd. Le style, surtout, avec ses périodes souvent trop prolongées, avec sa grandiloquence inopportune, ou, par contraste, avec sa roideur et sa sécheresse, ne montre jamais cette force précise, cette netteté de contours, par où se révèle, dans le savant, l'écrivain.

Erreur théorique, lenteur du développement, gaucherie de l'expression ne doivent pas nous rendre, cependant, injustes envers la méthode et les procédés de l'auteur. S'il répugne aux explications trop savantes, trop techniques (69), il ne répugne pas moins aux affirmations non vérifiées. Le texte même des Ecritures, il ne faut pas l'alléguer, selon lui, pour donner plus de créance à une hypothèse : à ce passage s'oppose tel autre passage ; comment les accorder tous, et comment faire « quadrer » chacun à « la matière dont il s'agit ? ». « Le meilleur, déclare Pierre Perrault, est de n'employer l'Ecriture sainte que pour les choses de la Foy et de la Morale, et de ne la pas commettre temerairement pour des sciences qui ont d'autres principes, fondez sur les causes secondes ausquelles Dieu les a abandonnées, comme inutiles au salut des hommes ; et qui n'étant que curieuses, amondriroient le respect que l'on doit à ce Texte sacré, destiné à des connoissances d'une plus haute élévation » (70). Bacon et Descartes, déjà,

(69) Il est, en effet, persuadé, nous dit-il, « que toutes ces éruditions n'auroient point éclaircy davantage son sujet, principalement n'ayant pas eu dessein d'enseigner ny la Physique ny l'Optique » (*De l'Origine des Fontaines*, Avertissement).

(70) *De l'Origine des Fontaines*, p. 66, 67. — Voir encore, p. 71, 72.

avaient scrupuleusement distingué l'ordre de la nature et l'ordre de la foi, et rejeté toute explication des phénomènes sensibles à l'aide des concepts religieux ou métaphysiques. Très moderne par ce côté, Pierre Perrault se sert uniquement, pour réfuter d'abord et établir ensuite, du raisonnement et de l'expérience. Un exemple le prouvera. Discute-t-il l'opinion de Nicolas Papin (71), selon qui un « esprit concretif » resserre l'eau de mer, lui permet de s'élever en son milieu, de sorte que, aux flots ainsi dressés, il est loisible d'en faire monter d'autres jusqu'à la cime des montagnes par des canaux souterrains ? La première objection est toute théorique. L'« esprit concretif », resserrant les eaux de la circonférence au centre, détermine uniquement leur action vers le haut et leur interdit du même coup toute poussée vers le bas. Comment, dès lors, le principe des vases communicants pourrait-il s'appliquer (72) ? Mais la critique abstraite ne suffit pas à Pierre Perrault. Voici d'autres objections tirées des faits, issues de l'observation. Nous sommes sujets à mal juger du « niveau des choses éloignées ». « Si vous estes dans une plaine avec quelqu'un de vostre taille, prenez garde que l'horison, c'est à dire les montagnes éloignées, vous paroistront à la hauteur de ses yeux ; et si vous montez sur une haute montagne avec la mesme personne, le mesme horison vous paroistra encore de mesme, c'est à dire à la hauteur de ses yeux, comme quand il estoit dans la plaine ; et la hauteur de cette montagne n'aura rien opéré sur l'apparence de ces deux horisons » (73).

Pierre Perrault prouve encore, et cette fois *expérimentalement*, que les vapeurs, « soit de la Mer, soit de la

(71) Nicolas Papin, médecin à Blois.

(72) *De l'Origine des Fontaines*, p. 103, 104.

(73) *Ibid.*, p. 108, 109.

'Terre », « selon leur disposition, sont capables de faire que des objets éloignez paroissent tantost plus élevez tantost moins, comme si ces objets se haussoient ou s'abaissoient actuellement » (74). Précis, scrupuleux, minutieux, le récit qu'il nous fait alors intéresse par l'ingéniosité qu'il révèle, et, davantage, par le caractère tout moderne, sinon encore très sûr, de la méthode.

« J'ay pris pour objet à la campagne, un pavillon d'environ trente deux pieds de haut esloigné de demy lieuë, lequel j'ay observé avec une lunette d'approche que j'avois attachée et rendüe immobile sur une fenestre dans un gros mur ; et l'ayant pointée sur le sommet de ce pavillon, qui répondoit au fil qui estoit dans ma lunette, et qui estoit de niveau avec elle ; je trouvay que depuis deux heures après midy, que je commençay mon observation, jusqu'au soir, le haut de cette couverture avoit semblé monter de huit pieds, en sorte qu'il y avoit plus de la moitié de cette couverture au dessus du fil de ma lunette. Ce jour-là il fit assez beau avec pourtant beaucoup de vent, et il avoit plu durant quatre ou cinq jours auparavant. Le lendemain au matin avant cinq heures je retournay à ma lunette, et je trouvay que le pavillon estoit monté encore beaucoup plus haut, et que je n'en voyois plus qu'environ huit pieds par le bas ; et une heure après il me parut descendu d'environ huit pieds, en sorte que mon fil coupoit la hauteur de tout le pavillon par la moitié, et il demeura ainsi jusques à cinq heures du soir qu'il descendit de quatre à cinq pieds où il demeura tout le reste du jour. Tout le matin de cette journée l'air fut fort humide à cause de la pluye qu'il avoit fait toute la nuit, qui recommença à midy et dura jusques à

(74) *De l'Origine des Fontaines*, p. III.

quatre heures du soir sans discontinuer. Le jour suivant un peu après cinq heures du matin je retournay à ma lunette qui n'avoit bougé de sa situation, et je trouvay que ce pavillon estoit descendu encore de quatre pieds, à neuf heures de quatre autres ; et alors je voyois le haut de sa couverture au fil de ma lunette, comme quand je commençay mon observation, et à dix heures il estoit encore descendu de près de huit pieds davantage au dessous du fil de ma lunette où il demeura jusqu'au soir. Tout ce jour là il fit très-beau temps avec beaucoup de soleil sans vent ; et le jour suivant à cinq heures du matin qu'il faisoit aussi beau temps, je trouvay mon pavillon au mesme abaissement que je l'avois laissé le soir du jour precedent ; et deux heures après il recommença à monter de trois ou quatre pieds, et là mon observation fut interrompue. Ce jour là quoy qu'il fist tres-beau temps, il y avoit un broüillard tres-épais sur une riviere qui passe derriere et à une portée de mousquet de ce pavillon : mais il n'en estoit point du tout obscurcy, et il se laissoit voir fort clairement et fort nettement, peut-estre plus qu'aux autres jours. J'ay recommencé la mesme experience en un autre temps qu'il faisoit une grande seicheresse, et qui avoit duré plus de six semaines sans discontinuer, où j'ay vû toujourns la mesme chose, sinon que l'élévation et l'abaissement n'estoient que de moitié de ceux de ma premiere expérience, et que l'élévation de mon objet se faisoit regulierement du midy au soir, et l'abaissement du matin à midy ; au lieu que selon la premiere l'un et l'autre se faisoient indifféremment du matin à midy et de midy au soir » (75). De cet ensemble

(75) *De l'Origine des Fontaines*, p. 111 à 114. — Cette expérience de Pierre Perrault n'est irréfutable ni dans ses conditions, ni dans ses résultats. Sans doute il observe et constate que la qualité

d'observations méticuleuses, une conséquence inévitable ressort : l'élévation des eaux de la mer, telle que l'affirme Nicolas Papin, n'est qu'une illusion d'optique. — Ainsi, raisonner n'a pas suffi à Pierre Perrault. Esprit déjà moderne, à la preuve par le raisonnement, il a joint la preuve par l'expérience.

V.

LE GOUT DES LETTRES

Amateur dans l'ordre des sciences, mais avec de la méthode et de l'habileté, Pierre Perrault l'est encore dans le domaine et sur le terrain des lettres : là, cependant, méthode et habileté ne se révéleront guère ; de plus, bon sens et bon goût lui manqueront trop souvent.

Il débuta par une *Critique de l'Opéra, ou Examen de la Tragedie intitulée Alceste, ou le Triomphe d'Alcide* (76). Cet ouvrage de Quinault, représenté le 11 jan-

hygrométrique de l'air modifie l'indice de réfraction. Mais sa méthode, — méthode expérimentale certes, — demeure encore sommaire et entachée de multiples causes d'erreur. En particulier, il ne paraît pas s'être bien assuré qu'à aucun moment sa lunette ne pouvait bouger. Puis, il n'a pris qu'un point d'observation : il en eût fallu plusieurs, qui eussent permis rapprochements et comparaisons. Surtout les résultats numériques auxquels il arrive, excessifs dans leurs variations et écarts, semblent bien prouver que les moyens et conditions de l'expérience laissaient extrêmement à désirer. Perrault n'est pas, à coup sûr, un savant au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Il n'en demeure pas moins, toutefois, un amateur intelligent, ingénieux, attentif. Et c'est pour lui, à cette date de 1674, un singulier mérite d'avoir compris que la méthode expérimentale était seule capable de fonder la science.

(76) Cette *Critique* se trouve imprimée, parmi beaucoup d'autres ouvrages, dans le « Recueil » de Le Laboureur intitulé : *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers dédié à Son Altesse Monseigneur le Prince de Conti*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, Guillau-

vier 1674, avait été assez vivement critiqué (77). On déclarait le livret ennuyeux, l'intrigue misérable (78), les vers pauvres et plats. Les « beaux-esprits », un Racine, un Boileau, reprochaient au poète la liberté qu'il avait prise de tailler dans la pièce grecque, pour substituer ensuite, aux passages supprimés, épisodes et scènes de son invention. Euripide, affirmaient-ils, avait été trahi et avili.

me de Luyne, et Jean Guignard fils, 1675 (Privilege du 12 novembre 1674 ; achevé d'imprimer du 2 janvier 1675). Dans ce « Recueil », la *Critique* de Perrault occupe les pages 269 à 310. — Baillet avait fait erreur sur le sens de cet ouvrage (*Jugemens des Savans...*, t. V, p. 399) : il le considérait comme une attaque contre Quinault. Ménage, dans son *Anti-Baillet* (partie I, p. 155, 156), relève l'erreur, et nous donne le détail suivant : M. Perrault et M. Quinault ont écrit à M. Baillet pour se plaindre de l'injure qu'il leur avoit faite en cette occasion. J'ai vu la lettre de M. Perrault ».

(77) P. Perrault nous dit que l'auteur « pensa être étranglé » à l'issue d'une représentation et « fut traité du plus ignorant de tous les hommes » (*Critique d'Alceste*, Recueil Le Laboureur, p. 271).

(78) Voici un résumé de la pièce par M. Gros : « Alceste n'est pas encore la femme d'Admète : elle est sur le point de l'épouser. Hercule, dès le début de l'action, se trouve dans le palais du roi. Il n'arrive pas, voyageur un peu brutal, réclamant ses droits à l'hospitalité ; il soupire et il se plaint : il aime. Il aime Alceste. Alceste est promise à Admète, et Hercule, pour oublier son amour, veut s'en aller combattre au loin. Mais Lycomède, roi de Scyros et frère de Thetis, aime lui aussi Alceste : il enlève la jeune princesse au milieu d'une fête. Admète, l'amoureux en titre, et Hercule, le soupirant, poursuivent Lycomède, à la tête des Thessaliens. Ils sont vainqueurs ; mais Admète est blessé et va mourir. Pour le sauver, Alceste se dévoue et s'offre en victime expiatoire. Hercule propose de l'arracher aux Enfers : il bravera Cerbère, Charon, Pluton lui-même ; seulement, pour prix de son exploit, il demande à Admète de lui céder Alceste. Admète hésite, mais finit par accepter. Hercule descend au royaume des ombres, obtient de ramener Alceste à la lumière. Admète, malgré son amour, est résolu à tenir sa promesse, à céder Alceste à son sauveur. Mais Alceste se désespère. Devant tant d'amour, Hercule se ressaisit, rend la jeune fille à son amant, et s'en va vers de nouveaux labeurs » (E. Gros, *Philippe Quinault*, p. 556, 557).

A ces détracteurs Perrault ne fit pas leur part. Il approuva tous les retranchements, justifia toutes les additions. Il chargea, car cette *Critique* est composée en forme de dialogue, il chargea un certain Cleon de faire, en réponse aux objections d'un certain Aristippe, une apologie complète, absolue, d'une œuvre médiocre et d'un auteur sans génie. Quinault a-t-il supprimé le dialogue initial d'Apollon avec la Mort, le récit de la servante, l'entretien d'Admète et d'Alceste, la conversation aigre-douce entre Admète et Phérès, le récit du valet, le stratagème employé par Alcide à la fin de l'œuvre ? Rien de mieux. Perrault applaudit généreusement, inconsidérément. Apollon et la Mort, en découvrant au spectateur ce qui ne peut manquer de se produire, enlèvent tout intérêt à l'intrigue ; la servante n'a que propos inopportuns, paroles déplacées ; Admète est un lâche d'accepter que sa femme meure pour lui, et Alceste une sotte de « donner sa vie pour un mary qui le merite si peu » (79) ; Phérès et Admète, également égoïstes, sont également odieux ; ce valet ne l'est guère moins, qui représente Hercule « avec les qualitez d'un Crocheteur » (80) ; enfin Alcide, ramenant des Enfers Alceste voilée, se rend l'auteur d'une « gentillesse » (81), acceptable sans doute dans une comédie, mais détestable ici, où elle rabaisse le plus « sérieux », le plus « parfait » (82) des héros.

Quinault ajoute-t-il au lieu d'enlever ? Cléon-Perrault le loue encore sans réserve. Nous ne nous attendions peut-être pas qu'Alcide fût amoureux d'Alceste. Pourtant voi-

(79) *Critique d'Alceste*, Recueil Le Laboureur, p. 288.

(80) *Ibid.*, p. 290.

(81) *Ibid.*, p. 291.

(82) *Ibid.*

là qui explique sa présence à la cour d'Yolcos, voilà qui rehausse singulièrement sa grandeur d'âme : Alcide non seulement vaincra la Mort, mais se vaincra lui-même. Ce Lycomède, d'autre part, ce prince perfide qu'a imaginé Quinault, n'a-t-il pas l'avantage d'attacher entièrement notre sympathie à ces victimes, Alceste et Admète ? Pareillement Céphise, autre personnage inventé, donne par son inconstance lustre et éclat à la constance d'Alceste. Le dénouement à son tour, neuf et original, agrandit l'œuvre, l'ennoblit.

Perrault, d'abord, en son enthousiaste apologie, commettait une bévue d'importance : il attribuait à Admète des paroles qu'Euripide fait prononcer par Alceste. Racine releva l'erreur dans la Préface d'*Iphigénie* (1674), y insista avec une ironie complaisante, et finit par conseiller à l'ennemi d'Euripide, — à lui et à tous les Perrault, — « de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens » (83).

De plus, comme le dit la Sagesse des Nations, à vouloir trop prouver, l'on ne prouve pas grand'chose. Et Cléon n'arrive point, en dépit de son zèle, à nous démontrer pertinemment l'infériorité d'Euripide par rapport à son imitateur. Reconnaissons toutefois que cette querelle minutieuse, où Pierre Perrault s'attarde, n'est pas aussi ridicule qu'on le pourrait croire. Transportée sans modi-

(83) Voir Racine, Préface d'*Iphigénie*, éd. Mesnard, t. III, p. 143-147. — Cette sévérité de Racine à l'égard de Perrault a été blâmée par Voltaire. « Trompés, dit-il, par une édition fautive d'Euripide », « Perrault et ses partisans » ne sont point si coupables ! Et puis, continue-t-il, quelles fautes de goût n'a pas commises le poète grec ! La discussion d'Admète et de son père, les propos que tient Hercule ou qu'on tient sur lui, — « de telles scènes ne seraient pas souffertes chez nous à la Foire » (Voltaire, Ed. Moland, t. XVII, *Dictionnaire philosophique*, p. 230, 1, 2).

fication sur la scène du XVII^e siècle, l'*Alceste* d'Euripide eût sans doute paru grossière ou fâcheuse en quelques endroits à un monde de cour et de ville galant et spirituel, raffiné et aisément dédaigneux, réfractaire de parti-pris à tout ce qui ne cadrerait pas avec ses mœurs, ses habitudes, ses préjugés. M. Gros, qui défend ici avec raison Quinault et Pierre Perrault, fait remarquer que Racine, lui aussi, « quand il s'inspire d'une tragédie d'Euripide, adapte et modernise » (84). L'adaptation de Quinault a seulement le tort de déguiser la beauté simple d'une œuvre antique sous le fard et l'apprêt d'inventions romanesques. Et Perrault, de son côté, à trop de subtilité dans l'esprit, il appartient trop par ses lectures, ses fréquentations et ses goûts à cette période pré-classique de 1630-1640, pour renoncer, en faveur d'un ancien, aux agréments imprévus et divers que procurent l'ingéniosité, la finesse, l'adresse et le tour de main.

L'Antiquité, en effet, tous les auteurs anciens sans restriction, voilà ce qu'à l'occasion d'Euripide et d'*Alceste*, vise et combat dans sa *Critique* Pierre Perrault. Il avouera, si on le presse, — mais le tour même de sa phrase autorise quelque doute sur la sincérité de cet aveu, — il avouera que jadis, en Grèce et à Rome, on a eu « plus de génie » que de son temps « pour la description des choses de la Nature, des sentimens du cœur de l'homme, et pour tout ce qui regarde l'expression » (85). Mais quelle supériorité ne retrouvent pas les Modernes en ces parties de l'art plus essentielles encore : bienséance, ordre, économie, distribution, arrangement ! C'est que toutes ces vertus de composition demandent « une infi-

(84) E. Gros, *Philippe Quinault*, p. 564.

(85) *Critique d'Alceste*, Recueil Le Laboureur, p. 303.

nité de préceptes » qu'a procurés, seule, « une longue suite d'expériences, de réflexions et de remarques » (86). L'avantage est donc aux derniers siècles sur les précédents : ils ont profité du « travail et de l'étude » (87) accomplis avant eux. Ainsi, dès sa *Critique d'Alceste*, Perrault affirme cette doctrine du progrès en art que, tout au long de la Querelle fameuse, soutiendront les « modernes », réfuteront les « anciens ».

C'est encore à défendre la cause des auteurs modernes que notre Pierre Perrault s'appliquera, quatre ans plus tard, dans la préface qu'il a mise à la traduction de la *Secchia rapita* (88). Et les mérites du traducteur ne nous feront pas oublier les paradoxes ou les bizarreries du théoricien.

Poème burlesque en douze chants, la *Secchia rapita* nous raconte la lutte engagée par Bologne contre Modène pour un bien futile motif. Ceux de Modène ont pénétré dans Bologne et rapporté de leur incursion dans la ville un seau de bois, mince trophée, mais qui suffit à exciter entre les deux peuples une haine durable. Bologne, d'abord, se fait battre : elle perd successivement les deux places de Roubière et de Castel Franco. Devant Castel Franco, toutefois, elle retrouve son énergie : elle s'empare même d'un prince allié de Modène, le roi de Sardaigne Enzoio, fils de l'empereur Frédéric II. Dès lors, aucune action décisive n'intervenant, une trêve est conclue entre les deux armées. Mais cette trêve ne deviendra

(86) *Critique d'Alceste*, Recueil Le Laboureur, p. 303.

(87) *Ibid.*

(88) *La Secchia Rapita. Le Seau Enlevé*. Poème heroï-comique du Tassoni. Nouvellement traduit d'Italien en François, 2 t., Paris, Guillaume de Luyne et Jean-Baptiste Coignard, 1678.

une paix, une paix « sous d'égales conditions », que par l'entremise du pape et de son légat.

Entre temps, nous avons assisté à quelques scènes grotesques où l'auteur ridiculise à sa manière la chevalerie errante. Un chevalier, Melindo, a défié et renversé l'un après l'autre toute sorte de combattants. Il ne saurait être vaincu ni par la force, ni par la valeur : seule, la couardise viendra à bout de lui. Un chevalier couard en effet se présente, le comte de Coulagne, et Coulagne jette à terre Melindo. Mais Coulagne à son tour subira les pires humiliations. Tombé amoureux d'une belle guerrière, Renoppia, il en sera fort vilainement méprisé. L'idée lui vient alors d'empoisonner sa propre femme : quand il sera devenu libre, Renoppia, croit-il, cédera à son amour. La comtesse cependant a été avertie ; elle évite le piège, s'enfuit, et se donne à son amoureux, le chevalier Titta. Une pareille histoire, hors-d'œuvre baroque, sert principalement à étoffer, à grossir un sujet assez maigre, et occupe à elle seule deux chants : le dixième et le onzième.

Les douze chants de la *Secchia*, Perrault nous déclare qu'il s'est efforcé de les traduire avec fidélité et exactitude. Il a pris seulement licence, nous dit-il, d'effacer quelques tours poétiques, quelques vivacités de langage (89) ou grossièretés par trop immodestes. « A cela près », il s'est contraint à suivre « l'esprit, l'intention et le texte de l'Auteur » (90), et il pense les avoir suivis assez « pour que l'on puisse voir au vray la qualité de l'ou-

(89) C'est ainsi qu'il traduit : *Ruffianella mia* par l'expression beaucoup moins hardie : *ma petite donzelle*. — Cf. encore *Secchia rapita*, t. I, p. 52 et 53, — 72 et 73, — 74 et 75, — 82 et 83, etc...

(90) Avertissement ou *Riflessioni* sur le *Poème Italien* du *Seau enlevé*, et sur sa traduction en Prose Française, p. 36.

vrage, tant pour ce qui est du dessein que pour la diction et l'expression » (91).

Perrault a atteint son but. Aux strophes italiennes correspondent en général, mot pour mot, leur version française. Par trop scrupuleux, même, c'est une transcription littérale, presque un décalque, qu'il nous offre. Et l'on se persuade aisément que, si sa traduction avait pu « recevoir cette beauté », — ainsi s'exprime-t-il, — si la chose, pour mieux dire, eût été possible, il nous aurait donné les équivalents gascon, limousin ou provençal, des divers passages du livre écrits dans les dialectes boulonnais, brescian ou modenais. Il a dû se contenter de nous signaler, à la rencontre, cette cavalière introduction des parlers locaux, laquelle, selon lui, procure « beaucoup de grace à l'ouvrage en son original et en augmente le Burlesque » (92).

S'attachant, avec une précision menue, à rendre le poème intelligible en tous ses détails, il a indiqué, dans les marges, « de quel party sont ceux qui sont nommez » (93) — modenais ou boulonnais. Dans les marges encore, il nous a donné le mot-à-mot de quelques expressions qu'il venait de traduire largement ou vaguement. Il rend par exemple l'italien : « *E bestemmió sessanta frati bigi* » par le français : « dont il juroit et blasphemoit d'une belle maniere ». Mais, en face, dans la marge de

(91) Avertissement, p. 36, 37.

(92) Ibid., p. 37. — Ce « Burlesque » de la *Secchia rapita* a été exactement défini par Charles Perrault : il « ne va, dit-il, qu'à mesler le plaisant avec le sérieux ». Charles, d'ailleurs, préfère le « burlesque » du *Lutrin*, lequel « consiste à exprimer des choses basses et triviales en des termes pompeux et magnifiques » (*Parallèle des Anciens et des Modernes*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1688-1697, t. III, p. 299).

(93) Avertissement, p. 37.

droite, il nous fait connaître le sens juste : « L'Italien dit, il blasphemoit soixante freres gris, autrement Cordeliers » (94). De même ce vers : « E restò con la sposa à far la torta » est d'abord rendu sans précision : « Et demeura à se divertir avec sa femme ». Mais, dans la marge, nous aurons le mot-à-mot : « L'Italien dit à faire du gasteau » (95).

Certaines « énonciations poétiques », il les a, aussi, expliquées, attentif à lever pour nous les moindres difficultés de lecture. Toutefois, s'il convenait de nous apprendre que « le moteur de la sixième lanterne », « c'est Jupiter », convenait-il autant de nous marquer avec soin que « la Reine de la Mer Adriatique », « c'est Venise » ? (96).

D'ailleurs, ce religieux respect du texte italien, ou, plutôt, cet asservissement du traducteur à l'auteur, la juxtaposition d'une strophe originale et de sa version française le démontrera suffisamment : les citations, ici, parlent d'elles-mêmes.

(94) *Secchia rapita*, t. I, chant III, p. 106 et 107.

(95) *Ibid.*, p. 118 et 119.

(96) Cf. *Avertissement*, p. 38.

Voici un passage héroïque dans les deux langues :

Bigon di Gieremia, che
 [di lontano
 A la strage de'suoi gli
 [occhi rivolse,
 Per fianco addosso al Rè
 [spronò, ma in vano,
 Che'l Conte di Nabrona il
 [colpo tolse:
 Il Conte cadde à quell' in-
 [contro al piano,
 Ma subito fù in piedi, e si
 [raccolse,
 Che vide il suo signor mo-
 [ver d'un salto
 Contra Bigone, e alzar la
 [spada in alto (97).

Bigon de Hieremie qui
 de loin tourna les yeux
 sur le carnage. qu'on fai-
 soit de ses gens, picqua
 vers le Roy en flanc, mais
 inutilement car le Comte
 de Nabrone détourna le
 coup, le Comte fut jetté à
 terre du choc, mais il se
 remit sur pied incontinent
 et sur ses gardes, car il vit
 son Roy se jeter sur Bi-
 gon d'un sault, et lever
 l'espée sur luy (98).

Voici, maintenant, un passage de description burles-
 que :

Saturno, ch'era vecchio,
 [e accatarrato,
 E s'havea messo dianzi un
 [serviziale,
 Venia in una lettiga riser-
 [rato
 Che sotto la seggetta ha-
 [vea il pitale:
 Marte sopra un cavallo era
 [montato,
 Che facea salti fuor del
 [naturale;
 Le calze à tagli, e'l corsa-
 [letto indosso,
 E nel cappello havea un
 [pennacchio rosso (99).

Saturne qui estoit vieil
 et caterreux, et qui s'es-
 toit fait donner [un re-
 mède] auparavant, venoit
 enfermé dans une litiere
 qui avoit un bassin sous
 le siege. Mars estoit mon-
 té sur un cheval qui fai-
 soit des saults au de là du
 naturel, ses chausses es-
 toient à taillades, avec le
 corcellet sur le corps, et
 sur son chappeau il avoit
 un pannache rouge (100).

(97) *Secchia rapita*, t. I, chant VI, p. 254.

(98) *Ibid.*, p. 255.

(99) *Secchia rapita*, t. I, chant II, p. 68.

(100) *Ibid.*, p. 69.

Pierre Perrault, on le voit, est le plus consciencieux des traducteurs. La probité qui caractérise sa vie, on la retrouve jusque dans son effort constant pour ne pas défigurer une pensée étrangère (101).

C'est, en revanche, l'homme à idées, et à idées audacieuses, que nous révèle l'Avertissement placé en tête de sa traduction. Félicitant le Tassoni de n'avoir imité aucun auteur ancien, il fait le procès de toute l'Antiquité. Si l'on admire encore, dit-il, un Homère, un Virgile, un Horace, c'est qu'on les a toujours admirés. Il dénonce à leur égard et réproouve une longue tradition de respect. Ecrivains remarquables pour leur époque, leur renommée s'est transmise des pères aux enfants, des maîtres aux disciples : « Je croy... que la grande réputation en laquelle nous voyons encore à présent les anciens Auteurs, ne leur a esté donnée qu'à cause que leurs ouvrages ont paru en des temps où les esprits estoient grossiers et sans erudition, et comme en effet ces ouvrages estoient bons, et que les autres ouvrages qu'il y avoit alors ne leur estoient pas comparables, ils meriterent une haute esti-

(101) Cette « conscience » de Pierre Perrault apparaîtra davantage encore, si l'on compare sa traduction à quelques-unes de celles qui ont suivi. Voici, par exemple, comment un traducteur du XVIII^e siècle, de Cedors, rend les deux stances que nous avons citées. Dans la première surtout, il s'éloigne sensiblement du texte italien :

a) Bigon de Jeremei appercevant de loin le carnage que faisoit Enzo, pique à lui pour l'attaquer en flanc ; le Comte de Nabrone pare le coup, mais il en est renversé ; en se relevant il voit le Roi courir sur Bigon... (*Le Seau Enlevé*, Paris, 1759, t. II, chant VI, p. 19).

b) Saturne, vieux et caterreux, et qui avant de partir s'étoit fait donner un remede, venoit en litiere fermée, un bassin sous le siège. Mars montoit un cheval qui faisoit des sauts terribles ; ce Dieu avoit des chausses à taillades et un panache rouge sur le chapeau. (*Ibid.*, t. I, chant II, p. 95).

me, laquelle s'estant fortement insinuée dans les esprits de ces temps-là, passa facilement des peres aux enfans, des maistres aux écoliers qui s'en laisserent prevenir par une soumission aveugle qu'ils avoient, comme de jeunes gens, pour les avis et sentimens de ces peres et de ces maistres qui les assuroient que ces ouvrages estoient divins et inimitables » (102).

Grecs et Latins, ajoute Perrault, ont commencé de paraître chez nous, « lorsque la barbarie de nostre nation est venue à se dissiper ». Ils ont aussitôt, — les ouvrages français étant « rudes et grossiers », — conquis réputation et honneur. Ainsi, admirés de tout temps, ils continuent de l'être, et ils profitent de la plus déraisonnable des préventions (103).

N'y a-t-il pas des gens enfin, pour qui nulle œuvre n'est belle, si elle n'a pris rang dans le passé ? Ils disent, ceux-là, « que le Romant de la Roze, la Comedie de Patelain sont des pieces admirables ». Cependant, leur rétorque Perrault, « je croy qu'on demeurera bien d'accord que celles [les comédies] que nous avons de Scarron et de Molière... les surpassent infiniment » (104). D'autres encore soutiendront que les « Rondeaux » de Marot, « ses Balades, ses Epigrammes et ses Epistres, sont le modèle du beau et du bon qui se peut faire en ce genre. » Mais, reprend Perrault, « Voiture et Sarasin, et d'autres auteurs tout recens ont fait des Rondeaux beaucoup meilleurs sans comparaison et en plus grand nombre qu'il n'en a jamais fait ». Leurs « Balades », leurs Epigrammes », leurs « Madrigaux », leurs « Epistres » sont aussi

(102) *Avertissement*, p. 17 et 18.

(103) *Ibid.*, p. 19.

(104) *Ibid.*, p. 19, 20.

bien supérieurs aux siens. La vérité, conclut Perrault, c'est que la réputation qu'on veut, encore aujourd'hui, conserver à Marot, n'est « qu'un souvenir du temps auquel il a écrit, où... il n'y avoit point d'Auteur qui lui pust-estre comparé » (105). Descendons maintenant « jusques aux arts ». La fontaine des Innocents, quelques statues de Germain Pilon font oublier à beaucoup ces fontaines et ces statues, noblesse et orgueil de Versailles. De même, tel vieux tableau, défectueux par le « dessein », désagréable par le « coloris », est plus estimé que les chefs-d'œuvre actuels de Le Brun et de ses émules (106).

Réagissons contre cette tendance à dénigrer et dédaigner le présent. Nous accorderons sans doute aux ouvrages de nos prédécesseurs le mérite « d'avoir été les premiers où l'on ait vu quelque chose de bien » (107). Mais, depuis lors, l'invention, la diction, le tour ont gagné en délicatesse, finesse, élégance : « Combien avons nous de Poèmes Epiques... qui, à tout prendre, valent mieux que ceux d'Homere et de Virgile ? Combien de Comedies pour le Tragique et pour le Comique, mieux traitées que celles de Sophocle, d'Aristophane, d'Euripide, de Senèque, de Plaute et de Terence mesme ? Combien de vers Lyriques plus doux, plus polis et plus remplis d'esprit et d'agrement que ceux d'Horace ? » (108). Nos écrivains modernes, eux aussi, « quelque zelez qu'ils soient pour la gloire » des Latins et des Grecs, devront finir par avouer qu'à l'antiquité n'est pas toujours indissolublement liée la supériorité. Et comment, de bonne foi, rejeter cette vé-

(105) *Avertissement*, p. 20.

(106) *Ibid.*, p. 21.

(107) *Ibid.*

(108) *Ibid.*, p. 22.

rité d'évidence : « Ce n'est pas une chose nouvelle que les disciples deviennent plus habiles que les maîtres » (109). De génération en génération, un progrès s'accomplit, un mieux s'affirme.

Le même paradoxe, et aussi fermement soutenu, se rencontre dans la *Critique des deux Tragedies d'Iphigenie d'Euripide et de M. Racine*, ouvrage qui a été composé après la traduction de la *Secchia rapita*, mais qui est resté manuscrit (110).

Ce dialogue (les trois *Critiques* de Perrault revêtent la forme du dialogue) met aux prises deux interlocuteurs, Philarque, le partisan des Anciens, et Cléobule, le partisan des Modernes, c'est-à-dire Pierre Perrault lui-même. Cléobule-Perrault, là encore, affirme péremptoirement l'infériorité des Lettres antiques comparées aux Lettres modernes. Il n'y a pas lieu de croire, déclare-t-il, « que la nature se soit épuisée dans le génie de ces antiens (*sic*) auteurs, et qu'elle n'ait jamais pu revenir à en produire de meilleurs ou du moins de pareilz » (111). En outre, poètes excellents pour leur époque, un Homère, un Virgile, un Euripide n'ont pas pu ne pas être dépassés par ceux qui les ont suivis et imités : délaissant dans leurs modèles les défauts, ceux-là ont porté leur attention seulement sur les qualités ; ces qualités elles-mêmes, ils leur ont procuré achèvement et perfection. Plaute doit être préféré à Aritosphane, Térence à Plaute,

(109) Avertissement, p. 23.

(110) *Critique des deux Tragedies D'Iphigenie D'Euripide et de M. Racine Et la comparaison de Lune avec L'autre Dialogue*, — ms. de 166 pages, B.N. Fonds fr. 2385.

(111) *Critique des deux Tragédies d'Iphigénie*. 1^{re} partie, p. 8, verso.

Molière à Térence (112). La « diction » surtout était, jadis, des plus faibles. Les Tragiques grecs, par exemple, noient « un sens » « dans beaucoup de paroles Inutiles », répètent les mots « sans nécessité et sans grace », coupent même un mot en deux : le premier tronçon termine un vers, et le deuxième commence le vers suivant. Heureusement pour eux, Eschyle, Sophocle, ni Euripide n'avaient la rime à trouver comme nos poètes (113). Pierre Perrault, n'en doutons pas, avait bien mal fait ses « humanités ». Mauvais humaniste, il reproche à Horace d'avoir écrit ce vers : « *Vilius argentum est auro, virtutibus aurum* ». « *Vilius* » lui semble impropre. C'est qu'il le traduit par « plus vil », et non pas, comme il le faudrait, par « moins précieux ». Le sens pourtant est clair à qui sait un peu de latin : « L'argent a *moins de prix* que l'or, l'or que les vertus ». Mauvais humaniste, Pierre Perrault cite de travers ces mots d'Horace encore : *virtus post nummos*. Il écrit : *virtus, post, nummos*, ajoutant un barbarisme à un non-sens (114). Pouvait-il, avec si peu de savoir, rien entendre à l'Antiquité !

Aussi, à cette Antiquité, n'admettra-t-il jamais qu'un Boileau, un Racine lui soient sincèrement dévots. Ce qu'ils empruntent aux Anciens, affirme-t-il, — vérités communes, sentences banales, — ne l'expriment-ils pas « en bien meilleur ordre », « plus agréablement », avec une « énonciation » « plus nette », « plus polie et plus chastiée » ? (115). Et puis, peuvent-ils tenir pour un mé-

(112) *Critique des deux Tragédies d'Iphigénie*, 1^{re} partie, p. 25, verso.

(113) *Ibid.*, p. 30, recto.

(114) *Ibid.*, p. 30, verso, — 31, recto.

(115) *Ibid.*, p. 10, recto et verso.

rite de « faire connoistre qu'ils ont lû une chose aussy commune que le sont les ouvrages des anciens que les plus petits escoliers scavent (*sic*) par cœur » ? (116). Pierre Perrault ne trouve d'autre motif à cette déférence pour un passé qu'il méprise que les « manieres mystérieuses » d'une « Caballe » (117). Il s'explique : un certain groupe d'auteurs, auxquels se joignent les régents de collège, voient dans l'admiration à outrance de l'antiquité, et surtout de la langue grecque moins connue que la latine, un moyen de trancher et de se distinguer (118). Un vice du cœur explique pour Pierre Perrault un travers de l'esprit. C'est que l'insuffisance du savoir a toujours mené à l'incompréhension, et l'incompréhension à l'injustice, — comme un excès de science à la vanité !

Toutefois, et même lorsqu'il se trompe, une certaine finesse astucieuse ne manque pas à notre Pierre Perrault. Racine, comme nous le savons, l'ayant engagé, lui et les siens, à ne pas prononcer témérairement sur les auteurs de la Grèce et de Rome, — ici, au moment d'achever la première partie de son ouvrage, Pierre Perrault reprend, pour y répondre, la phrase de Quintilien dont le grand Tragique avait cru morigéner son audace. Et, la citant à son tour, la citant dans les mêmes termes que Racine, il fait déclarer par Philarque-Quintilien : « ...il fault estre extremement circonspect et tres retenu a prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes de peur qu'il ne nous arive (*sic*) comme a plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas » (119). A quoi, immé-

(116) *Critique des deux Tragédies d'Iphigénie*, 1^{re} partie, p. 16, recto.

(117) *Ibid.*, p. 16, recto.

(118) *Ibid.*, p. 16, recto et verso.

(119) *Ibid.*, p. 31, verso et 32, recto. Cf. Racine, préface d'*Iphigénie*, éd. Mesnard, p. 147, et Quintilien, *Inst. Or.* l. X, ch. I, par. 26.

diatement, Cléobule-Perrault réplique : « Je remarque deux choses l'une qu'il y avoit de Son Temps [du temps de Quintilien] des gens qui les [les Anciens] condamnoient, et ainsy Je ne suis ny le premier ny le seul qui y trouve à redire ; L'autre qu'il y avoit donc des choses qu'on n'entendoit pas ; Et c'estoit la faute de ces auteurs qui escrivoient obscurément ». (120) Pierre Perrault montre, ici du moins, de l'esprit, reconnaissons-le ; il a su se défendre, saisir adroitement l'à-propos, l'occasion qui s'offre, introduire sa pointe maligne là où l'adversaire n'avait point idée qu'il dût, lui, se garder et veiller.

De plus, ce polémiste honnête homme n'a point de rancune. Racine l'a malmené ; eh ! bien, c'est lui, le moderne Racine, qu'il opposera à Euripide l'Ancien. Et il n'est point allé chercher Le Clerc ni Coras. Fort avisé, il entendait trop exactement les intérêts de la cause qu'il soutenait. Surtout, galant homme, il se vengeait ainsi le plus glamment du monde : combattre Racine, sur la question de la prééminence à accorder aux Anciens ou aux Modernes, en exaltant Racine, c'était à la fois générosité et habileté.

A l'*Iphigénie* d'Euripide, il comparera donc la seule *Iphigénie* qui lui soit comparable. Tel est du moins son dessein, et il nous donnera, à cet effet, une deuxième Partie plus importante que la première. Il espère d'ailleurs, de ce nouveau travail, le meilleur résultat. Comme il placera l'une et l'autre tragédie « en un jour égal sans avantage à l'une plus qu'à l'autre », chacun pourra juger, et à loisir, s'il a eu tort de préférer le présent au passé,

(120) *Critique des deux Tragédies d'Iphigénie*, 1^{re} partie, p. 32, verso et 33 recto.

et si la « Temerité » qu'on lui reproche est autre chose que justesse de goût et indépendance d'opinion. (121)

Rien de mieux, jusqu'ici. Mais attendons... D'abord, cette deuxième Partie fait défaut dans le manuscrit; et elle n'a sans doute jamais été rédigée. Puis, l'eût-elle été... Voici, en effet, que se révèle une fois encore cette « bizarrerie d'esprit » congénitale à Nicolas, à Pierre, à Claude, à Charles, à tous les Perrault. Pierre veut dépouiller les deux *Iphigénie* de leurs « habits avanta geux ». Il les réduira donc chacune à de la prose, — et à la prose de Pierre. Autrement, affirme-t-il avec sérieux, la versification de Racine, qui « touche l'oreille si agréablement », aurait une injuste supériorité sur la versification d'Euripide qui, elle, « n'est pas connue a tout le monde ». Et, en même temps, Perrault se réjouit d'enlever aux amateurs des Lettres anciennes l'occasion de nous rompre la tête avec « leur prétendue beauté de diction grecque. » (122) Ce stratagème de notre critique, on s'en aperçoit au rythme plus allègre de son style, a dû pleinement le satisfaire.

Sans trop regretter la comparaison promise, contentons-nous de ce que Perrault nous donne, à savoir la « tragédie » d'Euripide traduite « sur la Traduction Latine de mot a mot » (123), et, ensuite, la « Tragédie de Monsieur Racine mise en Prose » (124).

Euripide a été trahi, défiguré. Une ou deux citations le montreront. Voici comme au début de la tragédie Per-

(121) *Critique des deux Tragédies d'Iphigénie*, Avertissement, p. 3, verso.

(122) *Ibid.*, p. 4, verso et p. 5, recto.

(123) Cette traduction de Pierre Perrault va, dans le manuscrit, de la page 37 à la page 92.

(124) Va, dans le manuscrit, de la page 93 à la page 165, verso.

rault fait parler Agamemnon et le vieillard : « Ag. Hola, bonhomme. Sortez un peu Ici devant ce logis. — Vieill. me voila, qu y a t il de nouveau que vous veuillez faire. Roy Agamemnon » (125). La rapidité et la simplicité grecques ont totalement disparu. De plus les mots *bonhomme* et *logis* sont ici de bourgeoises et ridicules expressions. Un plus long passage prouvera de même l'incapacité du traducteur à rendre avec exactitude et justesse, non point tout à fait le sens, mais le ton et le sentiment :

Mon pere [nous citons le début de la prière d'Iphigénie], mon pere, sy j'avois l'eloquence Dorphée et que je pusse par Enchantement persuader les pierres de me Suivre, et en parlant adoucir *lesprit* de ceux que je voudrois *jemen* *Servirois*, *Mais je me Serviroy seulement avec Sagesse de ce que je puis faire*, *Je verseray* des larmes, car c'est Tout ce que je puis, je *metz* mon corps avos genoux, le *courbant* comme un rameau pour Vous Supplier, Ce corps que cette femme a mis au monde [pour vous], ne me faite (*sic*) pas mourir Jeune comme je Suis, Car il est doux de voir cette

Si j'avais, ô mon père, la voix d'Orphée, pour gagner les cœurs en chantant, pour me faire suivre des rochers et attendrir par mes paroles qui je voudrais, c'est à ce moyen que j'aurais recours. Mais, pour toute science, je t'apporte mes larmes : c'est tout ce que je puis. Le rameau de suppliante que je dépose à tes pieds, c'est moi-même, c'est le faible corps que celle-ci a mis au monde pour toi. Ne me fais pas mourir avant le temps : la lumière est si douce ! ne me force pas de voir les ténèbres souterraines. Je suis la première qui t'aie appelé père, que tu aies appelée ta fille ; la

(125) Critique des deux Tragédies d'Iphigénie, p. 37, recto. — Voici la traduction du même passage par G. Hinstin : « Ag. Vieillard, sors de cette tente, et viens ici. — Vieill. Je viens. Quel est ton nouveau dessein, roi Agamemnon ? » (Théâtre d'Euripide, éd. de 1896, t. II, p. 7).

lumière, Mais ne me faite (sic) pas voir les choses qui sont soulz la terre, je suis lapremiere qui Vous ay appelée (sic) mon pere, et lapremiere que vous avez appelée Vostre fille, je suis lapremiere qui estans entre vos genoux vous ay donné agreables plaisirs et ou J'en ay aus-sy receu, Vous me disiez Vous Verrayez un jour ma fille vivante hureuse (sic) dans la famille de quelque honneste personnage et digne de moy, Et moy Je vous respondois me jettant avostre Col, ou (sic) je suis maintenant, Quoy! mon pere nevous verrayez pas en vostre vieillesse dans ma maison ou (sic) j'auray le plaisir de vous recevoir et de vous payer par la bonne chere que je vous feray des peines que vous aurez prises pour mon education... (126).

première, assise avec abandon sur tes genoux, je t'ai donné et j'ai reçu de toi de tendres caresses. Et tu me disais alors: « Te verrai-je, ma fille, heureuse au foyer d'un époux, vivre et briller dans un rang digne de moi ? ». Et je te répondais, suspendue à ton cou, pressant ta barbe, que ma main touche encore: « Et moi, que ferai-je pour toi? pourrai-je offrir à ta vieillesse, ô mon père, la douce hospitalité de ma maison, et te rendre les peines, les tendres soins que t'a coûtés mon enfance ? » (127).

Nous avons souligné l'essentiel de ce qui est à reprendre chez Perrault: adjonctions, transformations, incorrections, termes faibles ou inattendus, erreurs légères ou graves. Mais ce qui frappera davantage encore, si l'on veut bien comparer les deux textes que nous avons juxtaposés, ce sera, dans la traduction de Perrault, l'embarras

(126) Critique des deux Tragédies d'Iphigénie, p. 77, recto et verso.

(127) Théâtre d'Euripide, trad. G. Hinstin, éd. de 1896. t. II, p. 39.

du tour, la maladresse verbale de la suppliante, sa lenteur et comme sa mollesse à s'exprimer. Plus vigoureuse et, à la fois, plus habile se montrait l'Iphigénie d'Euripide.

Racine, lui non plus, n'a rien gagné à se dépouiller de tout rythme et de toutes rimes. Mettons de nouveau en parallèle deux passages (Eriphile s'adresse à sa confidente, Doris) :

Racine

Je me flattois sans cesse
Qu'un silence éternel ca-
[cheroit ma faiblesse.
Mais mon cœur trop pres-
[sé m'arrache ce discours,
Et te parle une fois, pour
[se taire toujours.
Ne me demande point sur
[quel espoir fondée
De ce fatal amour je me
[vis possédée.
Je n'en accuse point quel-
[ques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille
[honorer mes malheurs.
Le ciel s'est fait, sans
[doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous
[les traits de sa haine.
Rappellerai-je encor le
[souvenir affreux
Du jour qui dans les fers
[nous jeta toutes deux ?
Dans les cruelles mains
[par qui je fus ravie
Je demeurai longtemps
[sans lumière et sans vie.
Enfin mes tristes yeux
[cherchèrent la clarté;

Perrault

Je me flattois sans cesse
que je pourrois cacher ma
foiblesse dans un Eternel
Silence mais la presse ou
est mon Cœur marrache ce
discours de la bouche et
me fait te parler une fois
pour se taire tousjours, ne
me demande point sur
quelle esperance je me vis
posseddé de cet amour fa-
tal je n'en Veux point ac-
cuser quelques douleurs
feintes dont je mimaginay
qu'achille honnoroit (*sic*)
mes disgraces Sans doute
le Ciel S'est fait Une joye
Cruelle a rassembler tous
les trais (*sic*) de Sa tira-
nie (*sic*) sur moy, Rap-
pelleraije encore lame-
moire affreuse de la jour-
née qui nous mit dans ses
fers toutes deux Je de-
meuray Un long temps
sans connoissance et sans
Vie dans les mains qui me
ravirent, enfin mes yeux
affoiblis tascherent avoir

Et me voyant presser d'un [bras ensanglanté,
 Je frémissais, Doris, et [d'un vainqueur sauvage
 Croignois de rencontrer [l'effroyable visage.
 J'entrai dans son vaisseau, [détestant sa fureur,
 Et toujours détournant ma [vue avec horreur.
 Je le vis : son aspect [n'avait rien de farouche ;
 Je sentis le reproche expi- [rer dans ma bouche ;
 Je sentis contre moi mon [cœur se déclarer ;
 J'oubliai ma colère, et ne [sus que pleurer... (128).

lejour, Et me voyant en- tre des bras Sanglans je
 fremissais et croignois de rencontrer le visage ef-
 froyable d'un Sauvage victorieux, j'entray dans
 Son Vaisseau en detestant Sa fureur et detournant
 avec horreur mes yeux, je le vis je ne trouvay rien
 de farouche enson aspect, les reproches que je croyois
 luy faire expirerent dans ma bouche, Je sentis que
 mon cœur se declaroit contre moy. J'oubliai mes Su-
 jets de colere et ne sceut (*sic*) faire autre chose que
 pleurer... (129).

Il suffit. Nul reflet de la poésie racinienne ne vient colorer, animer cette prose traînante, languissante, diluée à plaisir. Et l'émotion a disparu avec le chant.

Le dernier ouvrage de Pierre Perrault, — ouvrage manuscrit encore, — est celui-là même que nous publions : *Critique du livre de Dom Quichotte. Dialogue. Eudoxe, Néophile* (1679).

Les 141 feuillets dont il se compose sont recouverts en entier d'une écriture fine, mais assez régulière et que l'on peut lire sans trop de difficulté. Originnaire du fonds Notre Dame, ce manuscrit ne semble pas autographe : il

(128) Racine, *Iphigénie*, II, I, p. 175, 176, éd. Mesnard.

(129) *Critique des deux Tragédies d'Iphigénie*, p. 111, verso, -- 112, recto et verso.

n'est pas signé, et, de plus, rien n'y rappelle l'écriture de Perrault, dans les pièces véritablement autographes que nous avons pu examiner.

La lecture de l'ouvrage révèle immédiatement deux défauts. Notre auteur n'a point fait effort pour rassembler, organiser, composer. C'est ainsi qu'examinant la seconde partie du *Don Quichotte*, il revient, et avec insistance, sur ce reproche de pédanterie qu'il a déjà adressé à Cervantes, lorsqu'il se préparait à aborder la discussion de la première partie. En outre il se complaît, dirait-on, à écrire en de longues et de lourdes phrases, en périodes enchevêtrées d'incidentes, embarrassées de parenthèses ; si bien que ses raisons ou propos, même les mieux déduits, vont assez souvent se perdre dans un verbiage où ils se noient. Voyez, par exemple, comme notre Pierre Perrault est maladroit, voire incorrect, comme il s'essouffle, ahanne et trébuche, lorsqu'il nous expose le dessein de Cervantes, et les obligations où il juge qu'était tenu le romancier castillan : « Le dessein de l'auteur dans ce livre est de faire voir l'impertinence des Romans de Chevalerie, Et pour y parvenir Il Imagine un homme qui est devenu fou pour les avoir leus, et qui dans sa folie tourne en aventures Romanesques tout ce qui se fait en la manière ordinaire de vivre du temps où il est : Or comme ces aventures romanesques qui n'ont d'autre fondement que l'imagination devoyée de ce fou, sont opposées à cette manière ordinaire de vivre, Il faut pour en faire voir l'absurdité, depeindre d'un costé cette manière de vivre le plus au naturel qu'il se peut, et l'accompagner de toute la possibilité et probabilité imaginable, Et de l'autre Les resveries de ces Romans, l'impossibilité de ces aventures extraordinaires et ces merveilleux imaginaires dans lesquelz on a mis tout leur agrement, afin

qu'opposant une sorte de vie que l'on connoist qui est dans la vérité, où rien ne se fait par miracle ni par enchantement, à cette autre où, au contraire, tout y est merveilleux miraculeux et incroyable, Il en resulte une plus grande risée et mocquerie contre les Romans et contre ce fou qui croit pour veritable toutes ces choses surprenantes et incroyables qu'il y voit ». (130)

Ce serait pourtant faire tort à Pierre Perrault que de ne pas reconnaître en lui la sincérité et, avec la sincérité, la hardiesse et la vigueur. Dès les premières pages, le ton âpre décèle l'irritation. Pierre Perrault en veut à tous ces « beaux esprits » par trop entêtés dans leur sentiment d'admiration à l'égard de tel auteur grec ou de l'Espagnol Cervantes. Il leur en veut de n'admettre, quand il s'agit d'une idole de leur goût, le bien-fondé d'aucune critique. Raillé par eux, et non point réfuté, c'est ici, dans ce long travail, qu'il prendra sa revanche. Il y consignera les nombreuses raisons qu'il croit avoir de « mésestimer » un mauvais roman ; et il y montrera, mais avec cet acharnement qu'expliquent seules la déconvenue et la rancune, que Cervantes a entassé « absurditez, contrarietez, Impossibilitez, Indecences, malhonestetez, langueurs et longueurs de stile et de narration, Inutilitez, bassesses, negligences ». (131)

Toutefois Pierre Perrault ne nous apparaît pas aussi éloigné qu'il l'affirme de ses contradicteurs et adversaires : Boileau, Racine. D'abord son principe de jugement, la règle où il se fixe, c'est le bon sens, le « sens commun ». Et ainsi, comme Racine, comme Boileau, il se proclame hostile à tout excès d'imagination, à toute

(130) Critique du Livre de Don Quichotte, p. 30, verso, et 31, recto.

(131) Ibid., p. 2, verso.

libre fantaisie. A-t-il donc oublié que l'année précédente (1678), il a traduit la *Secchia rapita* et, en conséquence, pris son plaisir à de burlesques inventions ?

De plus, attaquer un auteur espagnol, discuter une œuvre espagnole, c'était prêter appui à cette campagne qui, dès avant 1660, s'était inaugurée chez nous contre l'invasion littéraire étrangère, et qui s'efforçait de ruiner une influence jugée pernicieuse, voire même humiliante. On ne ménagera les honneurs ni les compliments au cavalier Bernin, lorsqu'en 1665 il viendra en France pour s'entretenir avec Louis XIV des bâtiments du Louvre ; mais Charles Perrault et Colbert, artisans tenaces de la grandeur française, n'en décideront pas moins Louis XIV, dans leur nationalisme patriotique, à rejeter les plans de l'illustre Italien, et ce sera sur un projet français, celui de Claude Perrault, que s'édifiera la façade orientale du palais de nos rois. En littérature, le P. le Moyne, le P. Rapin dès 1658, 1659, plus tard le P. Bouhours, signalent et condamnent les « extravagances » italiennes. Rapin reproche à Pétrarque, dans son poème sur l'Afrique, à l'Arioste dans son *Roland furieux*, au cavalier Marin dans son *Adonis*, de n'avoir « suivy d'autre guide, que leur genie et leur caprice ». Et l'on sait que Boileau ne montre que dédain pour le « clinquant » du Tasse. De même l'on juge trop brillants, trop « pailletés », trop inexacts à suivre la nature, trop peu raisonnables aussi, les meilleurs écrivains de l'Espagne. Bouhours relève dans Gracian, Gongora, Lope de Vega, des expressions outrées, des images inattendues, des métaphores « monstrueuses ». Et Boileau, de son côté, s'il mentionne à plusieurs reprises le *Don Quichotte* et semble s'y être complu, estime en revanche détestables les aventures du Buscon et de Lazarille.

Comme Bouhours, il déclarerait volontiers : « L'esprit François ne se repaist point de pures chimères ».

Or des « chimères », des conceptions étranges, bizarres, voilà justement ce que Pierre Perrault, bon ouvrier lui aussi de classicisme, va rechercher et dénoncer dans le *Don Quichotte*. Premièrement, et c'est là le reproche essentiel qu'il fait à Cervantes, il le blâme de n'avoir pas assuré à l'ensemble du livre l'unité de ton si nécessaire dans toute œuvre d'art, de n'avoir pas su incorporer aux plaisantes narrations les réflexions sérieuses qu'il en tirait, d'avoir enfin mêlé détails réalistes et développements romanesques, vérité observée et fiction arbitraire.

Puis, examinant le *Don Quichotte* scène par scène, il n'en approuve à peu près aucune : veillée des armes à l'hôtellerie, armement du héros par l'hôtelier, aventure des marchands de Tolède qui vont à Murcie, — ou bien, pour la seconde partie du roman, défaite du chevalier des Miroirs, rencontre de don Diego de Miranda et du paladin de la Manche, histoire de Basile et de Quitterie, séjour chez les ducs, — rien ou presque rien ne satisfait le rigoureux censeur : ce sont là pour lui inventions dénuées de « vraisemblance », de « possibilité ». De même les nouvelles et épisodes intercalés lui semblent, pour la plupart, se présenter sans à-propos, retarder le récit, détourner de don Quichotte et de Sancho l'attention du lecteur. Et c'est à peine s'il fait grâce, s'il « pardonne », selon son mot, à la nouvelle du *Curieux impertinent*, au récit du Captif d'Alger, à l'histoire de Léandra, à l'aventure du brigantin, à l'histoire d'Anne Félix. Au nom du vraisemblable et du vrai, principes essentiels de l'esthétique classique, Pierre Perrault assène des coups qu'il veut rudes à la fantaisie, à l'imagination, à l'humour. La rencon-

tre est curieuse, qui fait ainsi d'un ennemi de Boileau un aide convaincu de Boileau.

Il lui reste cependant hostile, — hostile sans esprit de conciliation, — dans son ardeur toujours vive à harceler les anciens et à combattre leurs partisans. Quels griefs n'a-t-il pas contre les uns et les autres ? Les seconds — il le répète, — l'ont en quelque manière obligé à entreprendre cette *Critique du Livre de Dom Quichotte* par l'orgueilleux mépris dont ils ont reçu ses objections au roman de Cervantes. Ayant une fois admiré le *Don Quichotte* ou déclaré qu'ils l'admiraient, rien n'est capable de les faire se dédire, tant ils s'obstinent dans leur sentiment. La même suffisance et la même opiniâtreté expliquent leur goût si délibéré pour les auteurs anciens : l'estime qu'ils leur accordent aujourd'hui, ils la leur ont accordée dès leur enfance, et ils ne veulent point se défaire d'une prévention qui les distingue : « ...il n'y a point [dans les auteurs grecs] les beautez qu'ils disent, [mais] à cause qu'ils ont dit qu'elles y sont, Et que ces ouvrages sont composez en une langue que peu de gens entendent, et qu'ilz n'entendent peut estre guere mieux que d'autres, Ils ne se veullent pas desdire estant quelques fois contrains de se retrancher dans la maxime que les goustz sont differens, Et comme ce goust ne se mesure ni à l'aulne ni au boisseau ni au compte et qu'on en est quitte en disant cela ne vous semble pas bon et Il semble bon à d'autres on ne peut pas les convaincre ni leur faire quitter l'opinion qu'ilz veulent avoir, laquelle ils croient leur faire honneur par cette singularité qu'ilz s'imaginent qu'on croit fondée sur une profonde science... » (132)

Et puis, affirment « Messieurs les beaux Espritz », com-

(132) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 89, recto.

ment les Anciens, admirés de tout temps, ne seraient-ils pas encore maintenant admirables ? Leur prestige, répond notre critique, se fonde sur la persistance d'une erreur, non sur la certitude d'une vérité (133).

VI

LA DETTE DE CHARLES ENVERS PIERRE

Ainsi, dans tous ses ouvrages, ou presque tous, Pierre Perrault s'élève contre cette admiration de l'Antiquité qu'il estime injustifiée et injustifiable. Toutefois, ses arguments risquaient fort de ne point porter sur le public. Celui-ci ne les connaissait que par quelques pages qu'il avait lues dans l'Avertissement à la traduction de la *Secchia rapita* ou dans la *Critique* de l'opéra d'*Alceste*. Il fallait, pour les répandre et pour les imposer à l'attention, un style vigoureux sans doute, mais léger et vif, surtout de plus amples développements, et conduits avec plus d'ingéniosité, avec plus de prestesse. Ce fut Charles Perrault qui leur donna vraiment audience auprès de la Cour et de la Ville. Les quatre volumes de ses *Parallèles* reprennent en effet les idées de Pierre, les complètent, les renforcent. Mais, sous l'adroite mise en œuvre, ce sont elles que nous retrouvons, et quelquefois dans les mêmes termes. Passées de Pierre à Charles elles sont demeurées intactes (134).

(133) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, passim.

(134) Rappelons que, si la *Critique de l'Opera d'Alceste* a paru en 1675 (Recueil Le Laboureur), et que si la traduction de la *Secchia rapita* est de 1678, — Charles Perrault ne publie le premier volume de ses *Parallèles* qu'en 1688. La publication des quatre volumes s'achèvera seulement en 1697.

Nous sommes habitués dès l'enfance, dit Pierre Perrault, à révéler les ouvrages grecs et latins. Maîtres et parents nous ont contraints à cette dévotion. — Charles Perrault, à son tour, affirme que beaucoup de ceux qui « se déclarent pour les Anciens contre les Modernes » « suivent en cela l'impression qu'ils ont reçue de leurs Regents et demeurent Ecoliers jusqu'à la mort sans s'en appercevoir ». (135) « Elevez au bruit continuel des loüanges qu'ils ont ouï donner aux Anciens » (136), comment ne conserveraient-ils pas pour eux cette estime sans bornes dont on les voit, chaque jour, faire orgueilleuse et pédante profession ? N'y sont-ils pas d'ailleurs encouragés par les applaudissements des « Maistres ès Arts », troupe besogneuse dévouée à la gloire de ces antiques écrivains qui la « font vivre » ? (137) Et c'est déjà, avec une moindre concision et sans l'image qui arrête, le mot des Goncourt : « L'Antiquité a peut-être été faite pour être le pain des professeurs ». (138)

Pierre Perrault avait encore insinué que l'admiration accordée aux Anciens flattait, chez ceux qui la leur portaient, un sentiment ingénu de vanité : ils se savaient gré de leur bon esprit et de leur bon goût, s'admiraient d'appartenir à une « cabale ». — Même remarque dans les *Parallèles*, mais énoncée avec plus de fougue, de rudesse bougonne. Recourir aux Anciens, déclare Charles, c'est,

(135) *Parallèle des Anciens et des Modernes, en ce qui regarde les Arts et les Sciences. Dialogues. Avec le Poème du Siècle de Louis le Grand, Et une Epistre en vers sur le Génie, Par M. Perrault de l'Académie Française.* Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1688-1697, t. I, p. 99 et 100.

(136) *Ibid.*, t. II, préface, p. a liij.

(137) *Ibid.*, t. I, p. 97.

(138) Ed. et J. de Goncourt, *Idées et Sensations*, éd. de 1877, p. 198

pour « plusieurs », se donner à croire qu'ils puisent « les bonnes choses dans leur vraie source », qu'ils les voient « dans le centre de la lumière pendant que le reste des hommes est dans la fange et dans l'obscurité » ! (139)

Pierre Perrault avait enfin constaté et affirmé que nombre de gens n'admirent les œuvres d'art qu'à proportion de leur ancienneté. Et parmi ces ouvrages qu'un préjugé ou une obstination consacre, il avait cité la fontaine des Innocents. — Ce sera le même fait, avec le même exemple, qu'à son tour nous soumettra Charles Perrault. Pour bien des gens, écrit-il, asservis au témoignage de leurs pères, la fontaine des Innocents est le plus beau morceau d'architecture et de sculpture qu'il y ait en France. Entêtés dans une erreur « ridicule », ils se refusent à préférer les beaux ouvrages qui ont paru depuis : le Val de Grâce, la Façade du Louvre, l'Arc de Triomphe et les merveilles de Versailles (140). Charles Perrault n'est point négligent à vanter le génie de son frère Claude, ni à faire sa cour au roi, sur la plus somptueuse des « maisons royales ».

A côté de ces remarques et observations diverses, Pierre Perrault s'était efforcé de soutenir deux idées essentielles, — affirmations théoriques où il était bien difficile de ne pas reconnaître une part de vérité. La Nature, disait-il d'abord, ne s'est point épuisée dans la création des anciens auteurs. Cette idée, Charles se l'appropriâ dès son *Poème sur le Siècle de Louis le Grand*, et la développa en vers assez heureux :

A former les esprits, comme à former les corps,
La Nature en tout temps fait les mesmes efforts.

(139) *Parallèle des Anciens et des Modernes*, t. 1, p. 100.

(140) *Ibid.*, t. I, p. 70, 71.

Son Estre est immuable, et cette force aisée
 Dont elle produit tout, ne s'est point épuisée :
 Jamais l'Astre du jour qu'aujourd'hui nous voyons,
 N'eut le front couronné de plus brillants rayons ;
 Jamais, dans le Printemps, les roses empourprées,
 D'un plus vif incarnat ne furent colorées :
 Non moins blanc qu'autrefois brille dans nos jar-
 [dins

L'éblouissant émail des lis et des jasmins,
 Et dans le siècle d'or la tendre Philomele,
 Qui charmoit nos âyeux de sa chanson nouvelle,
 N'avoit rien de plus doux que celle dont la voix
 Réveille les échos qui dorment dans nos bois :
 De cette mesme main les forces infinies
 Produisent en tout temps de semblables genies...

[(141)]

Dans les *Parallèles*, Charles Perrault s'attache encore à montrer que la Nature est « immuable et toujours la même dans ses productions ». Ainsi que l'avait fait son frère, il déclare à son tour : « ...comme elle [la Nature] donne tous les ans une certaine quantité d'excellens vins, parmi un tres-grand nombre de vins mediocres et de vins foibles, elle forme aussi dans tous les temps un certain nombre d'excellens genies parmy la foule des esprits communs et ordinaires. Je croy que nous convenons tous de ce principe, car rien n'est plus déraisonnable, ni mesme plus ridicule que de s'imaginer que la Nature n'ait plus la force de produire d'aussi grands hommes que ceux des premiers siècles... » (142)

(141) *Parallèle des Anciens et des Modernes*, — Poème sur le Siècle de Louis le Grand, t. I, p. 21, 22.

(142) *Parallèle des Anciens et des Modernes*, t. I, p. 88, 89.

Surtout Pierre Perrault avait hardiment soutenu que les Beaux-Arts se perfectionnent et progressent. Il confondait, dans l'Art, la partie matérielle et technique, celle qui s'apprend, et, en effet, est susceptible de transformation, avec la partie *idéale*, avec celle qui est proprement inspiration et création, qui ne saurait, d'aucune manière, se réduire à un code, à un traité, à un ensemble de règles, de procédés, de « canons ». — Charles Perrault recueillit le paradoxe, n'en aperçut point l'étrangeté, et, plus catégorique encore que Pierre, affirma : « ...les Sciences et les Arts ne sont autre chose qu'un amas de réflexions, de règles et de préceptes... » (143) Ce principe une fois posé, il en tira, imperturbablement, la conséquence nécessaire : de jour en jour, s'augmente l'« amas » des connaissances acquises et des méthodes éprouvées ; et il « est plus grand plus on avance dans les temps ». (144) Les auteurs modernes, — mais qui sont, à parler juste, les seuls, les véritables anciens, — profitent des découvertes passées, et leurs ouvrages ne peuvent que l'emporter en perfection sur ceux d'autrefois. C'est à une longue expérience poursuivie de génération en génération que notre siècle, — le siècle de Louis le Grand, — doit son savoir et son savoir-faire, sa délicatesse, sa politesse incomparables. (145) Homère, Virgile ont des défauts : ces défauts ne se rencontrent point chez les Modernes. (146) Charles Perrault ne songe-t-il pas ici qu'il est l'auteur de *Saint Paulin*, une épopée comme l'*Enéide*, comme l'*Iliade* ? De toute façon, politesse et bon goût s'étant perfectionnés d'âge en âge ont rendu « insupportables une infinité de choses que

(143) *Parallèle des Anciens et des Modernes*, t. I, p. 90.

(144) *Ibid.*

(145) *Ibid.*, t. II, p. 276.

(146) *Ibid.*, t. III, p. 146.

l'on souffroit et que l'on louoit mesme dans les ouvrages des Anciens ». (147)

Pierre Perrault, — ces rapprochements le montrent assez, — a donc été une manière de précurseur, d'*instituteur* pour son frère Charles. Il était juste de lui reconnaître et restituer au moins les linéaments, les points de départ, les conceptions premières, tout ce que Charles un jour développera, rendra plus aisé et élégant de sa plume fertile et habile. Une commune inspiration, des principes semblables ont toujours uni les deux Perrault, — tous les Perrault. Entre eux l'intelligence, autant que le cœur, faisait lien.

VII

CONCLUSION

Comme ses frères, Pierre Perrault demeure une curieuse figure. Certes, il n'a pas le génie de Claude, le talent de Charles ; il n'a pas, non plus, cette dignité, cette noblesse du caractère qui se remarquent en Nicolas, le docteur de Sorbonne. Mais à côté d'eux, ou, si l'on préfère, au-dessous, il intéresse lui aussi et retient. Instruit, sa curiosité instable et diverse le porte à la fois vers les Lettres et vers les Sciences. Ici et là, il révèle des qualités non communes : l'indépendance à l'égard des coteries, des opinions reçues, l'esprit scientifique, le goût méticuleux de la précision, l'attachement à ce qu'il a, une fois, conçu comme vrai. Ne lui reprochons que l'envers de ce réel mérite : la facilité au paradoxe et l'opiniâtreté dans la défense de ses paradoxes. Dès le milieu du XVII^e siècle,

(147) *Parallèle des Anciens et des Modernes*, t. III, p. 146.

et lui tout autant que Charles ou Claude, il annonce d'autres esprits plus libérés encore et sur une plus vaste étendue, surtout mieux armés de savoir, plus distingués par le style : un Bayle, un Fontenelle. Enfin, si nous songeons qu'il a fourni d'arguments et d'idées son frère Charles, son rôle et son importance apparaîtront grands dans la Querelle des Anciens et des Modernes. — Cette physionomie tout effacée méritait ainsi qu'on essayât de lui rendre un peu de relief.

A la Bibliothèque de l'Eglise de Paris

CRITIQUE du LIVRE
de DOM QUICHOTTE de la MANCHE

MDCLXXIX

Par M. PERRAULT
Receveur gñal des finances de Paris

[2 R^{te}] A Monsieur ***

Monsieur

Puisque vous avez oüy parler du desmeslé que j'ay eu au sujet du Livre de Dom Quichotte avec quelques personnes, sur ce qu'ilz en font un cas non pareil, et que moy je le mésestime beaucoup: Je suis bien aise de vous faire sçavoir les raisons que j'ay pour soustenir mon opinion, affin que vous ne me croyez pas tout a fait temeraire de m'opposer à une aprobation aussy generale qu'est celle de ce livre Et comme dans ce desmeslé j'ay eu affaire à de fortes parties, car c'estoient des gens d'esprit, et qu'on peut dire mesme en faire profession, J'ay voulu, pour ne pas trop donner à mon sens, ni me tromper moy mesme, mettre par escrit les raisons sur lesquelles je fonde mon degoust, affin de les pouvoir considerer à loisir et de sens rassis, et aussy affin de les faire entendre, [2 V^{so}] s'il est besoing à ceux qui en auroient la curiosité. J'ay pour cela examiné ce livre, avanture par avanture depuis le commencement jusques à la fin dans ses deux Parties et j'ay fait une Critique generale de tout ce qu'il contient, Par laquelle je fais voir des absurditez, contrarietez, Impossibilitez, Indecences, malhonnestetez, langueurs et longueurs de stile et de narration, Inutilitez, bassesses, négligences, manque de Jugement et d'invention, fanfaronnerie et vanite de l'auteur avec son peu de capacité et suffisance; Toutes les remarques que J'en ay faittes, Je les ay depuis veües et revües, en divers temps et en differentes dispositions

et situations de mon esprit, taschant de tout mon pouvoir à me désabuser et me deffaire d'une fascheuse prevention si j'en avois aucune, Mais je n'ay pu me retracter de pas une des choses que j'y ay trouvé a reprendre, Persistant dans mon premier sentiment que ce livre est faict sans jugement et ne merite en aucune maniere l'estime en laquelle il est, au contraire qu'il doit estre condanné comme tel [3 R^{to}] que je le tiens, et que cette pretendue belle maniere dont il est escrit ne peut pas, quelle qu'elle puisse estre couvrir les grands et essentielz deffautz dont il est tout remply, et qui sont d'autant plus a condamner, qu'il ne s'en voit point de telz dans les livres les plus fabuleux, Car les Livres de Jean de Paris, de huon de Bordeaux, de fortunatus, Pierre de Provence et autres encore moindres, n'ont point d'absurditez ni de contrarietez dans leurs avantures Il est vray qu'il faut leur accorder le merveilleux le manque de Geographie et de Chronologie pareillement, mais qu'on y voye paroistre des gens qui par leurs livres mesmes sont mortz Il y a deux cens ans, ou que des choses qui ne se peuvent faire en dix ans, et qui mesme ne se peuvent faire du tout, se fassent en deux ou trois semaines, C'est ce qui ne s'y trouve point comme Il se trouve dans [le] livre de Dom Quichotte. Quand Je representois toutes ces choses par le menu à ces Messieurs dont Je vous parle, ils me disoient pour response, Cela n'est rien, et l'on demeure d'accord de toutes vos remarques, mais elles n'empeschent pas que le [3 V^{to}] Livre ne soit très bon, et son autheur le plus bel esprit qui ait jamais esté. Mais disois je voila une estrange maniere de raisonner, J'ay raison dites vous dans mes Remarques et tous les deffautz que j'y fais voir sont veritables, mais il ne s'ensuit pas que le livre ne soit très bon: Je croyois que la consequence que Je tire de mon

antecedent estoit bonne et juste. Cela n'y fait rien me disoient ils, et ce livre n'est pas fait pour estre examiné de la sorte, mais seulement pour divertir par sa lecture. Mais disois je, ceux dont je viens de vous parler, ne sont faitz aussy que pour divertir, Et leurs auteurs n'y ont point mis de Contrarietez, Tout y quadre l'un avec l'autre, tout contribue au dessein qu'ilz ont eu, Et pas un d'eux ne s'est avisé de se loüer dans son ouvrage comme a fait celluy cy avec une arrogance Insolente. Tout cela n'est rien encore une fois me disoient ilz. Mais encore, reprenois-je, Je ne puis pas m'imaginer que des personnes aussy Judicieuses que vous estes, qui faites profession de vous connoistre aux ouvrages et productions d'Esprit, et qui avez continuellement [4 R^{te}] la balance à la main pour peser Jusqu'aux moindres particules, n'ayez d'autres raisons à donner contre ce que je vous oppose, que ce que vous me dites, Est ce qu'elles sont si fines que je ne suis pas capable de les comprendre: Si cela estoit Je m'estimerois bien malheureux de voir que tant de gens qui Je croys ne vallent pas mieux que moy les eussent comprises d'eux mesmes, et que je fusse le seul qui eust les yeux de l'esprit bouchés pour les voir, A cela point de response sinon que ce Livre est très beau et très bon, et que tout ce qu'il y a de gens d'esprit et qui en font profession, avoient tous ensemble donné ce jugement dont on ne pouvoit appeller. Voila Monsieur comme j'ai esté traitté de ces messieurs. Vous verrez donc par cette Critique que je vous envoie si j'ay tant de tort et si ce que Je dis est de si petite consideration qu'il ne mérite pas de response. Vous remarquerez assurément dans la maniere dont je traite cette affaire, un peu de chaleur contre les beaux espritz, mais Je n'ay pu m'empescher aussy de tesmoigner un

peu de ressentiment du mespris qu'ilz ont fait de moy, Je croys qu'il y peut entrer aussy un peu de chagrin dont est cause mon [4 V^o] indisposition qui a duré presque tout le temps que j'ay esté à faire cet ouvrage, Mais à n'en point mentir, j'ay naturellement beaucoup d'indignation contre cette sorte de gens qui font les sçavantz et qui à cause de quelque Grec qu'ilz sçavent plus que l'ordinaire du monde nous regardent de haut en bas, et nous veulent faire croire qu'ilz voyent dans les auteurs en cette langue des beautez que nostre ignorance nous cache, Mais on sçait que ce n'est qu'une Caballe car Ilz n'en ont jamais sceu et n'en scauront Jamais assez le fin pour y voir ces beautez de diction dont ils se vantent, connoissent ilz la force et la grace d'un aoriste ou futur premier et second, d'un paulopost futur d'un verbe medium ni tant de singularitez dont cette langue estoit composée qui se sont perdues et effacées par la suite des temps, Ilz ne sçavent pas mesme la lire, ni prononcer la plus part des lettres et des diphtongues de son alphabet, Et ces gens là nous veulent faire accroire qu'ilz y sont si habiles. Les scavans du Siecle passé estoient de bien meilleure foy quand ilz ont pris la peine de rendre ces ouvrages grecz en Latin mot pour mot, comme [5 R^o] estant tout ce qu'ilz pouvoient faire, et ils estoient pour le moins aussy habiles que les sçavantz de ce temps cy. Je n'entends pas parler de quelques uns d'entr'eux dont l'esprit fécond met au jour des ouvrages excellentz qui font honneur à nostre siecle, Mais de ceux dont le genie est sec et sterile, ne peut rien produire si ce n'est quelque traduction desja faite, ou bien de mettre en beau françois les ouvrages de nos anciens auteurs, Ces ravaudeurs (car telz on les peut nommer puisque ce qu'ilz font n'est que mettre des pieces

aux endroitz qui se trouvent usez et gastez par le temps, Ces ravaudeurs dis je méritent ilz le nom de scavantz ? ne font-ilz pas comme ceux qui de temps en temps font changer les habitz de leurs portraits à cause qu'ilz ne sont plus à la mode mais aussy comment cela s'accòmode t il avec le visage qui demeure toujours le mesme et qui dispute avec son habit pour leur age. Mais c'est assez parlé d'eux Je n'ay pu m'empescher de leur donner encore ce coup de peigne.

Je vous envoie donc, Monsieur, ma Critique qui à dire le vray n'est qu'une esbauche, non pas [5 V^o] seulement pour contenter vostre Curiosité mais aussy affin que vous la Critiquiez et m'en mandiez vostre avis, vous priant de le faire sincerement et ne me rien pardonner, Car J'ay grande envye de scavoir si Je n'ay point l'esprit gasté ou si ma maladie ne l'a point infecté de ses amertumes. J'attens ce bon office de vostre amitié que je mettray au rang des plus grandz que vous puissiez me rendre puisque vous remettrez le Calme dans mon esprit que Cette dispute a jetté dans une estrange Tourmenté. Je suis

Monsieur

à Viry Le XXVIII^e avril 1679

CRITIQUE DU LIVRE DE DOM QUICHOTTE

Dialogue

EUDOXE — NEOPHILE

[6 R^o] EUDOXE — Trouvez vous donc si beau ce livre de Dom Quichotte, que je vous le vois toujours dans les mains ?

NEOPHILE. — Mais vous, est ce que vous ne le trouvez pas beau ?

Eu. — Non assurément puisque vous voulez que je vous le dise, et il m'a toujours déplu, mesme dez ma jeunesse, quoyque de semblables choses soient ordinairement estimées par les Jeunes gens.

Neo. — Peut etre que le jugement desavantageux que vous en faisiez venoit du peu d'experience que vous aviez alors, et d'un faux goust qui est assez ordinaire à la Jeunesse.

Eu. — Je me suis défié de ce que vous dittes, et pour [6 V^o] cela Je l'ay voulu relire encore, mais je n'ay point changé d'avis.

Neo. — Cependant il est estimé de beaucoup de gens d'esprit, qui sont en reputation de s'y connoistre et d'avoir du goust qui disent tous que ce Livre est original, L'invention nouvelle, et le sujet heureusement traité.

Eu. — Je scays bien que plusieurs en parlent ainsy mais je ne me laisse pas ebloüir par ce mot d'original, Et quand on dit que l'invention est nouvelle, elle le pourroit estre en ce qui est seulement d'en avoir fait tout

un livre, mais que ce soit une chose nouvelle que d'avoir inventé que quelqu'un soit devenu fou pour avoir lu des livres avec trop d'attachement, ou pour s'estre trop fortement adonné à quelque chose, et que sa folie se soit tournée de ce costé la, Je n'y trouve rien de nouveau, Il y a longtemps qu'on voit des histoires veritables et feintes où il y a de pareilz incidens. Quant à ce qui est de l'execution de ce dessein il est aisé de faire voir qu'elle n'est pas si heureuse qu'on le dit.

NEO. — Je vois bien que ces sortes de livres ne vous [7 R^{to}] plaisent pas et que vous n'aimez que les choses serieuses.

EU. — Ce n'est point cela, au contraire, j'aime particulièrement les railleries quand elles sont bien dites, et rien ne me choque tant que ces sentimens serieux que je rencontre trop souvent dans ce livre et hors de propos, et deduitz avec une longueur tuante et un verbiage insupportable, bien loing que cela me plaise comme vous pensez.

NEO. — L'auteur de la nouvelle traduction de ce livre (1), que l'on voit à present, vous a deu satisfaire la-dessus, car il a retranché en beaucoup d'endroitz des choses qu'il a cru estre hors du sujet, ennuyeuses ou trop estendûes.

EU. — Ce que vous me dites justifie mon degoust, Car si un traducteur, qui doit avoir toujours de bons sentimens pour son autheur puisqu'il s'est bien voulu donner la peine de traduire son ouvrage, y a trouvé à reprendre cette longueur dont je me plains, et n'a pu s'empescher

(1) Filleau de Saint-Martin. Son *Histoire de l'admirable Don Quixotte, de la Manche* parut chez le libraire Claude Barbin, en 4 tomes in-12, à la date de 1677-1678. Voir sur cette traduction notre ouvrage : « *Don Quichotte* » en France au XVII^e et au XVIII^e siècle, III^e partie, chap. VI.

de luy faire l'affront de le corriger, Je puis avec raison, et aussi bien que luy me chocquer de ses ennuyeux discours.

[7 V^o] NEO. — Mais ne sçavez vous pas que cette maniere de mesler ainsy ensemble le serieux et l'enjoué est ordinaire aux Espagnols, et qu'ilz font mesmes dans leurs Tragedies, des Intermedes plaisans et bouffons qui rompent un acte à l'endroit le plus serieux.

EU. — Je sçays tout cela, et je l'ay veu dans les comedies representées par les comediens Espagnols que la Royne amena en france lors de son mariage (2). Je sçays de plus qu'en Espagne, lon fait des danses et des balletz avec des masques et des habitz grotesques dans les processions, et au milieu des Eglises aux festes les plus solennelles.

NEO. — Mais c'est leur coustume et les coustumes des pays, ne peuvent estre blasmées non plus que les modes des habitz, et c'est pour cela que le traducteur nouveau a changé ce qu'il a pu des choses qui ne sont pas de nos manieres.

EU. — Vous voulez dire qu'il a habillé sa traduction à la françoise ?

NEO. — C'est cela mesme.

EU. — Je ne vous respondray point la dessus, vous [8 R^o] pouvez vous souvenir de ce que je vous ay dit en une pareille rencontre sur la traduction en general, et sur cette invention d'habiller une traduction à la françoise: Je vous diray pourtant que si le traducteur dont vous parlez avoit voulu suivre le conseil de son auteur,

(2) Une troupe de comédiens espagnols vint de Madrid à Paris, en 1660, au moment du mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse, comme il en était déjà venu une en 1613 au lendemain du mariage d'Anne d'Autriche et de Louis XIII.

Il n'y auroit rien changé ni retranché, Car Michel de Cervantès auteur du livre dont nous parlons, recommanda particulièrement à ce Morisque qu'il trouva dans la halle aux merciers de Tolède *de ne rien oster ni rien adjouster en faisant la traduction de son Cides Hamet Benengely* (3), Et ce qu'il dit à ce Morisque est tenu estre dit à celluy qui voudra traduire son livre: Mais il ne s'agit pas de cela icy, Il s'agit de ce sérieux incommode que lon rencontre à tous momens dans ce livre qui est tout facetieux.

NEO. — Est ce que vous voudriez blasmer le sérieux dans une piece facetieuse.

EU. — Non pas, au contraire je l'y approuve extremement, et je tiens que ces sortes de pieces ne sont faites et ne doivent estre faites que pour [8 V^o] reprendre les actions vicieuses ou ridicules et nous en faire concevoir une aversion qui nous porte à les eviter et nous excite à en faire de vertueuses et d'honnestes, Mais il faut que ce sérieux soit joint de telle sorte à ce facetieux, et tellement incorporé avec luy, qu'il ne paroisse pas estre ce qu'il est, affin que le Lecteur n'ait pas le chagrin de se voir tiré d'un endroit où il sestoit abandonné à la joye, pour entendre des leçons et des propos purement sérieux qui le contristent et le mortifient; de mesme que des enfans à qui lon a permis de jouer, seroient contristez et mortifiez si leur maistre se venoit mettre au milieu de leur divertissement avec sa gravité de maistre, au lieu que s'il se mettoit de leur jeu et s'egalait à eux, Il pourroit sans leur causer de chagrin, les retenir dans le respect et les empescher de se trop emporter, Et de cette maniere Il leur donneroit des leçons de modestie

(3) Cf. *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. IX.

sans qu'ilz s'en aperceussent, Car sans cette modification, elles leur sembleroient en cette occasion, de mauvais goust, et malplaisantes. Moliere a bien compris cet artifice, et s'en est servy heureusement dans ses Comedies.

[9 R^{to}] Cervantes n'est pas le seul qui ait suivy cette maniere d'escrire, L'auteur du *Gusman d'Alfarache* (4), celluy de la *Picara Justina* (5), et mesme celluy de la Comedie de la *Celestine* (6), ont escrit de mesme, et ces livres ont de la reputation.

ET. — Lon dit qu'ils ont de la reputation mais je ne vois personne qui les lise comme l'on fait *Lazarille de Tormes* (7), le *Quevedo* (8), Le *Buscon*, qui n'ont pas suivy ces manieres, Cependant ce sont des livres espa-

(4) Mateo Aleman (1547-1614 ?). La *Primera Parte de Guzman de Alfarache* parut en 1599 ; la *Segunda Parte de la Vida de Guzman de Alfarache, Atalaya de la vida umana* parut en 1604.

(5) Francisco Lopez de Ubeda. Le *Libro de Entretenimiento, de la Picara Justina* parut en 1605.

(6) Auteur incertain. Il s'agit de la fameuse *Comedia de Calisto y Melibea*, intitulée plus tard *Tragicomedia de Calisto y Melibea*, plus généralement connue sous le nom de *Celestina*. Les deux plus anciennes éditions de cet ouvrage ont été imprimées l'une à Burgos (1499), l'autre à Séville (1501).

(7) La *Vida de Lazarillo de Tormes* a fixé le type du roman picaresque et en est la première œuvre importante. — L'auteur, la date et le lieu de publication sont incertains. — Les premières éditions connues parurent à Alcalá de Henares, à Burgos et à Anvers, toutes trois en 1554. Une « suite » à cet ouvrage fut publiée sans nom d'auteur à Anvers, en 1555.

(8) Francisco Gomez de Quevedo y Villegas (1580-1645), un des plus grands écrivains de l'Espagne, auteur de ce récit véhément, grossier, habile et plein de verve : *Historia de la Vida del Buscon* (1626), souvent cité sous le titre de *El Gran Tacaño*, — auteur encore des fameux *Sueños* (1627), — tous ouvrages fort appréciés de notre XVII^e et de notre XVIII^e siècle. — Il est curieux de noter qu'ici Pierre Perrault ne semble pas rattacher le *Buscon* à son auteur Quevedo. Il le range d'ailleurs à juste titre parmi les romans satiriques et picaresques.

gnols et des Satyres continuelles contre les fanfarons les gueux les frippons les avarés, de mesme que Dom Quichotte en est une contre les Romans de Chevalerie et contre ceux qui les lisent. Barclay (9) à qui ces interruptions serieuses plaisoient, en a remply son Roman d'Argenis, l'entremeslant de grands discours politiques, mais personne ne lit son livre et si on le lit c'est à cause de sa diction Latine qui est belle.

NEO. — Je ne sçais si c'est ce que vous dites qui empesche qu'on ne lise ce livre ni les autres dont je vous ay parlé, mais je sçais bien qu'on lit encore beaucoup a present celluy de Dom Quichote que vous méprisez tant.

[9 V^o] EU. — Il est vray, mais c'est que la traduction est nouvelle, et d'un stile plus poly que n'est pas celle de Cesar Oudin faite il y a cinquante ans (10), et que lon va toujours à la nouveauté: Mais si vous y prenez garde cette longueur et ce serieux, est une des choses qu'on y remarque particulièrement Et je n'ay veu personne, non pas mesme des plus zelez partisans de ce livre qui n'avoüe que ces discours dont je parle, sont ennuyeux. Ce discours que fait D.Q. à la louange de l'age d'or (11), lorsqu'aprez le souper qu'il eut dans cette forest avec ces chevriers, lon servit du gland sur la table Ce discours dis je qu'il fait à l'occasion de ce gland, n'est il pas ennuyeux ? quelle instruction en peut on tirer ? y a t il quelque chose qui n'ait esté dit cent fois,

p. 76, le traducteur dit des noisettes.
[note en marge]

(9) Jean Barclay (1582-1621), surtout connu par deux romans allégoriques : *Euphormionis Satyricon* (1^{re} Partie, Londres, 1603 et Paris 1605 ; II^e Partie, Paris, 1607) et *Argenis* (1621).

(10) Rappelons que la traduction du *Don Quichotte*, 1^{re} partie, par César Oudin, est de 1614. Le chiffre de 50 (« cinquante ans »), que donne ici Eudoxe, n'est donc pas absolument juste.

(11) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XI.

Traitte t'il cette antique matiere d'une façon nouvelle ? Ce qu'il dit est il ingenieux et mieux dit que ce qu'en ont dit cent autres ayant luy ? L'auteur mesme s'en est bien aperceu, il dit que D.Q. se pouvoit bien passer *de faire cette longue harangue* (12) (car c'est ainsy qu'il nomme ce discours) Et Il est outre cela hors de propos, Car Je vous prie y avoit il là un [10 R^{to}] chevrier qui pust y rien comprendre ni qui sçeust ce que c'est que l'age d'or, Et le nouveau traducteur qui l'a jugé de la sorte, pour diminuer l'ennuy que son lecteur en pourroit prendre, en a retranché la moitié (13).

Le discours de Vivaldo sur les Chevaliers errants (14) cet autre que faict D.Q. sur les gens qui favorisent les dësbauches de la jeunesse (15), lorsqu'il interrogeoit les galeriens est semblable je veux dire ennuyeux et hors de propos, outre qu'il est mauvais pour les mœurs et qu'il est malhonneste pour son livre. Ce qu'il dit encore sur les avantages que les armes et les lettres (16) ont l'une sur l'autre est semblable et cet autre discours qu'il fait durant un gouter est de mesme il tient huict pages de l'Espagnol de trente quatre lignes chacune. Celluy que Marcelle fait sur la beauté et sur l'amour (17) qui est de neuf pages de l'espagnol, le traducteur en a retranché comme aux autres. Celluy du Chanoine avec le

(12) Cervantes écrit en effet : « Toute cette longue harangue (elle aurait fort bien pu être supprimée), notre chevalier la prononça parce que les glands qu'on lui servit lui remirent en mémoire l'âge d'or... » « Toda esta larga arenga (que se pudiera muy bien excusar) dijo nuestro caballero, porque las bellotas que le dieron le trujeron a la memoria la edad dorada... » (*Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XI).

(13) Affirmation excessive.

(14) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XIII.

(15) *Ibid.*, chap. XXII.

(16) *Ibid.*, chap. XXXVII et XXXVIII.

(17) *Ibid.*, chap. XIV.

Curé sur les Romans et sur les Comedies avec la Continuation avec D.Q. (18) qui tiennent ensemble vingt deux pages semblables ce qui a [10 V^{so}] esté rebattu cent fois dans plusieurs endroitz de ce livre, Tout cela cause un extresme ennuy, mais que faire à cela ? L'auteur avoit envie de faire un gros livre et d'y mettre tout ce qu'il scavoit et ne laisser passer aucune occasion de faire des lieux communs, Ce denombrement que fait D.Q. des grandes et nobles maisons de l'Europe, au sujet de la race de Dulcinée (19), Ce qu'il dit d'Auguste et de Virgile (20), La comparaison que l'auteur faict de Marcelle dont je viens de parler, montée sur un rocher pour voir enterrer son amant, avec Neron voyant brusler la ville de Rome, et avec la femme de Tarquin qui passe par dessus le corps de son pere (21). Cette autre longue enumeration des Capitaines et des nations qui composoient ces deux armées de moutons (22), Le peu de justesse de ces comparaisons le mauvais endroit où tout cela est placé et combien inutilement, Tout cela fait voir la vanité de l'auteur qui vouloit qu'on le crust scavant en genealogies en histoires anciennes et en Romans de Chevalerie. Mais le latin qu'il dit en cinq ou six endroits est excellent, Il dit que Rossinante comme le Cheval de Gonela, *tantum pellis* [11 R^{to}] *et ossa fuit* (23), en un autre endroit, il y a *juxta illud suadenti diabolo* (24). C'est D.Q. qui le dit; en un autre et c'est D. Fernand,

(18) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XLVII, XLVIII, XLIX, L.

(19) *Ibid.*, 1^{re} Partie, chap. XIII.

(20) *Ibid.*

(21) *Ibid.*, chap. XIV.

(22) *Ibid.*, chap. XVIII.

(23) *Ibid.*, chap. I.

(24) *Ibid.*, chap. XIX. Pierre Perrault ne reproduit pas exactement la citation faite par Cervantes : *juxta illud, si quis suadente diabolo...*

sicut erat in principio (25), et un autre *quandoque bonus dormitat Homerus* (26), et en d'autres encore. Le Traducteur a laissé tout ce beau Latin sans le traduire, aussy n'y a t il rien de si mauvais goust ni qui fasse plus mal au cœur. Mais je passe plus avant, sa narration quoyque bonne si lon veult est trop estendue, et s'il estoit si sçavant, il ne devoit pas ignorer que la Narration doit estre breve; Les petis escoliers en Rhetorique sçavent bien ce precepte, mais nostre auteur le sçavoit bien aussy, car il fait dire en un endroit par D.Q. *que personne n'a bonne grace d'estre long dans ses discours.*

NEO. — Vous voila bien déchaîné contre ce pauvre auteur, he bien si ces discours là vous déplaisent passez par dessus sans les lire.

EU. — Je le ferois assurément et de bon cœur s'ilz estoient marquez en caracteres differens de ceux de tout le livre, Mais le moyen de les separer d'avec le narré d'une histoire où l'auteur a mis tout ce [11 V^o] qui a esté dit, Jusques aux complimens les plus ordinaires, et aux raisonnemens de nulle consequence Et tout cela est de telle sorte enchassé dans le sujet qu'il faut necessairement se donner ce fascheux loisir et en passer par là. L'Histoire de cette Marcelle n'est elle pas d'une longueur extremesme, elle contient pages (27) de l'Espagnol, sans qu'il y ait aucun incident remarquable, car tout le sujet est, que cette Marcelle estoit fille d'un Laboureur fort riche, laquelle par sa beauté s'estoit faict

(25) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XLVI.

(26) *Ibid.*, II^e Partie, chap. III. Cervantes a cité Horace moins exactement que Pierre Perrault. Il a écrit : *que si aliquando bonus dormitat Homerus.*

(27) Pierre Perrault, comme on le voit, a omis d'indiquer le nombre de pages. — L'histoire de la bergère Marcelle et du berger Chrysostome occupe les chap. XII, XIII, XIV de la I^{re} Partie.

beaucoup d'amans, Elle les meprisa tous et se fit bergere gardant des troupeaux, Chrisostome fut un de ses amans qu'elle fit mourir par ses rigueurs, encore ne sçait on comment, ou si elle le tua de sa main, ou si ce fut luy mesme, ou s'il mourut seulement de desplaisir, Car quand elle parut sur ce rocher, Celluy qui avoit le soing de cette pompe funebre luy demande *si elle vient là pour voir si les playes de Chrisostome saigneront à la vue de son homicide* (28) sans expliquer si c'est une figure de Rhetorique pour esmouvoir, ou si c'est un discours qu'il faille prendre au pied de la lettre. L'histoire de ce capitaine [12 R^o] esclave et de Zoraida n'est elle pas ennuyeuse (29), Ce qu'il dit des guerres de la Goulette (30) n'est qu'une Gazette dont on n'a que faire, et que l'auteur eust bien fait pour son honneur de n'y pas mettre Il se fust esparigné un anachronisme ou confusion et meslange estrange de temps differens, comme je vous le feray voir. N est ce pas un grand ennuy de voir D.Q. recommencer à conter l'avanture d'Andrez sur la fin du livre, tout du long comme elle est racontée au commencement (31). Les discours que font Dorotée Dom fernand, Luscinde Cardenio et le Curé quand ilz se reconnoissent (32), ne sont ilz pas d'une longueur tuante, et ne sont

p. 337
[note en marge]

(28) Cervantes a écrit : « — ¿ Vienes a ver, por ventura, ¡ oh fiero basilisco destas montañas !, si con tu presencia vierten sangre las heridas deste miserable a quien tu crueldad quitó la vida... » Viardot, avec plus d'exactitude que Pierre Perrault, traduit : « Viens-tu par hasard, sauvage basilic de ces montagnes, ...viens-tu voir si ta présence fera couler le sang des blessures de ce malheureux que ta cruauté a privé de la vie ? » (chap. XIV). — Marcelle n'a point tué Chrysostome « de sa main ». Il est mort seulement d'amour et de « desplaisir », — et Cervantes ne précise pas davantage.

(29) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXXIX, XL, XLI.

(30) *Ibid.* chap. XXXIX.

(31) *Ibid.*, chap. XXXI.

(32) *Ibid.*, chap. XXXVI.

ce pas plustost des harangues en forme que des discours qui se peuvent faire en semblable occasion, où la Joye la surprise la colere ou quelque autre passion ne donnent pas lieu aux uns de parler si long temps de suite, ni aux autres de donner une si paisible audience. Un autre discours ou entretien de D.Q. avec Sancho en la forest noire aprez que Cardenio les eut battus (33), est de mesme.

NEO. — Je demeure d'accord avec vous qu'il y a quelque longueur en de certains endroitz. Mais avouez aussey que vous exagerez beaucoup, Et pour moy qui ne suis pas si difficile que vous, et qui ne sçais pas si bien employer mon temps, je ne laisse pas de me divertir en lisant cet ouvrage [12 V^o] quelque longueur que J'y trouve.

EU. — Ce n'est point que je sois difficile ni que je sçache mieux employer le temps que vous, mais c'est que je ne puis pas demeurer d'accord de ce haut merite qu'on attribüe à ce livre, ou plustost que je veux vous faire voir que ce n'est pas par caprice ou chagrin que je ne l'estime pas.

NEO. — Cependant je le repeteray encore, que quelque chose que vous puissiez dire, ce Livre a eu une grande reputation dez sa naissance, et se l'est conservée jusques à ce temps cy: Des gens du mestier l'ont cru et soutenu bon, et Il a esté copié dans son sujet et dans quelques incidens de son histoire.

EU. — Je vous entens vous voulez dire que Scarron dans son Roman comique parlant d'un provincial qui pretendoit au bel esprit, dit qu'il condannoit D.Q. (34) Vou-

(33) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXV.

(34) *Le Roman comique*, 1^{re} Partie, chap. XXI. P. Perrault commet ici une erreur. Le personnage qui condamne le *Don Quichotte* n'est

lant dire que c'est avoir un faux [13. R^{te}] goust que de ne pas le trouver bon : Et que Sorel a fait son berger extravagant ou antiroman sur le modèle de D.Q. où mesme il fait une Critique des Romans de bergerie (35). Tout cela est vray, Mais il est vray aussy que beaucoup de ceux qui estiment aujourd huy D.Q. ou du moins qui en font le semblant, quand on les presse de dire leur sentiment sur le point que je touche, sont contrains de demeurer d'accord de ce que je dis, Mais ilz n'osent aller directement contre le sentiment qu'en a tesmoigné Scarron, qui a eu ses raisons pour l'avoir tel, ni contre une estime ancienne qui peut-estre estoit juste en son temps, ni aussy contre le Jugement avantageux qu'ilz en ont fait eux mesmes en leur Jeunesse, où de telles choses, comme j'ay desja dit, semblent admirables à des enfans qui n'ont encore rien veu, et qui ne sçavent ce que c'est qu'escire. Car, mon cher Monsieur c'est une estrange affaire que de se retracter d'un jugement qu'on a donné, beaucoup de choses importantes se reglent par là, et lon voit chez les grandz, des favoris demeurer en leur poste, seulement par ce que lon ne veult pas [13. V^{te}] en les disgraciant condamner l'estime qu'on en a faite au commencement : Aussy beaucoup d'auteurs anciens ne sont encore estimez que sur ce pied là, c'est à dire à cause que par une heureuse conjoncture pour eux, Ilz ont esté estimez en leur temps, et que lon ne veult pas se desdire des premiers sentimens qu'on en a tesmoignez. Mais Je reviens a Scarron Croyez vous que ce soit de bonne foy qu'il estime Don Quichotte !

pas un provincial bel-esprit, mais le poète de la troupe comique, Roquebrune.

(35) Voir, sur Sorel imitateur de Cervantes, notre ouvrage : « *Don Quichotte en France...* », II^e Partie, chap. II.

NEO. — Pourquoi non, quel interest a t il a cela?

EU. — Quel interest? c'est qu'il vouloit en l'estimant beaucoup, en se mettant au-dessus de luy comme il a fait par ses ouvrages, s'en eslever davantage; semblable à ces gens qui louent ceux contre qui ilz se sont battus et qu'ilz ont desarmez, ou aux chirurgiens qui trouvent dangereuses les playes qu'ils pansent, Car Scarron sçavoit bien qu'il escrivoit mieux des Nouvelles que Cervantès et que l'on le verroit bien aussy, Et il s'est bien gardé d'imiter ses interruptions et ses longueurs, ce qu'il eust fait s'il les eust aprouvées et s'il avoit de bonne foy estimé cet auteur, Et quand il a escrit la [14 R^o] Precaution inutile et autres nouvelles qu'il a tirées de Dogna Maria de Zayas (36) Il s'est bien empesché d'en imiter le stile diffus et estendu comme celluy de Cervantès ni les pointes et les figures ennuyeuses dont il est remply: Sorel qui a escrit avant Scarron a fait de mesme pour son Berger extravagant, Il a choisy un stile serré acompagné de l'agrement de la satire qu'il a toujours soustenu sans le laisser languir, Et mesme la Critique des Romans, si j'ay bonne memoire n'est que dans les remarques qui sont a part, dont Il n'a point voulu charger le corps de son histoire.

NEO. — Ce que vous dites est peu de chose, et en tout cas lon le pourroit pardonner, ou l'excuser souz le titre de Stile estendu et diffus comme vous avez dit.

(36) Maria de Zayas y Sotomayor (1590 ?-1650 ?), auteur de gaillardes *Novelas amorosas y exemplares* (1636-1647). La *Precaution inutile* est une adaptation de la nouvelle de Maria de Zayas intitulée *El prevenido engañado* (l'Homme trompé, quoique averti). De Maria de Zayas, Scarron a encore inité 1^o) dans son *Roman comique* : *El Juez de su causa*, sous ce titre : *Le juge de sa propre cause*, 2^o) dans ses *Nouvelles tragi-comiques* (outre *El prevenido engañado*), *Al fin se paga todo*, sous ce titre : *L'Adultère innocent*, — *El castigo de la miseria*, sous ce titre : *Le Chatiment de l'Avarice*.

EU. — Il est vray et je le veux bien, Car tous les auteurs n'ont pas un stile semblable, Mais voyons si la conduite de tout l'ouvrage est meilleure, Car je ne veux pas non plus examiner sa diction, Un françois ne le doit pas entreprendre, outre que estant ancienne comme elle l'est, et les langues qui ont encore cours, estans sujettes à de continuelz [14 V^o] changemens, Il n'y auroit pas lieu, mesme a un Espagnol naturel, de l'examiner et en faire une Critique.

NEO. — Je ne sçays pas ce que vous pourrez trouver à redire à la conduite de L'ouvrage, Car pour l'Invention elle est belle, qu'elle soit nouvelle ou non, Elle est naïve et naturelle, Les incidens le sont aussy, qui estans des choses ordinaires et acoustumées, sont prises neanmoins par D.Q. tout autrement, les tournant en aventures romanesques selon sa follie, et la fin en est toujours plaisante, car ou il est battu ou maltraitté ou bien il est mocqué: son Escuyer Sancho n'est il pas agreable avec sa simplicité et les entretiens naïfs qu'il a avec son Maistre? Et ne peut on pas dire qu'ilz sont tous deux fous d'une maniere opposée, Le Maistre prend les choses tout autrement qu'il ne les voit, Et le valet prend tout ce que l'on luy dit au pied de la lettre, et se fait une certitude de toutes les extravagances que luy promet son Maistre (37), Et parmy tout le grand tissu de ce livre qui suit toujours son premier dessein, Les petites [15 R^o] historiottes ou nouvelles qui y sont entremeslées ne sont elles pas agreables et bien escrites? et quand pour les lire elles vous destournent de la suite des aventures ridicules de D.Q. en estes vous fasché? Et le serieux qui y est (car elles n'ont rien de burlesque) vous fait il

(37) Vue fort juste, mais embarrassée dans l'expression et trop peu développée.

avoir regret au facétieux que vous avez quitté comme vous avez dit tantost?

EU. — Vous en dites bien là tout à la fois, et ce que vous dites seroit vray, s'il estoit comme vous le dittes, mais il s'en faut beaucoup, Et puisque nous en sommes venus si avant, examinons si vous en avez le loisir ce fameux livre, et veriffions si nous pouvons toutes ces beautez que vous y trouvez.

NEO. — Vous me ferez grand plaisir et je seray fort aise d'entendre cet examen que vous me promettez J'auray pour cela autant de loisir que vous m'en scauriez demander.

EU. — Premièrement pour prendre vostre auteur à son avantage n'examinons à present que la premiere partie ou plustost le premier volume (Car je ne scays comment il le fault appeller). C'est assurément le meilleur, et ou l'auteur a [15 V^{so}] mis tout ce qu'il avoit de bon à dire (38), Son dessein estoit d'en demeurer là, Et ce second volume n'est venu qu'aprez coup, seulement à cause, qu'il avoit paru une suite du premier qui n'estoit pas de luy (39), Et ce second volume auroit esté bien mieux nommé, La suite des aventures de D.Q. que La seconde partie parce que le premier est divisé en quatre parties (40), desquelles il y en a une qui est appellée, seconde partie, ce qui fait une equivoque lors-

(38) Affirmation discutable, et que la critique moderne ne ratifierait pas absolument.

(39) Pierre Perrault fait allusion à l'ouvrage du pseudo-Alonso Fernández de Avellaneda publié à Terragone en 1614, sous ce titre : *Segundo tomo del Ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha*.

(40) Le premier volume, en effet, est divisé en 4 parties, qu'il est plus commode d'appeler 4 livres. Avellaneda divise à son tour son propre ouvrage en 3 parties : une 5^e, une 6^e, et une 7^e. — Quant à la II^e Partie, ou si l'on veut, au 2^e volume du roman de Cervantes, nulle division de ce genre ne s'y rencontre.

qu'on parle de l'une ou de l'autre. Nous ne l'examinons aussy s'il vous plaist que sur l'Espagnol et non pas sur la Nouvelle Traduction à cause des retranchemens et changemens qui y ont esté faitz qui rendroient mon examen fautif, vous entendez la langue Espagnolle et Je ne doute pas que vous n'ayez ce livre en cette Langue.

Je vous prie que je vous fasse remarquer en passant la vanité de cet auteur, J'ay interest de me disculper si je l'en ay taxé en vous parlant de luy. Dans l'Epistre dédicatoire de cette Seconde Partye puisqu'il l'appelle ainsy, Il dit qu'il fait service (41) au Comte de Lemos Viceroy de Naples quand Il luy envoie cette seconde partie et qu'il la luy dedie : Et ensuite (16 R^o) Il luy promet le Livre des aventures de Persilès et de Sigismonde, et dit en ces termes, *Deo Volente* (car il sçavoit du Latin, comme je vous ay dit) *Ce Livre sera le moins mauvais, ou le meilleur qui ait esté composé en nostre langue, Je me repens, continue t il, d'avoir dit le moins mauvais, parce que selon l'opinion de mes amis il doit estre extrêmement bon, et autant qu'un livre le puisse estre* (42). Et auparavant

(41) L'expression dont s'est servi Cervantes est exactement : me parece que habré hecho algún servicio a vuestra excelencia...

(42) Voici le texte même de Cervantes : « ...con esto me despido, ofreciendo a vuestra excelencia *Los Trabajos de Persiles y Sigismunda*, libro a quien daré fin dentro de cuatro meses, *Deo volente* ; [remarquez que le *Deo volente* séparé par un ; de ce qui suit ne s'y rapporte pas, contrairement à ce que pense ou suggère Pierre Perrault.] el cual ha de ser o el más malo, o el mejor que en nuestra lengua se haya compuesto, quiero decir de los de entretenimiento ; y digo que me arrepiento de haber dicho *el más malo*, porque según la opinión de mis amigos, ha de llegar al extremo de bondad posible. [Le jeu d'esprit : *ó el más malo, o el mejor...* a échappé à Pierre Perrault, lequel remplace, aux deux endroits où elle se trouve, la première expression : *el más malo* par cette autre toute contraire : *el menos malo* (= *le moins mauvais*). Remarquez aussi la restriction non signalée par P. Perrault : *quiero decir...* »

dans la mesme Epistre, il dit que *le Roy de la Chine luy a escrit de sa propre main en langue Chinoise le priant ou plustost supliant de luy envoyer cette seconde partie, parce qu'il veult fonder un Collège où lon lise la langue Castillane et que ce soit le Livre de D.Q. Et qu'il veult qu'il soit le Recteur de ce College* (43) Donne t il cela pour verité ou pour fiction ? où est le mot pour rire en l'un ou en l'autre ? Si ce n'est cette ridicule rodomontade qu'il fait à la mode du pays : Et cet aplaudissement qu'il se donne à luy mesme se mettant sans honte au dessus de tous ceux qui escrivoient ou avoient escrit de son temps, ne cause t il pas de l'indignation (44). Mais continuons, et remarquez s'il vous plaist (16 V^o) l'emphase des titres des Chapitres de son Histoire. *Les innombrables travaux de D.Q. Les aventures dignes d'estre contées. L'aventure qui n'a Jamais esté veüe ni entendüe. L'aventure espouventable et jamais imaginée. L'aventure entre les plus rares qui soient racontées en cette histoire. Les choses Inouïes arrivées à l'Hostellerie* (45) et autres de cette nature. Si ces enonciations sont mises serieusement c'est une

(43) Cervantes a écrit (et Perrault a traduit assez exactement) : « ...en lengua chinesca habrá un mes que me escribió [el grande Emperador de la China] una carta con un propio, pidiéndome, o por mejor decir, suplicándome se le enviase [le *Don Quichotté*, II^e Partie], porque queria fundar un colegio donde se leyese la lengua castellana, y queria que el libro que se leyese fuese el de la historia de don Quijote. Juntamente con esto me decía que fuese yo a ser el rector de tal colegio.

(44) L'humour de Cervantes échappe totalement à Pierre Perrault.

(45) Voici les titres en espagnol : Donde se prosiguen los innumerales trabajos que el bravo don Quijote y su buen escudero Sancho Panza pasaron en la venta que, por su mal, pensó que era castillo. (I^{re} Partie, chap. XVII). — Donde se cuentan las razones que pasó Sancho Panza con su señor Don Quijote, con otras aventuras dignas de ser contadas (*Ibid.*; chap. XVIII). — De la jamás vista ni oída aventura que con más poco peligro fué acabada de famoso caballero en el mundo, como la que acabó el valeroso don Quijote

vanité rebuttante et qui ne se peut souffrir, Si c'est pour faire rire, Je doute fort qu'elles en donnent envie. passons viste et n'y songeons plus. Voyons un peu comment s'appelle ce Livre dont nous parlons tant. Son titre est l'Ingénieux gentilhomme Dom Quichotte da (*sic*) la Manche. Je ne crois pas que personne puisse deviner le sujet de ce livre par ce Titre : Pour moy je dirois qu'il traite l'histoire de quelque fin et rusé houbreau dont les aventures seroient des subtilitez et adresses plaisantes et bien imaginées, car ce mot Ingenieux donne cela à entendre plustost que l'Histoire d'un fou qui n'entend point de finesse aux choses qu'il fait comme estoit D.Q. qui faisoit profession de sincérité (17 R^{to}) et de grandeur de courage.

NEO. — Attendez un peu n'allez pas si viste, Estes-vous bien assuré que le mot Ingenioso veuille dire Ingenieux et qu'il signifie en Espagnol ce qu'il signifie en François.

EU. — C'est prudemment dit à vous, Je n'avois pas fait cette reflexion, mais voyons dans le Dictionnaire sa veritable signification, n'avez vous pas icy quelque vocabulaire Espagnol.

NEO. — J'en ay deux ou trois, et voila Cobarruvias tout le premier voyez ce qu'il en dit.

EU. — Je trouve icy le mot Ingenio. Lequel il definit
Une force naturelle d'entendement pour chercher dans

de la Mancha (*Ibid.*, chap. XX). — Del buen suceso que el valeroso Don Quijote tuvo en la espantable y jamás imaginada aventura de los molinos de viento, con otros sucesos dignos de felice recordación (*Ibid.*, chap. VIII). — De lo que le aconteció al famoso don Quijote en Sierra Morena, que fué una de las más raras aventuras que en esta verdadera historia se cuentan (*Ibid.*, chap. XXIII). — Donde se prosiguen los inauditos sucesos de la venta (*Ibid.*, chap. XLIV). Comme on le voit, Pierre Perrault raccourcit sensiblement ces titres et leur enlève ainsi toute signification ironique et railleuse.

toutes sortes de sciences et d'arts des subtilitez des inventions et des tromperies : engaños. et en suite dans le mesme article Il appelle *Ingenioso*, celluy qui a un esprit subtil et délié (46). mais voyons ce quil dit au mot engaño. Il dit *que celluy qui trompe est ingenieux et fin* (47). C'est tout ce que dit Cobarruvias. Voyons le Dictionnaire de Cesar Oudin imprimé a Paris en 1645. Ingenioso dit il, Ingenieux qui a bon esprit et entendement (48).

[17 V^o] NEO. — Voicy encor un dictionnaire de Hierosme Victor Boulonnois (49), qui dit la mesme chose que celluy de Cesar Oudin et en mesmes termes, *Ingenioso*, Ingenieux qui a bon esprit et entendement.

EU. — Je croys que vous n'en demandez pas davantage ? Je n'ay donc pas mauvaise raison de dire que ce titre d'Ingenieux gentilhomme ne convient point à D.Q. car Il n'avoit point *l'entendement bon*, et n'estoit point *trompeur*, Je croys pour moy qu'il eust esté mieux de le nommer le valeureux, le courageux, le genereux puis

(46) Sebastian de Cobarruvias Orozco, *Tesoro de la Lengua Castellana, o española*, Madrid, 1611. — Mot : *Ingenio* : « ...Vulgarmente llamamos ingenio una fuerza natural de entendimiento investigadora de lo que por razon y discurso se puede alcançar en todo genero de ciencias diciplinas (*sic*), artes liberales, y mecanicas, sutilezas, invenciones, y engaños : y assi llamamos... ingenioso, el que tiene sutil y delgado ingenio... », p. 504.

(47) *Ibid.* « Engignier [vieux français], id est fallere ab ingenio, porque el que engaña, es ingenioso y astuto... », p. 352.

(48) Cesar Oudin, *Le trésor des deux Langues espagnolle et françoise, Augmenté sur les Memoires de son Autheur...* par Antoine Oudin, Paris, 1645. — Mot *Ingenioso*, ingenieux, qui a bon esprit et entendement.

(49) Victor Hierosme, *Tesors de las tres lenguas Francesa, Italiana, y Española. Thresor des trois langues, Françoise, Italiene, et Espagnolle, auquel est contenue l'explication de toutes les trois respectivement l'une par l'autre...*, Genève, 1609. — Ingenoso : ingenieux, qui a bon esprit et entendement, ingenioso, aveduto, artificioso, p. AAA 2 de la 1^{re} Partie.

qu'en effet il l'estoit, Et Cesar Oudin à donné pour titre à sa traduction *Le Valeureux Jugeant* qu'il estoit meilleur que l'*Ingenieux* (50). Mais pouvez vous descouvrir quelque chose dans tout ce qu'il dit dans la suite de son Livre, de ce Cides Hamet Benangely (51), Est ce qu'il veut faire croire que toute cette Histoire est une pure et fidelle traduction, des manuscrits originaux de cet auteur Arabe comme il dit, car Il avoit deffendu à son Morisque de rien adjouster ni oster de cet original en faisant la Traduction, Cependant en differens endroitz il ne parle de cet auteur que pour luy servir de tesmoing des choses qu'il raconte, Et tout cela est de telle sorte [18 R¹⁰] embrouillé que lon n'y comprend rien, mais Je ne voys pas qu'on s'en soucie beaucoup, au contraire l'on est bien aise de passer viste sans aprofondir davantage. Et à propos de ce que Je vous dis et pour vous Justifier L'anacronisme ou confusion et meslange de temps differens dont je vous ay parlé : Cervantes fait entendre en plusieurs endroitz qu'il y a eu differens autheurs (entre lesquelz il parle d'un second authœur que lon ne sçait qui c'est) qui ont escrit quelque chose de la vie de D.Q. (52) qu'il y a des

p. 2, p. 59, 60
[note en marge]

(50) Voici le titre de la traduction de César Oudin, dans la première édition (1614) : *L'Ingenieux Don Quixote de la Manche compose par Michel de Cervantes, traduit fidèlement d'Espagnol en François, et dedié au Roy...* L'on remarquera que Cesar Oudin a conservé l'expression : *El Ingenioso...* Il convient pourtant d'ajouter que les éditions suivantes (1616, 1620, 1625) portent non pas *L'Ingenieux*, mais *Le Valeureux Don Quixote de la Manche*.

(51) Pierre Perrault n'a pas compris que Cid Hamed Ben-Engeli, historien arabe, n'est autre que Cervantes lui-même. Voir à ce propos Viardot, *Traduction du Don Quichotte*, t. I, p. 61, n. 1 (éd. de 1912), et Rodriguez-Marín, éd. du *Don Quichotte* (1916), t. I, p. 304, n. 9.

(52) Pierre Perrault met en marge de ces quelques lignes les indications suivantes : p. 2, p. 59, 60. Nous nous sommes reporté à l'édition espagnole de 1607, et nous avons pu vérifier l'exactitude de ces références.

memoires de ses aventures dans les archives de la Manche qui portent entre autres choses que D.Q. se trouva d'un fameux Tournoy a Zaragoce (53). Il dit aussy tout a la fin de la quatrième et dernière partie de son Histoire, qu'un Medecin a en sa possession un coffre de plomb, trouvé dans les fondations d'un ancien hermitage (pourquoy d'un hermitage ? quel raport de cette histoire avec un hermitage ?) dans lequel coffre s'est trouvé des parchemens escrits en vers Castillans en lettres Gottiques qui parlent de beaucoup de faitz de D.Q., de la beauté de Dulcinée, de la figure de [18 V^o] Rossinante de la fidelité de Sancho, et du tombeau de D.Q. avec plusieurs Epitaphes (54). Tout cela fait voir qu'il donne cette Histoire pour fort ancienne, Et cependant tout au commencement de cette Histoire, à la troisieme ligne de la premiere page Il dit en ces termes, parlant de D.Q. Il n'y a pas longtemps qu'en un lieu de la Manche vivoit un gentilhomme (55) etc^a Et en suite au 40. chapitre il fait rencontrer ce mesme D.Q. avec un capitaine Esclave qui revenoit de la guerre de la Goulette contre les Turcs en 1574. C'estoit donc en 1574 que vivoit D.Q. dont Cervantes a fait im-

(53) Ici, Pierre Perrault modifie légèrement le texte de Cervantes. Celui-ci ne parle ni de « mémoires » au sens d'« écritures » (escrituras auténticas), ni d'« archives ». Il dit seulement : « ...la renommée a conservé dans la mémoire des habitants de la Manche une tradition qui rapporte que, la troisième fois qu'il quitta sa maison, don Quichotte se rendit à Saragosse, où il assista à de célèbres joutes données dans cette ville. » — « ...la fama ha guardado, en las memorias de la Mancha, que don Quijote la tercera vez que salió de su casa fué a Zaragoza, donde se halló en unas famosas justas que en aquella a ciudad hicieron... » (*Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. LII).

(54) *Don Quichotte*, *ibid.* Perrault traduit ici exactement le texte de Cervantes.

(55) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. I.

mer l'histoire en 1607. selon l'exemplaire que J'en ay (56) : Cela s'accorde bien avec ce qui est dit en cette troisieme ligne de la première page, mais nullement avec ce qui est dit en la dernière page du livre où il est parlé de ce coffre de plomb, ni avec le temps que l'on faisoit de fameux Tournois à Zaragoce (57). Vous voyez bien la confusion et le meslange des temps dont Je vous ay parlé, Et n'est il pas estrange qu'un auteur ne se souvienné pas à la dernière page de son livre de ce [19 R¹⁰] qu'il a dit à la première, à la première il dict qu'il n'y a pas longtemps que vivoit ce heros et à la dernière il raporte des memoires de ce mesme heros escritz en lettres Gotti-ques et trouvez dans une antique mazure, Voila des Temps qui ne s'accordent pas ensemble, Et voicy que l'auteur ne s'accorde pas non plus avec luy mesme : Il dit a la deuxieme ligne de la première page (58) *qu'il ne veut pas se souvenir du nom du lieu dont estoit D.Q.* (le nouveau traducteur n'a point voulu traduire cet endroit) (59) et un peu apres Il tesmoigne d'avoir grande envie de trouver des memoires de cette Histoire et d'avoir beaucoup de joye d'avoir trouvé des manuscritz Arabes qui en parloient (60), y a t il quelque part une telle legereté et inconstance d'Esprit ?

p. 2
[note en marge]

Ce qu'il dit du nom de D.Q. (61) n'est il pas bien inutile soit pour l'histoire soit mesme pour faire rire ? Car que D.Q. ait nom Quichada ou Quesada qu'importe ou est

(56) Pierre Perrault a lu le *Don Quichotte*, I^{re} Partie, dans l'édition de Bruxelles (1607). Rappelons que la première édition du *Don Quichotte* fut publiée en 1605, à Madrid, chez Juan de la Cuesta.

(57) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. LII.

(58) *Ibid.*, chap. I.

(59) Remarque juste.

(60) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. IX.

(61) *Ibid.*, chap. I.

le plaisant ? Il en est de mesme du nom de Dulcinée qu'il dit estre *aprochant du vray nom qu'elle avoit* qui estoit Aldonça Lorenço (62) : Ces noms là à mon avis n'ont aucun rapport ensemble, Il n'y a pas mesme les lettres qu'il faut pour faire Dulcinée.

[19 V^o] NEO. — Si vous n'avez que ces choses là à dire contre ce livre Il n'y a pas de quoy le mésestimer comme vous faictes Et pour respondre à ce que Je vous ay laissé dire Ce n'est pas s'y prendre bien que de l'attaquer par l'humeur de son autheur (63), Car qu'il ait esté d'humeur vaine ou non, cela ne faict rien à son ouvrage, et vous pourriez porter si loing vostre Critique qu'à cause que peut estre avoit il un meschant habit, comme il donne occasion d'en croire quelque chose en quelque endroit, vous voudriez qu'il ne pust avoir fait qu'un meschant livre, Et à l'égard de l'anachronisme, que Je ne veux point examiner icy, quand il seroit aussy grand que vous le faites Il ne fait aucun tort au livre y estant, puisque n'y estant point le livre n'en seroit pas meilleur Son dessein n'estant que de divertir agreablement son Lecteur.

EU. — Vous avez raison prenant la chose comme vous la prenez, Mais vous ayant dit que cet auteur a de la vanité, et que son livre m'a toujours deplu Je vous veux donner à connoistre les causes qui m'ont fait avoir pour luy et pour son ouvrage le peu d'estime que J'en tesmoigne, Car un homme vain [20 R^o] et entesté de son pretendu merite comme l'est cet auteur, difficilement

(62) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. I. Cervantes écrit : « ...buscándole nombre que no desdijese mucho del suyo... vino a llamarla *Dulcinea del Toboso*... » « Lui cherchant un nom qui ne s'écartât pas beaucoup du sien... il en vint à l'appeler *Dulcinée du Toboso*... »

(63) Passage peu clair.

peut il faire quelque chose de bien, par ce que se croyant incapable de faire des fautes, Il hazardera tout, et le voudra faire passer souz l'autorité de ce merite imaginaire.

NEO. — Je veux tout ce qu'il vous plaira, De mesme aussy pour ces noms et leur diversité, cela ne laisse pas d'avoir son agrément, Et ce qu'il en fait est pour en trouver qui ayent quelque grace, qui conviennent à son dessein et qui sentent la chevalerie, Sorel dont vous avez parlé ne fait il pas de mesme dans son *Berger extravagant* (64) ? Il donne le nom de Lizis (65) à son Heros qui s'apelloit Louis, celluy de Charite (66) à sa maistresse qui s'apelloit Catherine, Il se fasche de ce que son valet s'apelle Carmelin, et de ce qu'il ne veut pas prendre le nom de Carmelinte ou Carmelindor (67) comme ayant l'air plus pastoral, N'est il pas ravy d'avoir rencontré un berger qui se nommoit Philiris, disant que c'estoit un nom à avoir de belles aventures (68) ? Ne cherche-t-il pas aussy un nom pour sa houlette qu'il appelle Doriverte ou Verdorée (69), et pour son [20 V^{so}] chien qu'il nomme Musidore (70) ? Tant il est vray que des noms donnez à propos ont bonne grace, et que cela est du stile et de l'essence des Romans de bergerie.

EU. — Je vous laisse parler car ce que vous dites est très bon, et je suis bien aise que vous le trouviez tel.

(64) *Le Berger Extravagant* a été publié en 1627 et 1628.

(65) Ou plutôt : Lysis. — *Berger Extravagant*, éd. de 1628, t. I, livre I, p. 14.

(66) *Ibid.*, p. 15.

(67) *Ibid.*, livre IV, p. 589.

(68) *Ibid.*, livre VI, p. 930. — « un nom à bien faire », dit exactement Sorel.

(69) *Ibid.*, livre IV, p. 638.

(70) *Ibid.*, p. 636.

Mais ce que J'ay remarqué de D.Q. n'est nullement fait de la sorte, car nous ne sçavons point ni mesme l'auteur, le vray nom de son Heros (71), nous ne sçavons donc pas si celluy de Dom Quichotte a quelque raport avec son vray nom, Nous ne sçavons non plus si le nom de D.Q. sent davantage le Chevalier errant que celluy de Quichada ou Quesada : Car le nom de Lisis dont vous venez de parler ressemble assez à Louis, et il est certain que c'est un nom de Romant de bergerie, Il en est de mesme de celluy de Carite qui ressemble assez à Catherine, mais celluy de Dulcinée ne ressemble en aucune maniere à Aldonça Lorenzo et si c'est un nom de Roman Je m'en raporte. Mais laissons tout cela puisque vous le voulez, et voyons le solide de ce Livre. J'oseray vous dire qu'il peche contre les deux principales et plus [21 R^{to}] necessaires conditions d'une histoire inventée, comme est celle de ce livre, qui sont la vraysemblance dans les Incidens et la bienseance dans les discours des personnaiges suivant leurs caracteres.

NEO. — Je suis extremement surpris de vous entendre parler de la sorte, et que vous osiez avec tant de temerité (vous me pardonnerez ce mot) attaquer ce qui est loué et admiré de tout le monde sans contredit, Il faut assurément que l'aversion que vous avez pour ce livre soit de celles dont on ne peut rendre raison de mesme que de ces aversions ou inclinations que nous avons pour

(71) Cervantes écrit en effet : « Quieren decir que tenía el sobrenombre de Quijada o Quesada, que en esto hay alguna diferencia en los autores que deste caso escriben ; aunque por conjeturas verosímiles se deja entender que se llamaba Quejana. » (*Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. I) — « On prétend qu'il avait le surnom de Quijada ou Quesada, car il y a sur ce point quelque divergence entre les auteurs qui en ont écrit, bien que des conjectures vraisemblables laissent entendre qu'il s'appelait Quijana. »

des gens dez la premiere fois que nous les voyons sans les connoistre davantage, Et n'estoit ce que vous venez de me dire du Berger extravagant par où je connois que vous l'estimez Je vous demanderois si vous estimez quelque livre au monde; Je suis bien assuré qu'il [y] a telles gens qui ne voudroient pas vous escouter davantage, Pour moy qui pourrois avec raison estre de cet avis je prendray la chose d'un autre biais, Je vous laisseray dire tout ce qu'il vous plaira (car Je vous contredirois Inutilement comme je vois) par curiosité de sçavoir [21 V^o] comment on peut soustenir un aussy estrange paradoxe que celluy que vous venez d'avancer.

Eu. — Je me doutois bien que vous seriez ému de ce que J'allois vous dire tout posé et tout sage que vous estes, Je ne me serois pas ouvert comme J'ay fait devant de certains brutaux et emportez qui ne demordent jamais d'une opinion qu'ilz ont prise une fois, et qui croyent que s'ils changeoynt d'avis sur le raisonnement d'autrui, ce seroit avoüer leur ignorance dont ilz ne sont que trop convaincus en eux mesmes laquelle ilz veulent pourtant cacher, Mais puisque vous n'estes pas de ces gens la en aucune maniere, Et que vous voulez bien avoir la patience que vous me promettez. Je tascheray de vous faire voir que l'aversion que j'ay pour ce livre n'est pas capricieuse comme vous pensez, Et que j'ay de bonnes raisons pour la soustenir, Et peut estre vous feray je avoüer que vous vous estes laissé ebloüir par quelque chose qu'il y a d'agreable dans ce livre.

Sans perdre de temps davantage venons au fait Examinons ces divers Incidens, Et voyons ce qu'il y a qui peche contre la vraysemblance.

[22 R^o] Voyons la premiere aventure qui fut à la pre-

miere sortie de nostre Heros où il fut fait chevalier (72). L'auteur dit que D.Q. fit la veille des armes dans la cour de l'hostellerie, et que deux Muletiers vinrent l'un aprez l'autre, *ranger ses armes d'auprez une auge pour avoir de l'eau pour leurs bestes* (73), Et qu'il donna au premier *un tel coup de sa lance* qu'il prit à deux mains, que s'il eust redoublé le muletier n'eust pas *eu besoing de se faire panser*, car il le renversa par terre *bien blessé* (74) : Au second *qui ne sçavoit point ce qui estoit arrivé à son compagnon car il estoit encor estourdy* c'est a dire pasmé, et demeuré sur la place, autrement Il eust fait du bruiet et ce second ne fust pas venu a cette auge innocemment comme il fit, A ce second dis-je, Il donna un semblable coup de sa lance *qui ne se mit point en pieces* (pourquoy cette remarque et pourquoy s y seroit elle mise plustost qu'au premier) *mais qui en fit plus de trois de la teste du Muletier*, car elle l'ouvrit par quatre endroitz (75). entendez vous cela et comment un seul coup peut ouvrir une testa en quatre endroitz ? *Les compagnons des blessez* [22 V^o] *et le reste du monde qui estoit a l'hostellerie* avec l'hoste viennent au bruit, Ilz luy jettent des pierres et l'Hoste

(72) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. II et III.

(73) *Ibid.*, chap. III. « Antojósele en esto a uno de los arrieros que estaban en la venta ir a dar agua a su recua, y fué menester quitar las armas de don Quijote, que estaban sobre la pila. » ... « ...llegó otro con la mesma intención de dar agua a sus mulos ; y llegando a quitar las armas para desembarazar la pila... »

(74) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. III : « ...alzó la lanza a dos manos y dió con ella tan gran golpe al arriero en la cabeza, que le derribó en el suelo tan maltrecho, que, si segundara con otro, no tuviera necesidad de maestro que le curara. »

(75) *Ibid.* « Desde allí a poco, sin saberse lo que había pasado (porque aún estaba aturdido el arriero), llegó otro con la mesma intención... don Quijote... alzó otra vez la lanza, y, sin hacerla pedazos, hizo más de tres la cabeza del segundo arriero, porque se la abrió por cuatro. »

ne fait autre chose que *dire que cet homme est fou, et que quand il les auroit tous tuez il n'en seroit autre chose* : A ces belles persuasions l'on cesse de luy jeter des pierres et l'on retire les blessez (76). L'Hoste qui ne trouve pas bon les galanteries de son hoste, se resolt pour abréger, de luy donner ce maudit Ordre de Chevalerie avant qu'il arrive d'autre malheur (77), et la luy donne avec toutes les ceremonies et circonstances qui se voyent dans les Romans, et le laisse vistement sortir *mesme sans payer* (78). Je vous demande par vostre foy s'il y a aparence qu'une telle affaire se soit passée de la sorte, et si deux muletiers blessez comme le furent ceux là, et leurs compagnons, tous brutaux comme le sont de telles gens, ont pu laisser, aller de la sorte un homme comme estoit D.Q. s'ilz n'ont pas du l'assommer a coups de fourches fieres et de leviers tout armé quil estoit estant seul de sa compagnie, Ne devoient ilz pas aussy bastre l'hostellier mesme, qui le souffroit et qui faisoit un Jeu et une plaisanterie du mauvais traitement [23 R^o] qui leur estoit fait. Le reste du monde qui estoit dans l'hostellerie ne devoit il pas du moins arrester ce dangereux fou, au lieu de le laisser aller par les champs armé de lance et d'espée faire

(76) *Don Quichotte* I^{re} Partie, chap. III. « Al ruido acudió toda la gente de la venta, y entre ellos el ventero... Los compañeros de los heridos... comenzaron desde lejos a llover piedras sobre don Quijote... El ventero daba voces que le dejasen, porque ya les había dicho como era loco, y que por loco se libraría, aunque los matase a todos... por las persuasiones del ventero, le dejaron de tirar ; y él (don Quijote) dejó retirar a los heridos. »

(77) *Ibid.* « No le parecieron bien al ventero las burlas de su huésped, y determinó abreviar y darle la negra orden de caballería luego, antes desgracia sucediese. »

(78) *Ibid.* « ...Y, sin pedirle la costa de la posada, le dejó ir a la buen hora. »

ailleurs quelque plus cruel massacre, Et ne devoient ilz pas estre indignez á tant que ces muletiers, de l'Impertinente comédie que leur donnoit cet hoste si hors de propos, laquelle d'ailleurs ne servoit qu'a augmenter la folie de cet homme, et le rendre encore plus hardy á outrager le monde. Je pourrois m'estonner comment un hostellier de Campagne de ces lieux qu'on appelle en Espagne, *Ventas*, les plus disgraciez de la terre, ait sceu si bien les ceremonies pour faire des chevaliers errantz, leur donner l'acolade leur faire ceindre l'espée et chausser les espérons par des Dames, et particulièrement luy qui ne sçavoit pas lire, mais l'auteur l'a ainsy voulu et a prevenu mon objection qui n'en valoit pas si bien la peine què celles que j'ay faites, en disant que cet hoste aimoit beaucoup les livres de Chevalerie et Il ne sçavoit pas lire Ces plaisanteries la me semblent bien froides et Il [23 V^o] faut estre bien resolu á rire pour en rire et croire qu'il n'y a pas de quoy rire s'il n'y a des testes cassées. Que vous semble de ce second coup de lance *qui fait quatre pieces de la teste de ce muletier et qui l'ouvre en quatre endroitz ?* cela se peut-il faire ? ne voit on pas que l'auteur a voulu faire un jeu de paroles en disant que *sa lance ne se mit pas en pieces mais qu'elle en fit plus de trois de la teste* de ce second muletier. Que vous semble aussy de la visiere du Casque de D.Q. et de la façon dont il l'avoit faite avec *du carton et des lames de fer* (79), comme si l'on trouvoit des lames de fer partout, et que D.Q. eust pu les couper et les percer comme du carton. D'ailleurs Je ne puis rien comprendre á cet ouvrage et je gagerois bien que l'auteur luy mesme n'y comprend rien non plus, Il dit *qu'on ne pouvoit denouer de certains cordons* et que D.Q. ne pouvoit rien mettre á *sa bouche avec les mains*

p. 14
te en marge]

la visière étant levée (80). Tout cela me passe Je vous l'avoue.

L'aventure des marchandz de Toledé qui vont à Murcie (81), est plus supportable, personne [24 R^{to}] n'y est blessé, et elle se peut supposer comme elle est rapportée, Je m'estonne seulement de ce qu'il se trouve toujours à point nommé quelqu'un qui entende ce que c'est que Chevalerie errante, comme un de ces marchandz le fit voir par les réponses qu'il fit à D.Q.

NEO. — Encore est ce quelque chose que vous n'avez trouvé que cela à redire à cette aventure, et cependant c'est ce qui est de plus naturel, car Il n'y a peut estre point de gens qui sçachent plus les Romans que des marchands de soye comme estoient ceux là, parce qu'on leur vend tant de sortes de papiers imprimez pour envelopper leurs marchandises qu'il y a beaucoup de ces papiers là qui sont des feuilles de Romans qu'ilz lisent comme ils en ont tout le loisir.

EU. — Cela est vray et vostre remarque est très bonne et Je m'en souviendray longtemps.

Mais Je ne sçais pas comment un valet de ces marchands qui battit tant D.Q. que *malgré ses armes il le rendit tout moulu* (82) rompant sa lance sur son corps, *avoit pu casser la visiere de son casque à coups de baston* (83) [24 V^{so}] comme dit l'auteur, sans le blesser beau-

(80) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. II. « ... a trueco de no romper las cintas de la celada. — Como tenía (Don Quijote) puesta la celada y alzada la visera, no podía poner nada en boca con sus manos... »

(81) *Ibid.*, chap. IV.

(82) *Ibid.* : « ...comenzó a dar a nuestro don Quijote tantos palos, que, a despecho y pesar de sus armas, le molió como cibera. »

(83) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. V : « ...la visera, que ya estaba hecha pedazos, de los palos... »

coup au visage avec les lames de fer dont cette visière estoit composée, Car ce manouvrier qui le trouva ainsi traité, ne vit point qu'il fust blessé, *ni qu'il y eust du sang ni aucune marque de blessure*, Il luy essuya le visage *qui estoit seulement couvert de poudre* (84).

Avez vous remarqué les longs discours que font la Niece et la Gouvernante dans le logis de leur maistre avec le Curé et le Barbier, et qui sont entendus tout au long par D.Q. et par ce manouvrier qui le ramenoit tout moulu sur son asne estant dehors, *les portes fermées* (85), cela se peut il ?

NEO. — Vous ne dites pas que l'auteur dict que la Gouvernante *parloit à haute voix* (86).

EU. — Il est vray, mais fait on un discours de la longueur qu'est celluy là tout de suite et à si haute voix que ceux de dehors l'entendent tout entierement ? Et d'ailleurs cette servante ou gouvernante dit elle vray quand elle dit *qu'il y a six Jours qu'elle n'a veu ni son Maistre ni son cheval ni sa lance ni ses armes* (87) ? Son Maistre n'avoit couché qu'une nuit dehors. [25 R^o] La maniere dont ce manouvrier parle pour se faire ouvrir la porte est à mon sens ridicule pour un homme comme luy et n'est en aucune façon de son caractere. *Ouvrez dit-il Messieurs au Seigneur Valdovinos, et au Marquis de Man-*

(84) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. V : « Viendo esto el buen hombre, lo mejor que pudo le quitó el peto y espaldar, para ver si tenía alguna herida ; pero no vió sangre ni señal alguna. » — « ...le limpió el rostro, que le tenía cubierto de polvo. »

(85) *Ibid.* L'expression n'est pas dans le texte de Cervantes. Voir *Don Quichotte*, éd. de 1607, p. 33, 34, 35. Le laboureur dit seulement « *Abran vuestras mercedes...* », p. 34.

(86) *Ibid.* : « ...que estava diciéndoles su ama a voces... »

(87) *Ibid.* : « tres dias ha que no parecen él, ni el rocín, ni la adarga, ni la lanza, ni las armas. »

toie qui est fort blessé, Et au Seigneur le Maure Abindarraez qui amene prisonnier le vaillant Rodrigue de Narvaéz gouverneur d'Anteguerre. (88). Je confesse icy mon peu de memoire, car quoy que J'aye lu cet endroit plus de dix fois, Je ne pourrois pas redire tous ces noms extraordinaires comme a fait ce pauvre meneur d'asne qui ne les avoit entendus qu'une seule fois confusement parmy les discours extravagans de D.Q. Mais n'est il pas vray qu'il ne se faut pas arrester à cela et qu'il faut rire tant que l'on peut, car on ne lit de telz livres que pour rire quelque chose qu'il y ait.

NEO. — Ce que vous dites là me feroit plus rire que l'avanture, de la maniere que vous le dites.

EU. — Vous avez raison car peut estre. Je m'eschauffe plus que de besoiing Mais peut on [25 V^o] rire de l'avanture qui suit, qui fut à la seconde sortie de D.Q. ? C'est celle des Moulins a vent si ce n'est de pitié de voir une chose si froide et si mal entendue. A t on jamais veu un champ où il y ait trente ou quarante moulins a vent ensemble (89) ? Tout ce qu'on peut faire prez de Paris où il y en devroit avoir plus qu'en lieu du monde, est d'y en voir trois ou quatre ensemble, et si la veüe en descouvre davantage c'est en deux ou trois lieües de pays et dans un grand esloignement, Ce qui ne peut pas servir à faire cette avanture, car estans si fort esloignez Ilz ne pouvoient pas causer dans l'imagination de D.Q. ce que pouvoient ceux qui estoient proches.

(88) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. V : Abran vuestras mercedes al señor Valdovinos y al señor Marqués de Mantua, que viene mal ferido, y al señor moro Abindarráez, que trae cautivo el valeroso Rodrigo de Narváez, alcaide de Antequera. »

(89) *Ibid.*, chap. VIII : « En esto, descubrieron treinta o cuarenta molinos de viento que hay en aquel campo. »

NEO. — Voila une belle Critique ! Il est bien question du nombre de ces moulins, Il suffit qu'il y en ait eu un pour fonder l'avanture.

EU. — Je le veux bien, mais pourquoy a t il dit qu'il y en avoit trente ou quarante, cela estoit il necessaire pour faire rire ? faut il qu'un homme qui compose un Poeme comme celluy cy [26 R^{te}] dans son cabinet, s'abandonne tellement à l'envye de dire quelque chose de plaisant qu'il ne luy reste pas de Jugement pour faire un bon choix, et pour ajuster son fait de telle sorte (car il en est le maistre) que tout quadre au vray semblable. Un homme qui dans l'occasion feroit un conte dans une conversation, pourroit parler de la sorte, et lon luy pardonneroit cette hyperbole desordonnée en faveur de l'Impromptu, Mais celluy qui escrit de sens froid tout a loisir qui revoit son ouvrage, qui le fait voir à ses amis (assurement il choisissoit ceux qui s'y connoissoient le moins) qui le fait imprimer et qui en corrige les epreuves, Et qui avec tout cela persiste dans de telles fadaises, cet homme là ne merite pas qu'on luy pardonne rien, son orgueil est choquant, et offence son lecteur qu'il croit n'avoir pas l'Esprit de s'apercevoir qu'il se mocque de luy. Ce que je dis à propos de ce nombre impossible et ridicule de moulins à vent, je le dis pour tous les defautz de jugement dont tout ce livre est rempli depuis la premiere page Jusques à la derniere. Mais ce n'estoit pas [26 V^{te}] assez, il falloit arondir le conte et le rendre parfait ; Ce Moulin, puisque vous voulez qu'il n'y en ait qu'un, (et en effet on ne sçait ce que deviennent les autres) ne commença à tourner qu'aprez que D.Q. eut picqué Rossinante Car alors il se leva dit-il un peu de vent qui en fit tourner les

aisles (90) : Il faut avouer que ce vent se leva bien a propos et que ce peu de vent fit promptement son effect, ce Moulin se trouva aussy tourné bien Justement vers ce vent. Vous hochez la teste voulant dire que ce sont des petitesses que ce que Je reprens, mais Il ne s'agit icy que de cela et l'on n'y traite ni d'affaires d'Estat ni de Politique.

NEO. — Passons. Passons.

EU. — Je le veux bien, mais j'ay encore un mot à dire sur cette aventure, Est-il possible que D.Q. prist des Moulins a vent pour des geantz ? N'avoit-il jamais veu de moulins à vent à l'age de cinquante ans qu'il avoit pour estre surpris de leur veüe ?

NEO. — Vostre critique n'est pas bonne en cet endroit ne prenoit-il pas des hostelleries pour des Chasteaux ?

EU. — Il est vray mais il les prenoit toujours pour [27 R^o] des logemens et il n'y va que du plus ou du moins.

NEO. — N'a t il pas pris le bassin du barbier pour l'armet de Mambrin, et le bast de l'asne pour un harnois de cheval ?

EU. — Cela est vray encore mais Il est aussy mal que les Moulins a vent, car partout ailleurs Il prenoit les choses pour ce qu'elles estoient, mais comme vous dites, passons passons, Il y aura occasion d'en parler encore par la suite. La lance de D.Q. est rompue par l'aisle de ce moulin ; Je ne veux point examiner la cheutte du cavallier et de son cheval qui doit avoir esté terrible, Lautheur qui a remarqué que D.Q. ne se pouvoit remüer (91) et que Rossinan-

(90) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie. chap. VIII : « ...dió de espuelas a su caballo Rocinante... Levantóse en esto un poco de viento, y las grandes aspas comenzaron a moverse... »

(91) *Don Quichotte*, *Ibid.* « ... no se podía menear. »

te estoit demy espaulé (92), et que Sancho luy avoit aidé à remonter dessus (93), a prevenu mon objection, en voulant qu'il n'y ait pas eu plus de mal : Mais Je suis en peine comment D.Q. put faire une lance d'une *branche d'arbre seiche où il mit le fer de celle qui avoit esté rompue* (94), Il n'avoit que son espée pour tous outiliz pour faire cette arme offensive, Et Il n'est pas si facile de couper avec une espée une branche seiche de la grosseur de celle là qui avoit la longueur d'une lance ni l'esbrancher et la courroyer comme elle devoit estre, au hazard de rompre une espée et encore moins d'y attacher un fer, mais ce Chevalier estoit Ingenieux à ce que dit le titre du livre et cela doit suffire. Mais riez vous bien fort quand l'auteur dit en suite de cette aventure, que Sancho à qui son maître avoit permis de manger et de boire, ce *qu'il avoit fait de tout son cœur* (95), passa la nuit tout d'un somme, *parce qu'il avoit l'estomac plein non pas d'eau de chicorée* (96), et en demeure là : cette eau de chicorée ne vous fait elle pas bien rire, car ce choix d'eau de chicorée plustost que d'une autre decoction (s il estoit besoing que o'en fust une) est admirable et fait bien rire. Vous estiez vous

(92) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. VIII : « ... medio despaldado estaba. »

(93) *Ibid.* « ...ayudándole a levantar [Sancho Pança], tornó a subir sobre Rocinante. »

(94) *Ibid.* « ...desgajó don Quijote un ramo seco que casi le podía servir de lanza, y puso en él el hierro que quitó de la que se le había quebrado. »

(95) Il semble que cette parenthèse corresponde à la phrase suivante de Cervantes dont elle n'a pas, d'ailleurs, la vivacité énergique et colorée : « empinaba la bota, con tanto gusto, que le pudiera envidiar el más regalado bodegonero de Málaga. » (*Ibid.*)

(96) *Ibid.* Toda aquella noche no durmió don Quijote, pensando en su señora Dulcinea... No la pasó así Sancho Panza ; que, como tenía el estómago lleno, y no de agua de chicoria, de un sueño se la llevó toda... »

imaginé Sancho avec une espée ? Pour moy Je me l'estois toujours figuré comme un paysan monté sur son asne avec un bissac et une bouteille de cuir devant luy, L'auteur le depeint de la sorte quand il sortit la premiere fois pour acompagner D.Q. disant qu'il *marchoit monté sur son asne comme un Patriarche* (97) [28 R^{to}] Cependant il faut croire qu'il en avoit une. Car D.Q. l'avertit *de se donner bien de garde de mettre la main à l'espée pour le deffendre quand bien il le verroit dans le plus grand peril du Monde* (98), Sancho neanmoins met la main à l'espée contre les yangois (99). Je me souviens pourtant d'avoir veu dans la seconde partie que Sancho dit a l'escuyer du Chevalier des miroirs, ou dubois, qu'il n'a point d'espée et qu'il n'en a porté de sa vie (100), que croira-t-on ? La chute du Benedictin de peur d'estre percé de cette lance de branche seiche, et le combat du Bescayn (101), peuvent avoir esté comme il est dit, puisque l'auteur l'a trouvé bon ainsy, Mais je trouve de la difficulté à ce coussin de carrosse qu'il dit que prit ce biscayn pour luy servir de bouclier ; Car Il n'est pas si aisé de prendre un coussin de carrosse et de le faire sortir par la portiere, Il est grand et pesant, l'on ne scait par où le prendre ni comment le tenir d'une main, et encore moins de la gauche car la droite tient l'espée, Il y a du monde dans le carrosse qui est assis dessus qui ne se leve pas si promptement comme en celluy dont nous parlons, Car la Dame

(97) *Don Quijote*, 1^{re} Partie, chap. VII : « Iba Sancho Panza sobre su jumento como un patriarca, con sus alforjas y bota. »

(98) *Ibid.*, chap. VIII : « Mas advierte que, aunque me veas en los mayores peligros del mundo, no has de poner mano a tu espada para defenderme... »

(99) *Ibid.*, chap. XV.

(100) *Ibid.*, II^e Partie, chap. XIV.

(101) *Ibid.*, 1^{re} Partie, chap. VIII, IX.

[28 V^o] du carrosse *qui alloit trouver son mary à Seville, qui s'en alloit aux Indes avec une fort belle charge* (102), (ce qui est fort à remarquer et qui sert de beaucoup à l'histoire) estant personne de qualite estoit assurément bien accompagnée, De plus ces coussins sont ordinairement attachez à des courroyes qu'il est difficile de deffaire. Cependant ce Biscayn qui estoit proche de D.Q. qui luy avoit parlé et a qui il avoit donné deux ou trois dementis en son baragouin, crut qu'il auroit plustost pris ce coussin qu'il n'auroit mis pied à terre, car il se *defioit de sa mule qui estoit une meschante beste de loüage* (103), pendant que D.Q. offensé du mauvais traitement de paroles de ce Biscayn venoit pour le frapper, Et dans ce moment ce coussin fut pris et mis en deffense nonobstant les difficultez remarquées. D.Q. estoit bien genereux d'attendre que son ennemy eust pris ainsy ses suretez et ce Biscayn aussy estoit assurément un adroit personnage horsmis à mettre pied à terre de dessus une mule de loüage, et à moins que l'auteur l'assure ainsy Je ne croirois rien de tout cela, Pour moy [29 R^o] Je pense que le Biscayn auroit mieux fait de mettre pied a terre et laisser sa meschante mule entre D.Q. et luy, elle luy auroit fait embarras et à son Rossinante à qui elle auroit peut estre donné quelques coups de piedz, et cependant Il auroit eu le loisir de prendre ce coussin en tournant derriere ce carosse. Je ne scays non plus comment les valetz des Benedictins *arracherent la barbe de Sancho sans luy en laisser un poil et le moulurent à coups de*

(102) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. VIII : « ...una señora vizcaína, que iba a Sevilla, donde estaba su marido, que pasaba a las Indias con un muy honroso cargo. »

(103) *Ibid.*, chap. VIII : « ... por ser de las mulas de alquiler, no había que fiar en ella. »

piedz (104). Mais que faudroit il dire pour faire rire si l'on ne disoit quelque fadaise de cette sorte ?

NEO. — Sans mentir vous estes bien de loisir de vous amuser à prendre garde à tout cela.

EU. — He à quoy voulez vous que Je prenne garde ? Si J'ay bien le loisir de lire ce livre J'ai bien celluy de prendre garde aux particularitez qui le composent. Mais vous est ce que vous n'y prenez pas garde ? Il est aisé de vous contenter, Et c'est bien dommage de vous donner quelque chose de bon à lire Un auteur habile perd bien son temps quand il compose un ouvrage avec soing et exactitude s'il est regardé [29 V^o] avec si peu d'application et si l'on le confond sans discernement avec ceux qui sont negligez et mal entendus, Mais les auteurs habiles dont je veux parler, sçavent bien qu'ilz n'escrivent pas pour des personnes aussy desinteressées, Ilz se soucient peu de l'aprobation de la populace ignorante, Ilz ne travaillent que pour un tres petit nombre de gens qui ont le goust fin et qui sçavent regarder ce qui leur est présenté par les endroitz qu'il faut, et pourveu que ce petit nombre soit content Ilz le sont aussy : Je vous parle un peu librement, nostre amitié me semble me le permettre, et vous avez trouvé bon que J'en aye usé de la sorte en d'autres rencontres, Mais si vous voulez Je vous diray ce qui me semble d'un livre comme est celluy dont nous parlons et les qualitez qu'il doit avoir sur lesquelles principalement on le doit examiner.

NEO. — Vous me ferez plaisir, car Je vous avoüe ingénument que ce que vous m'avez fait remarquer me touche, mais cette aprobation si grande et si universelle me fait de la peine, et Je n'ose pas [30 R^o] m'op-

(104) *Don Quichotte*, chap. VIII : « ...sin dejarle pelo en las barbas, le molieron a coces... »

poser à un torrent si impetueux, J'aime mieux soumettre mon jugement à celluy de tant de gens d'esprit que je vois, que de resister temerairement comme je crois que je ferois, Car comme les goutz sont differens et que lon dit mesme qu'ils sont libres, Et que je n'ay aucune maxime ni regle pour soustenir le mien que cette liberté, Je crains de ne l'avoir pas bon, Et comme Je vois ausy que des choses qui ne me plaisoient pas autrefois me plaisent a present, Il se pourroit faire de mesme que ce qui ne me plaist pas dans ce livre pourroit me plaire dans la suite, les yeux de mon jugement venans à s'ouvrir aux raisons que l'on m'en pourroit donner, C'est pourquoy pour plus grande seureté Je m'abstiens de dire tout ce que j'en pense interieurement.

EU. — Je veux croire que la confession que vous me faites est sincere, et Je suis assuré que de Cent qui aprouvent ce livre Il y en a quatre vingt dix huict qui en feroient une pareille s'ils osoient, Mais pardonnez moy si Je [30 V^o] vous dis que vous ne faites pas bien d'en user de la sorte: Dieu vous a donné des connoissances que vous estouffez par des considerations de vanité et pour vouloir vous ranger avec les gens d'esprit, affin qu'on croye que vous en avez, au lieu que si vous attaquiez courageusement une opinion que vous voyez estre erronée, Il vous en reviendroît bien plus de gloire que de vous laisser conduire comme un pauvre mouton où lon vous mene, Combien avons nous d'exemples d'opinions renversées par la genereuse attaque de gens qui n'estoient point prevenus, quoy que ces opinions eussent des establissemens Inexpugnables à ce qu'on croyait, ceux qui ont eu le courage de le faire n'ont-ils pas remporté plus de gloire que ceux qui s'estoient tenus du costé gene-
ralement aprouvé, d'où ils ont esté contrainctz de reve-

nir honteusement. Mais laissons ces reflexions et venons au point que nous avons à traiter.

Le dessein de l'auteur dans ce livre est de faire voir l'impertinence des Romans de Chevalerie, Et pour y parvenir Il Imagine un homme qui est [31 R^{to}] devenu fou pour les avoir leus, et qui dans sa folle tourne en aventures Romanesques tout ce qui se fait en la maniere ordinaire de vivre du temps où il est : Or comme ces aventures romanesques qui n'ont d'autre fondement que l'imagination devoyée de ce fou, sont opposées à cette maniere ordinaire de vivre, Il faut pour en faire voir l'absurdité, depeindre d'un costé cette maniere de vivre le plus au naturel qu'il se peut, et l'accompagner de toute la possibilité et probabilité imaginable, Et de l'autre Les resveries de ces Romans l'impossibilité de ces aventures extraordinaires et ces merveilleux imaginaires dans lesquelz on a mis tout leur agrement, affin qu'opposant une sorte de vie que lon connoist qui est dans la verité, où rien ne se fait par miracle ni par enchantement, à cette autre où, au contraire, tout y (*sic*) est merveilleux miraculeux et incroyable, Il en resulte une plus grande risée et mocquerie contre les Romans et contre ce fou qui croit pour veritable (*sic*) toutes ces choses surprenantes et incroyables qu'il y voit. Il faut encore Remarquer une chose qui est [31 V^{so}] que ceux qui escrivent des histoires inventées, en escrivent de deux sortes, dont j'appelle l'une Poetique l'autre je l'appelle Comique, quoyque l'une et l'autre soient Poetiques puisqu'elles sont toutes deux inventées et feintes. Celle donc que J'appelle Poetique represente des faitz Heroiques de grands Princes ou des amours de Bergers illustres, et cela avec des ornemens non seulement d'Eloquence mais mesme de fictions hardies qui vont au merveilleux, Et à cause de

ces fictions et autres ornemens qui sentent la Poesie l'on appelle ces ouvrages la des Poèmes quoy qu'ilz soient escritz en prose, et en faveur de ce titre de Poème lon permet aux autheurs de supposer des choses extraordinaires soit pour la valleur de leurs Heros soit pour la beauté de leurs Heroines soit pour leurs aventures, Lon admet des deguisemens, des enlevemens des Captivitez, Lon les suppose entendre et parler toutes sortes de langues, Lon leur donne des richesses des pierreries à point nommé, Lon leur faict faire des vers sur le champ, chanter des sonnetz sur des musettes et se respondre l'un [32 R^{to}] à l'autre en vers à l'improviste, et cent autres choses que l'on sçait bien ne se pouvoir faire et ne se faire point dans le cours ordinaire de la vie Et cette conduite est celle des Romans de Chevalerie aux enchantemens prez. L'autre maniere d'escrire des histoires inventées que J appelle Comique qui est pourtant Poetique de mesme que l'autre comme je l'ay dit et que j'appelle de la sorte pour me faire mieux entendre, cette maniere dis je Comique est tout opposée à celle la, car elle ne represente rien qui ne soit au naturel et conforme a la facon ordinaire de vivre sans exageration, sans figures, sans hyperbolles sans fictions, Et autant que toutes ces choses là servent d'ornement au Poetique, autant sont elles un reproche au Comique quand elles s'y rencontrent. Ces deux manieres se peuvent comparer aux portraitz que l'on fait pour les Dames, Les uns les representent en Diane en habit de couleur, avec l'arc et le carquois remply de fleches, qu'elles n ont peut estre jamais veu, avec de gros diamans et de grosses perles qui n'ont point leurs pareilles au monde; Les autres les representent avec des habitz serieux comme ceux que portent ordinairement celles de [32 V^{ro}] leur qualité sans autres ornemens que

ceux qui sont ordinaires. Ces deux manieres de portraitz quoyque beaucoup differens, ne laissent pas d'estre approuvez chacun dans leur espece, dans les uns lon loüe l'esprit et l'invention du peintre qui a Joinct à la verité de la ressemblance du visage des ornemens d'habitz qui quoyque imaginaires et extraordinaires accompagnent agreablement cette ressemblance; Dans les autres lon loüe aussy non seulement cette ressemblance de visage mais aussy celle des habitz au naturel qui representent en tout et partout la personne qu'on a voulu peindre: Mais il faut remarquer aussy qu'on ne doit pas confondre ces deux manieres, et qu'il seroit ridicule de donner à La dame qui est peinte en Diane une cravate ou mouchoir de point de france avec un evantail ou un manchon, ni à celle qui est habillée comme l'est une dame de sa qualité un arc et un carquois avec une Levrette. Supposant donc ces deux manieres d'escrire des histoires inventées, N'est il pas vray que nostre autheur a du choisir pour la sienne celle que J'appelle Comique et non la Poëtique. Et s il a choisy la Comique [33 R^{re}] comme il est facile de le juger, ne l'a t il pas du rendre conforme à la verité ? ne l'a t il pas du rendre possible en toutes ses parties ? n'a t'il pas du en bannir tout le merveilleux ? ne faire que des incidens ordinaires, ne se servir que de raisonnemens simples, et telz qu'on les fait dans le cours de la vie, Tous les personnages qu'il y a introduitz n'ont ils pas du suivre ces regles là ? n'ont ilz pas du raisonner comme lon fait ordinairement ? penser comme les autres hommes, parler de mesme, avoir les mesmes desirs, les mesmes considerations et precautions ? Leur est il permis de faire des deguisemens ? Les filles peuvent elles courir les champs habillées en

hommes (105), servir chez des laboureurs *durant plusieurs mois* (106) comme des garçons sans estre reconnues, conserver pourtant leurs cheveux de fille sans qu'on s'en aperçoive, conserver aussy et parmy les fatigues de la servitude, au soleil et au hasle, une beauté merveilleuse, qui pourtant ne se voit point par ceux avec qui elles sont tous les jours, mais par les estrangers quand il en est besoing comme si elles avoient des masques postiches [33 V^o] de beauté. Avoir des cassettes pleines d'habitx magnifiques, se retirer dans des desers affreux, parler tout haut aux rochers et leur conter ses desplaisirs, Puis tout d'un coup oubliant ces sujetz de tristesse et de désespoir Jouer la comédie en ce lieu la mesme, se deguiser en Princesse fabuleuse, et aller conter des folies a un fou ? Vous voyez bien que je veux parler de l'histoire de Dorothée (107) qui est un des personnages actuelz du gros de celle de ce livre. Je vous demande si lon vit de la sorte dans le monde, connoissez vous quelqu'un à qui semblable chose soit arrivée ? Ces choses là ne sont elles pas de la qualité de celles qu'on voit dans les Romans Poétiques, et ressemblent elles a une histoire Comique qui doit en tout et partout estre conforme à ce qui a coustume de se faire et d'arriver dans le cours ordinaire de la vie, Et n'est ce pas là donner un arc et des fleches avec une Levrette à ce portrait au naturel de cette Dame vestue de ses habitx de Ceremonie : si l'auteur veut qu'on luy pardonne ces choses là, Il faudra aussy pardonner à D.Q. ses extrava-

(105) Telle la Dorothée de Cervantes, comme Perrault l'indique d'ailleurs un peu plus loin.

(106) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXVIII. — Pierre Perrault ne reproduit pas ici absolument le texte de Cervantes.

(107) L'histoire de Dorothée occupe les chapitres XXVIII, XXIX, XXX, XXXVI, XXXVII, de la 1^{re} Partie.

gances, qui ne sembleront plus si estranges quand Je verray que [34 R^o] d'autres gens qui ne passent pas pour fous feront de pareilles choses que luy, Et s'il faut que je le juge fou par ce qu'il fait à cause qu'il n'est pas ordinaire, Je croiray que Dorothée estoit folle aussy à cause qu'elle fait des choses qui ne sont point accoustumées dans la vie que menent les gens du monde.

La follie de Cardenio (108) est bien imaginée et bien descritte, elle a pu arriver à un homme sans miracle, ce qu'il fait dans ses transportz est vraysemblable et bien depeint Il n'y a rien de poetique, mais quand tout d'un coup je voys quil n'est plus fou sans que lon me dise pourquoy ni comment, ce m'est un merveilleux que Je ne comprends point, Je le vois entrer en follie lorsque D.Q. parle de Romans (109), et dans la Suitte incontinant aprez lorsqu'il voit Jouer la Comedie de la Princesse Micomicona (110), dont Il est mesme un (*sic*) espece de personnage Il n'en est esmeu en façon du monde, L'auteur devoit ce me semble faire reflexion sur ce grand changement d'esprit, car il n'estoit rien [34 V^o] arrivé à Cardenio qui pust luy avoir remis l'esprit Il n'avoit point encbre trouvé sa Luscinde (111) et ses desplaisirs qui l'avoient affligé de la sorte n'avoient rien rencontré qui pust les diminuer, au contraire les avantures de Dorothée dont il avoit ouï le Recit et qui

(108) Rappelons que l'histoire de Cardenio se poursuit parallèlement à celle de Dorothée. Cardenio aime Luscinde que lui a ravie le traître don Fernand. Or, avant de rechercher Luscinde, don Fernand a aimé — et possédé — Dorothée. Les quatre personnages se rencontrent dans une hôtellerie, celle-là où fut berné Sancho, se reconnaissent, — et Don Fernand cède Luscinde à Cardenio pour reprendre, lui, Dorothée.

(109) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXIV.

(110) *Ibid.*, chap. XXIX, XXX.

(111) Il ne la retrouvera qu'au chap. XXXVI.

avoient quelque rapport avec les siennes avoient du l'es-mouvoir beaucoup, Et dans la suite quand il rencontra D. fernand son mortel ennemy ne devoit il pas entrer en un accez effroyable de folie ? Qui l'avoit gueri si parfaitement, l'auteur ne nous doit il pas rendre compte de tout cela ? cette negligence ou cet oubly est un mer-merveilleux qui n'est ni poetique ni Comique, mais J'ay grand tort de pousser à bout de la sorte le plus bel esprit qui ait Jamais esté, c'est bien a un auteur comme luy qu'il faut demander ces sortes de raisons, Cela est bon a un pauvre auteur comme D'Urfé qui scrupuleusement fait guerir Rozileon de sa folie (112) et affin qu'on n'en ignore pas rapporte les ceremonies de cette guerison. Il en est de mesme du deplaisir [35 R^{vo}] et desespoir de Dorothée pour lequel elle vouloit mourir dans la solitude et parmy les rochers de la montagne noire, lequel elle oublie dez quon luy parle de se deguiser pour faire une farce avec un fou impertinent ; mais qui sont ceux qui lui font cette proposition ? ce sont des gens qu'elle n'a jamais veus, et qui d'ailleurs ne pouvoient pas avoir grand'mine, estans l'un un curé l'autre un barbier d'un tres pauvre village du nom duquel *l'auteur ne veut pas mesme se souvenir* (113), et un de ceux la avoit attaché à son menton fort maladroitement une queue de veau au lieu de barbe (114). faites s il vous plaist une

(112). *L'Astrée*, éd. de 1647, 4^e tome, p. 1130 sq. On trouvera commodément le passage dans : Magendie, *Le Premier des grands romans français. L'Astrée* [par Honoré d'Urfé]. *Analyse et Extraits*, Paris, 1928, in-8^o.

(113) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. I : « En un lugar de la Mancha, de cuyo nombre no quiero acordarme... »

(114) Cervantes dit avec plus de détail : « El barbero hizo una gran barba de una cola rucia o roja de buey, donde el tenía colgado el peine. » (*Ibid.*, chap. XXVII)

serieuse reflexion sur ces remarques. Mais ne vous imaginez pas que ce que je dis soit une chicanne que je fais à ce livre de gayeté de cœur, ou un paradoxe que je veuille traiter m'eslevant contre l'approbation qui luy est donnée si generalement, Ce que je dis est trez moderé, et Je pourrois le rendre bien plus severe que je ne fais si Je pouissois cette critique avec la [35 V^o] rigueur dont on use aujourd'hui contre les ouvrages qu'on met au jour, où quelque chastiez qu'ilz soient (car on est à present plus exact en escrivant qu'on ne l'estoit du temps de nostre autheur) Lon ne laisse pas de trouver beaucoup de fautes de conduite et de jugement dans des choses qui n'ont rien d'impossible et de contraire à la maniere de vivre, mais seulement à cause qu'on pouvoit les regler mieux, Je luy fais donc grace en des endroitz qui sont de cette qualité et que Je ne remarque pas, et je n'ay pas tort de trouver estrange que les gens de ce siecle dont le goust est si delicat trouvent ce livre admirable et aiment mieux se boucher les yeux que d'avoüer qu'ilz voyent les fautes grossieres et palpables et visibles aux plus aveugles, qui sont en cet ouvrage, de peur de se retracter d'un faux Jugement qu'ilz ont fait avec un peu de legereté, Et avec tout cela quand on les presse et qu'on leur poche par maniere de dire les yeux de ces impertinances, Ilz ne respondent autre chose sinon que cet auteur estoit le plus bel [36 R^o] esprit qui ait jamais esté, et que ce livre passe pour tres bon chez tout ce qu'il y a de gens habiles, et que toutes ces pretendues fautes de Jugement que j'ay remarquées et autres que je pourray remarquer dans la suite ne sont rien que ce n'est pas par là qu'il faut considerer cet ouvrage que ce sont des minuties qui ne meritent pas une serieuse attention parmy un si grand nombre de beau-

tez dont il est rempli et qui couvrent tout le reste. Mais Je dis alors où sont donc ces beautez ? Le stile en est diffus, Il y a de grands discours inutiles et hors de propos du consentement mesme de l'auteur et de son nouveau traducteur, et où il n'y a rien de nouveau ni de spirituellement dit, Sa narration est longue et ennuyeuse, Il donne a tort et à travers pour faire rire, sans garder regle ni mesure pour le temps le lieu et la bienséance, Il dit des choses malhonnestes en toutes manieres et sales à l'imagination, Il peche contre son principe, en faisant des aventures qui sentent le Roman de Chevalerie ou de bergerie, qui est ce qu'il veult [36 V^o] condamner et pourquoy son livre est composé Et enfin Il ne peut marquer le temps ni le lieu où vivoit son heros, Il est en peine de trouver des memoires de sa vie, et puis Il ne veult pas mesme se souvenir du nom de son village, Enfin voila ce bel esprit le plus beau qui ait Jamais esté voila cet ouvrage inimitable ou plustost qu'on doit imiter; Quand Je pense à cela Je me souviens de ces curieux de tableaux anciens, ausquelz lorsque vous dites, Il me semble que ce tableau n'a pas un bon coloris, Ilz vous disent Il est vray ce n'estoit pas le talent du peintre; Mais il me semble que cette action est violente et que ce racourcissement est forcé; Lon y trouve de vray vous dit on, cela a dire; Mais il y a dans ce tableau deux jours differens; cela est vray mais c'est une licence, les grandz maistres en ont usé ainsy quelques fois; Je ne vois pas que les degradations de couleurs soient observées; lon ne pratiquoit pas encore respond on cette methode; Mais il me semble que la perspective n'est pas observée en cet endroit Car Il [37 R^o] fait voir le dessus de cette corniche et le point de veüe est plus bas; ho ce dit on les maistres de ces temps là ne

s'amusoient pas à cela, Et ce n'est pas ainsy qu'il faut regarder des tableaux telz que celluy cy, Il faut considérer l'ordonnance le tout ensemble l'union des couleurs et un Je ne sçay quoy (115) qui est divin et qu'on ne doit voir qu'à genoux, et en disant cela Ilz vous passent la main sur le tableau et sur ses parties sans y toucher comme pour vous les faire voir et sont les plus contens du monde quand Ilz vous ont dit ces grands motz qu'ilz croient que vous n'entendez pas et qu'ilz n'entendent pas eux mesmes, dedaignans de vous en dire davantage comme n'estans pas disposez à concevoir ces belles choses dont Ilz s'estiment seuls Capables, et passant incontinent à un autre vous laissant dire tout ce qu'il vous plaist ayans pitié de vostre ignorance Et voila ces beaux tableaux. Ce grand Capitaine Romain (116) qu'on accusoit devant le Peuple d'avoir mal gouverné l'argent de la Republique [37 V^o] en une guerre où il avoit esté general, ne scachant comment se deffendre, car l'accusation estoit forte, s'avisa de s'escrier, ah Messieurs Il y a aujourdhuy un an que je gangnay (*sic*) une telle bataille (117), allons allons au Capitole en remercier les Dieux, Alors le Peuple volage, poussé par ceux qui estoient du Party de ce capitaine qui releverent cette exclamation, suivirent comme de pauvres bestes, et laisserent là le procez qui n'en estoit pas moins bon pour cela, et qui auroit esté jusques à la condamnation s'il eust esté poussé comme il avoit esté commencé; Il en est de mesme de ce livre, car ses partisans, au lieu de

(115) Voir, sur l'emploi abusif de cette expression dans les ouvrages italiens, espagnols et français au XVII^e siècle, *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* par le P. Bouhours (1671).

(116) Scipion l'Africain. — L'anecdote est rapportée par Tite-Livé, *Histoire Romaine*, livre XXXVIII, chap. LI.

(117) Bataille de Zama (202 av. J.C.).

respondre nettement aux critiques que lon y trouve à faire, Ils s'escrient, Ha c'est le plus bel ouvrage qui ait esté composé en ce genre, C'est luy faire tort que de penser seulement à y trouver à redire, Et comme ils crient bien hault la populace en est esmetüe et dit de mesme, que cette histoire est bien plaisante et qu'elle fait bien rire, et en effect ils rient la dessus sans se soucier s'ils en ont sujet, Et voila le beau Triomphe, qu'ilz remportent sur la Critique. Mais c'est le [38 R^{te}] prendre d'un ton trop haut, Ce que Je dis et que Je diray dans la suite n'est pas depourveu de sens, Il merite bien qu'on y responde autrement que fit ce Capitaine à son accusation, ni ces curieux de tableaux par leur air suffisant, cette maniere outre qu'elle est offeñceante pour celuy contre qui on s'en sert, elle se peut aussy expliquer au desavantage de celluy qui en use car elle peut faire croire qu'il ne sçait que dire, Mais quoy qu'il en soit et qu'on traite tant qu'on voudra les gens de haut en bas, on ne laisse pas de mettre sur la sellette des auteurs qui vallent mieux que celluy dont nous parlons quelque grand qu'il soit, et lon leur fait le procez comme à d'autres: La preoccupation n'aveugle pas tout le monde et Il y en a d'assez sinceres pour changer d'avis. Mais il est vray qu'il est fascheux comme je vous ay dit d'avoüer qu'on s'est mespris qu'on a jugé temerairement et qu'on y a persisté, Et aprez cela chanter la Palinodie c'est une chose difficile à faire principalement quand c'est aux avis d'autrui qu'il se faut rendre. Il ne faut donc point tourner la [38 V^o] truye au foin (118) comme faisoit ce capitaine Il faut respondre pertinemment, Et c'est ce que je ne crois pas que puissent faire les plus

(118) Expression proverbiale qui signifie : changer de discours, parler d'autre chose, éviter de répondre (Littré)

forts partisans du Livre de D.Q. Et pour abreger Je n'ay qu'un mot à leur dire qui est qu'ilz ne scauroient me faire voir un livre au monde où il y ait des fautes de conduite et de jugement comme il y en a en celluy cy Je n'en exepte pas mesme les Romans les plus fabuleux ni les contes de vieilles comme Peau d'asne et autres semblables, pourveu qu'on les regarde telz qu'ilz sont et qu'il leur est permis d'estre, Je veux dire dans un merveilleux excessif et outré, car enfin l'on n'en trouvera pas un qui soit contraire à luy mesme dans son dessein comme celluy cy.

NEO. — Vous me feriez à la fin croire que vous avez raison, mais avec tout cela Je ne laisse pas de prendre plaisir à lire ce livre, et Je croys que pour prendre plaisir à lire quelque chose Il n'est pas necessaire de sçavoir si ce qui plaist est dans les regles, Lon ne consulte que soy mesme, lon ne sent que l'emotion que nous cause [39 R^{to}] ce qui nous plaist, sans qu'on se mette en peine s'il est dans les regles, Et s'il falloit que cela fust autrement, lon ne riroit point dans le monde, Les ignorans ne riroient point à cause qu'ilz ne scavent pas les regles, et les sçavans ne riroient guere puisqu'il est si difficile de garder ces regles en escrivant quelque plaisanterie.

EU. — Ce que vous dites est spirituellement dit, Et quand vous dites que ce livre vous donne du plaisir à lire, quoy qu'il soit contre les regles, J'en demeure d'accord, Et Je ne dis pas qu'il n'y ait aussy de bonnes choses et bien dittes, car Il n'y a point *de si mauvais livres où il n'y ait quelque chose de bon* (119), comme le dit en quelque endroit l'auteur dont nous parlons, mais ces bonnes choses là n'estant pas celles pour lesquelles le li-

(119) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. III : « No hay libro tan malo — dijo el Bachiller — que no tenga algo bueno. »

vre est fait et n'estant qu'en tres petite quantité, elles ne sont pas capables de faire dire que ce livre est bon, et encore moins de le faire dire par des gens du mestier : Ne demeurez vous pas d'accord que la Musique [39 V^o] la Peinture l'architecture vous plaisent, et que vous estes bien aise d'entendre et de voir des ouvrages que produisent ces beaux arts, mais ne demeurez vous pas d'accord aussy que vous ne vous y connoissez pas assez pour en pouvoir donner un Jugement certain, Vous direz bien, ce Tableau me plaist parce que les figures me semblent dans une belle disposition, La Carnation en est agreable, la drapperie me plaist extremement, et le paysage aussy, vous direz, cette Musique me semble bonne, Il y a de belles voix et les instrumens sont bien touchez ; Ce bastiment me semble beau, J'aime extremement a voir ces colonnes, ces chapiteaux, ces bas reliefz et ces ornemens de sculpture, tout cela me rejouit, Mais si quelque connoisseurs vous fait remarquer des defautz dans ce tableau, qu'il vous les rende visibles et qu'il vous en fasse demeurer d'accord, Et qu'il fasse la mesme chose pour cette Musique et pour cette Architecture qui vous ont semblé si belles persisterez vous à dire que ce tableau cette Musique et ce bastiment sont à estimer quoy qu'il vous reste encore (120) quelque plaisir a entendre [40 R^o] cette Musique et à voir cette peinture et ce bastiment. Il en est de mesme de ce livre, Il plaist à ceux qui ne s'y connoissent pas, qui le lisent sans application qui prennent les choses comme elles leur sont presentées sans faire de reflexion que sur le plaisant quon leur a promis qu'ilz y trouveroient, lequel ils prennent par pieces et par morceaux sans liaison sans raport des uns aux autres,

(120) Pierre Perrault, ou plutôt le copiste, a mis au-dessus du mot *encore*, et sans le rayer, cet autre mot : *toujours*.

sans vraysemblance, se contentans de dire cela auroit esté bien plaisant s'il avoit esté ainsy : Mais que des choses en cet estat soient estimées par des sçavants et par des gens d'esprit C'est ce qui ne se peut a moins qu'ilz veuillent soustenir que les défaultz que nous avons remarquez et que nous remarquerons encore ne soient pas des deffaultz, Mais ilz doivent soustenir leur proposition par d'autres raisons que par celle du plus bel esprit qui ait jamais esté, Car ce n'en est pas une et c'est le procez qui est à juger. Mais si vous le trouvez bon nous continuerons d'examiner les autres aventures ; Nous avons parlé de l'Histoire de Marcelle, Nous en avons remarqué [40 V^o] la longueur veu le peu de sujet qu'elle contient, Ce beau discours qu'elle fait sur un rocher (Je voudrois bien sçavoir comment il estoit fait ce rocher, et comment, *estant haut élevé* (121) comme il est dit qu'il estoit, elle pouvoit en plaine campagne parler assez hautement pour estre entendue) C'estoit un vray sermon qu'on devoit escouter avec pareille attention patience et ennuy qu'on fait en semblable rencontres (*sic*) ; ceux qui luy ressemblent, et qui ne sont pas meilleurs ; Vous remarquerez aussy si vous voulez les hyperboles avec lesquelles il décrit les passions des amans de Marcelle et les tesmoignages qu'ilz en donnoient (122). Ilz estoient plus fous que D. Q. Ces expressions ne se trouvent que dans des ouvrages

(121) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XIV. Cervantes nous donne une idée de ce rocher « haut élevé » à l'aide de l'expression : « *esa altura* ».

(122) *Ibid.*, chap. XII : « ...Aquí sospira un pastor, écrit Cervantes, allí se queja otro ; aculla se oyen amorosas canciones, acá desesperadas endechas. Cuál hay que pasa todas las horas de la noche sentado al pie de alguna encina o peñasco, y allí, sin plegar los llorosos ojos, embebecido y transportado en sus pensamientos, le halló el sol a la mañana, y cuál hay que, sin dar vado ni tregua a sus suspiros, en mitad del ardor de la más enfa-

Poétiques encore faut-il que ce soient des plus outrez, mais Jamais dans des Comiques. L'Enterrement de Chrysostome au pied de ce rocher est il probable (123) ? Est ce qu'en Espagne on est si peu Catholique que d'enterrer un Chrestien dans un champ comme l'on feroit un Chien, L'Inquisition voudroit connoistre de ce fait et le Testament du deffunct ne serviroit qu'à faire jetter son corps à la voirye, et Cette [41 R^{to}] ceremonie et pompe funebre ressemble t'elle a un enterrement de Chrestien, n'est elle pas Poetique et payenne ? D.Q. dans sa plus grande follie ne s'imagine rien de semblable, et il voit des gens plus fous que luy.

p. 115
en marge]

p. 135
en marge]

174
en marge]

p. 152
en marge]

p. 137
en marge]

Après cette aventure vient celle des Muletiers yangois (124), Je voudrois pouvoir passer par dessus. Elle est si malhonneste qu'une personne un peu modeste ne la peut lire sans rougir, Elle ne fera rire que des laquais et des pages, Il en est de mesme de celle de Maritornes et du Muletier (125), De celle de Sancho quand il fit son ordu-
re prez de son Maistre, dont la description est faite avec grand soing (126). Du vomissement que D.Q. fit au visage de Sancho, et de celluy que Sancho fit reciproquement et en mesme temps au visage et en la bouche de D.Q. à cause du baulme que D.Q. avoit composé dont il

dosa siesta del verano, tendido sobre la ardiente arena, envía sus quejas al piadoso cielo. » — « ... Ici soupire un berger, là se plaint un autre ; par ici l'on entend d'amoureuses chansons ; par là des complaints désespérées. Tel passe toutes les heures de la nuit assis au pied d'un chêne ou d'un rocher, et là, sans qu'il ait fermé ses yeux en pleurs, le soleil le trouve au matin, absorbé et perdu dans ses rêveries ; tel autre, sans donner paix ni trêve à ses soupirs, dans la pleine ardeur de la plus accablante sieste de l'été, étendu sur le sable brûlant, adresse ses plaintes au ciel compatissant. »

(123) *Ibid.*, chap. XIV.

(124) *Ibid.*, chap. XV.

(125) *Ibid.*, chap. XVI.

(126) *Ibid.*, chap. XX.

avoit fait boire à Sancho et dont il avoit bu aussy (127).

p. 28
[note en marge]

Toutes ces ordures ne scauroient comme j'ay dit faire rire que des laquais et des pages, aussy l'auteur fait dire au Licentié Carasco en la seconde partie que ceux qui [41 V^{so}] se sont le plus appliquez à lire cette histoire ce sont les pages (128). Avez vous remarqué que Sancho ayant mené sur son asne D. Q. tout moulu des coups de baston que les yangois luy avoient donné (*sic*), Rossinante estant en trop mauvais estat pour le porter, respondant à Maritornes qui luy demandoit combien il y avoit qu'il estoit ecuyer de D.Q. dit qu'il n'y avoit qu'un mois (129) Et cependant le jour auquel il luy parloit estoit seulement le quatriesme qu'il estoit avec luy, Car au premier Jour ce fut l'avanture des Moulins à vent, au second celle du Biscayn, et le soir il coucha dans la forest avec Les Chevriers, au troisieme il vit lenterrement de Chrysostome, et au quatriesme s'estant trouvé dans un pré sur l'herbe, les yangois y arriverent qui le battirent, Et Sancho mena son Maistre comme j'ay dit sur son asne à l'hostellerie, et Je ne sçays pas pourquoy il se portoit mieux que son Maistre car les coups furent égale-

p. 125
[note en marge]

(127) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XVIII.

(128) *Ibid.*, II^e Partie, chap. III.

(129) *Ibid.*, 1^{re} Partie, chap. XVI. — Perrault commet ici une double erreur. C'est à l'hôtesse et non à Maritornes, que répond Sancho, et la question posée n'est pas du tout celle qu'indique Eudoxe : « Pues ¿ cómo vos, siéndolo deste tan buen señor, dijo la ventera, no tenéis, a lo que parece, siquiera algún condado ? — Aun es temprano, respondió Sancho, porque no ha sido un mes que andamos buscando las aventuras, y hasta ahora no hemos topado con ninguna que lo sea. » — « Comment alors, répondit l'hôtesse, puisque vous êtes celui [l'écuyer] d'un si bon seigneur, n'avez-vous pas, d'après ce qu'on voit, au moins quelque comté ? — C'est encore trop tôt, répondit Sancho, car il n'y a pas un mois que nous marchons à la recherche des aventures, et, jusqu'à présent, nous n'en avons rencontré aucune qui le soit vraiment. »

ment partagez entr eux deux et D.Q. avoit des armes qui l'avoient garanty Il n'y avoit donc que quatre Jours qu'il estoit avec luy.

Ce que je trouve à considerer dans l'avanture des deux troupeaux de moutons (130), Ce sont les deux coups [42 R^o] de pierre que receut D.Q. l'un dans le costé qui luy enfonça deux costes, L'autre dans la bouteille de son baulme qui la cassa et en mesme temps luy cassa aussy trois ou quatre dens et luy escrasa deux doigtz, Et cependant avec ces deux costes enfoncées ces quatre dentz arrachées de la bouche, ces deux doigtz escachez, couché qu'il estoit par terre acablé de tant de maux, Il se leve pourtant, monte sur son cheval (131), et aprenant que son escuyer a perdu sa besace où estoit la provision de bouche, Il dit qu'il mangeroit a cette heure là, plus volontiers un quarteron de pain où (*sic*) une fouasse ou deux testes de sardines ou harans soretz (132) que toutes les herbes dont parle Dioscoride, d'où luy pouvoit venir cet appetit en un si pitoyable estat ? Et un quart d'heure aprez Il rencontre les Ecclesiastiques qui conduisoient un mort dans une litiere (133), Il les attaque et renverse par terre *avec une dextérité et vitesse non pareille* (134), Est il possible qu'un homme en lestat quon le depeint puisse monter a cheval ait si bon appetit et si envie de manger avec quatre dens qu'on vient de luy oster de la bouche, qu'il [42

(130) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XVIII.

(131) Cervantes dit seulement : asíó... las riendas de Rocinante. — il saisit... la bride de Rocinante.

(132) ...un cuartal de pan, o una hogaza y dos cabezas de sardinas arenques...

(133) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XIX.

(134) Cervantes dit seulement : era cosa de ver con la presteza que los acometia y desbarataba... il fallait voir avec quelle prestesse il les attaquait et les culbutait...

V^o] attaque des gens avec la vigueur qu'on le peint ayant deux doigtz escachez et que Rossinante qui eut sa bonne part des coups de pierres fust si leger qu'il *sembloit qu'il eust des aisles* (135), Et qu'en fin dans la suite, et ce fut dez le lendemain Il n'est non plus parlé de tous ces maux qui estoient pourtant chacun tres considerables que s'il ne les avoit point eus, c'est un merveilleux poetique qui pourtant n'arriveroit point sans quelque onguent ou baulme pretieux, ou sans le secours de quelque enchanteur, Ces plaisanteries sont à mon sens bien froides, et lon y remarque un grand manque de Jugement, Cela se pardonneroit à un homme qui feroit le conte en une compagnie, comme J'ay dit, sans l'avoir premedité, Mais on ne le pardonne point à un auteur qui escrit a loisir dans son cabinet, Et encore une fois Il n'y a que des laquais et des pages ou des gens d'esprit turbulent qui puissent rire de telles choses disposées et digerées comme elles sont. Vous venez de voir que Rossinante *estoit si leger* et couroit *avec une telle vistesse qu'il sembloit qu'il luy fust venu* [43 R^o] *des aisles*, Et neantmoins dans la seconde Partie Il est dit au Combat de D.Q. avec le Chevalier des miroirs *que cette fois là qui fut en ce combat, fut la seule où lon connut que Rossinante avoit aucunement couru parce que toutes les autres fois, il n'avoit assurément fait que trotter* (136), accordez l'un avec l'autre si vous pouvez ces aisles avec ce trot manifeste. Je voudrois bien sçavoir comment il blessa cet Ecclesiastique qui en suite

p. 123
[note en marge]

trottes declarados.
[note en marge]

(135) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XIX : « ... que no parecía sino que en aquel instante le habían nacido alas a Rocinante, según andaba de ligero y orgulloso. »

(136) *Ibid.*, II^e Partie, chap. XIV : « ...cuenta la historia que esta sola vez se conoció haber corrido algo ; porque todas las demás siempre fueron trottes declarados. »

tomba par terre, Car un homme sans armes blessé d'un coup de lance qui luy est porté par un autre monté sur un cheval qui court avec la vistesse qu'il nous decrit, et qui tombe par terre, doit estre percé de part en part et mourir sur le champ, Il dit aussy qu'il battit les gens vestus de deuil, Je voudrois sçavoir avec quoy il les battoit, si c'estoit qu'il les perçoit de sa lance comme l'autre, ou si c'estoit avec son espée.

NEO. — Il dit dans l'Espagnol qu'il leur donna des coups de baston, los apalleó.

EU. — Je le veux mais où avoit il pris ce baston ?

NEO. — Cestoit du bois de sa lance.

[43 V^o] EU. — Il le devoit donc dire de mesme qu'il a dit que les valletz (137) des marchands de soye battirent D.Q. avec sa lance qu'ilz mirent en pieces (138). Cette aventure est suivie de celle des Moulins à foulon (139) D.Q. fut veritablement surpris du bruit n'en pouvant connoistre la cause, Mais quand il eut veu ces moulins, il cessa d'estre estonné et il ne les prit point pour autre chose que ce qu'ilz estoient : Je vous en ay fait la remarque, Et l'induction que je veux tirer de celle cy contre celle des moulins a vent, est que D.Q. qui se fasche contre Sancho qui se mocquoit de luy et de l'estonnement où il avoit esté luy disant que n'ayant Jamais veu de moulins à foulon il a pu estre surpris du bruit qu'il avoit oüy, fait voir qu'il ne prenoit pas les choses pour autres que ce qu'elles estoient, et qu'ayant veu plusieurs (*sic*) fois des moulins a vent il ne pouvoit pas les prendre pour

(137) Ce pluriel est une erreur. Cervantes dit : un garçon muletier, de la suite des marchands. — Un mozo de mulas de los que allí venían...

(138) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. IV.

(139) *Ibid.*, chap. XX.

des geantz, et que de mesme aussy il ne pouvoit pas prendre ce bassin de barbier pour un armet (140) luy qui avoit pour amy un barbier qui lui faisoit souvent la barbe dans un bassin comme celluy qu'il prenoit pour un Casque.

[44 R^{to}] C'est en cet endroit où Sancho fait son ordure prez de son Maistre : L'auteur s'est tellement plu à faire la description de cet incident qu'il y a employé quarante six lignes de son livre, et Je crois que s'il eust pu il eust fait sentir à son lecteur ce qui *obligea D.Q. de se serrer le nez avec les doigts* (141). Vous riez, Je serois bien fâché que ce fust de la mauvaise plaisanterie de cette aventure. Il me semble que Sancho sort de son caractere quand apres que son Maistre et luy eurent veu les moulins à foulon Il se mocque de luy, Ce qu'il fait d'une maniere fine et adroite, en redisant de certaines parolles que D.Q. luy avoit dittes quand il prenoit resolution d'esprouver cette estonnante aventure, Un homme simple et de peu d'esprit comme nous le donne Cervantes, *avec peu de sel en sa Caboche* (142) (C'est le proverbe espagnol) n'a point cette finesse, et encore moins la memoire pour redire les mesmes parolles qu'il a ouïes, qui sont assez longues, les voicy. *Il faut qu tu sçaches amy Sancho, que je suis né par le vouloir du Ciel en cet age de fer, pour y faire ressussiter celluy d or ou doré : Je suis celluy pour qui sont reservez les [44 V^{so}] perils les grandes choses et les valeureux exploitz* (143), Et Cervantes adjouste que Sancho

(140) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXI.

(141) *Ibid.*, « ...apretándolas (sus narices) entre los dos dedos. »

(142) *Ibid.*, ch. VII : « ...de muy poca sal en la mollera. »

(143) *Ibid.*, chap. XX : « Has de saber ¡ oh Sancho amigo ! que yo nací por querer del cielo en esta nuestra edad de hierro para resucitar en ella la dorada, o de oro. Yo soy aquel para quien están guardados los peligros, las hazañas grandes, los valerosos fechos... »

redisoit encore d'autres parolles que D.Q. avoit dites la premiere fois qu'ils ouïrent ce bruit (144). Il n'est pas possible que un homme simple et lourdaut ayt si bonne memoire et soit si bon railleur, Et de fait quand il oublia les tablettes où D.Q. avait escrit une lettre à Dulcinée Il ne put Jamais se souvenir d'un seul mot (145) quoyque D.Q. la luy eust leüe distinctement affin qu'il pust s'en souvenir s'il perdoit les tablettes (146). Pareille faute de jugement se trouve en ce qui est dit de ce manouvrier qui ramena D.Q. sur son asne, quand Il se fit ouvrir la porte avec les belles parolles de Romans qu'il disoit (147), comme Je l'ay remarqué, mais nous n'en demeurerons pas là. Aprez cette aventure vient celle des Galeriens si renommée (148).

NEO. — Vous allez bien viste, Vous ne parlez point de l'entretien de D.Q. avec Sancho, dans lequel Il luy fait un plan de la fortune heureuse qui peut arriver à un Chevalier errant, par où il luy fait voir comment Il peut devenir Empereur, et son escuyer [45 R^{to}] comte ou Duc (149), Et ce discours a beaucoup d'agrement, C'est un abregé de Roman dont on pourroit faire quelque chose de bien en l'estendant davantage.

EU. — Il est vray que je n'y avois pas songé, mais puis que vous voulez que je vous en parle Je vous diray que ce n'est pas une grande finesse que cet abrégé de Ro-

(144) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XX : « Y por aquí fué repitiendo todas o las más razones que don Quijote dijo la vez primera que oyeron los temerosos golpes. »

(145) *Ibid.*, chap. XXVI.

(146) *Ibid.*, chap. XXV.

(147) *Ibid.*, chap. V.

(148) *Ibid.*, chap. XXII.

(149) *Ibid.*, chap. XXI. — Il s'agit, pour le chevalier, de devenir roi ou empereur.

man, ceux qui ont lu de tels Livres sçavent tout cela par cœur, et mesme ce grand narré ne seroit pas bon s'il n'estoit connu autant qu'il l'est, et il n'estoit point necessaire de le faire si long mais c'est la maniere d'escrire de l'auteur. Voyons donc cette aventure des Galeriers.

NEO. — Je croy que celle cy vous satisfera.

EU. — Attendez nous passons celle de l'armet de Mambrin (150), sur laquelle Je n'ay autre chose à dire que ce que Jay dit, que D.Q. avoit veu tant de fois un bassin de barbier qu'il ne pouvoit pas prendre celluy là pour un Casque, ni aussy prendre pour un cheval l'asne sur quoy estoit monté ce barbier ayant continuellement devant les yeux celluy de Sancho à qui il dit que celluy de ce barbier ressembloit parfaitement, Car s'il prenoit un [45 V^o] asne pour un cheval il pouvoit prendre des chevaux pour des vaches où (*sic*) pour des Dromadaires et ainsy des autres animaux. Mais que fait-il de ce bassin ? L'auteur dit qu'il le mit sur sa teste il osta donc son casque car il n'eust pas pu se tenir dessus sans tomber à tous momens, et defait Il l'avoit sur sa teste lors de l'affaire des galeriers, ou (*sic*) mit il donc son casque ? L'auteur ne nous dit rien de tout cela.

NEO. — passez passez peu de chose vous arreste Voyons ce que vous direz de cette aventure des galeriers Je crois comme Je vous ay dit qu'elle vous satisfera plus que les autres, elle plaist à tout le monde, Elle est bien inventée et pleine d'une grande diversité.

EU. — Et moy J'ay un sentiment tout contraire et je vus feray voir clairement qu'il n'y a rien de plus mal inventé de moins vraysemblable et où il y ait plus de contradiction dans les faitz qui y sont raportez, Examinons la par ses parties.

D.Q. rencontre une chaisne de Galériens Vous remarquerez premièrement qu'ilz ne sont [46 R^o] que six en tout (151), et que l'on ne mene point de chaisne si foible à cause des frais qui sont grands, Cervantes dit pourtant *qu'ilz estoient jusqu'à douse*, Mais passons, Cette chaisne estoit conduite par quatre hommes, deux a cheval et deux a pied, Les hommes de cheval avoient des escoupettes à rouet nottez ce pluriel, Les hommes de pied avoient des espées et des demi piques (152) nottez encore cela D.Q. s'approche d'eux et sçait si bien par ses douces paroles, les persuader qu'ilz font arrester leur chaisne et luy permettent d'interroger ces galériens l'un aprez l'autre sur le sujet de leur Condannation à quoy ils satisfont chacun, comme il se voit dans le livre. Je ne sçais si vous serez de mon avis, et si vous trouvez bon ce que dit D.Q. au sujet de ce galerien à grande barbe, et du crime pour lequel il avoit esté condamné, qui estoit de s'estre meslé de favoriser la desbauche de la Jeunesse, Et si la deffence qu'il entreprend de ce beau mestier est honneste, Et s'il est vray qu'il soit necessaire en une

(151) Cervantes dit au début de ce chap. XXII : « ...don Quijote alzó los ojos y vió que por el camino que llevaba venian hasta doce hombres a pie, ensartados como cuentas en una gran cadena de hierro, por los cuellos, y todos con esposas a las manos. » — « ...Don Quichotte leva les yeux et vit venir, sur le chemin qu'il suivait, une douzaine d'hommes à pied, enfilés par le cou, comme grains de chapelet, à une longue chaîne de fer, et portant tous menottes aux poignets. » — Il est à remarquer pourtant que don Quichotte ne s'entretient qu'avec six des galériens. — Et Pierre Perrault, de son côté, remarque d'ailleurs que « Cervantes dit... qu'ilz estoient jusqu'à douse. »

(152) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXII : « ...dos hombres de a caballo y dos de a pie ; los de a caballo, con escopetas de rueda, y los de a pie, con dardos y espadas. »

republique bien ordonnée (153) comme il le dit, Pour moy Je trouve cela infame, Je vous en ay [46 V^o] desja parlé, Il apuye trop sur cet endroit et se met trop en peine de persuader que cette profession *devroit estre exercée par des gens d'esprit et bien nais* (154), Ce qu'il dit encore à propos de sortilège pour se faire aimer, qu'il n'y a point de sorcier au monde qui puisse forcer la volonté *puis que nous avons un libre arbitre* (155), est bien froid et hors de propos, c'est un petit lieu commun bien tiré par les cheveux ; Enfin Il prie ces gardes de donner la liberté à ces pauvres gens, Et comme ils n'en veulent rien faire Il les attaque, et avant quilz se puissent mettre en deffense, *Il en renverse un par terre bien blessé d'un coup de lance, Et bien en prit à D.Q. que c'estoit celluy qui portoit l'escouppette* (Il en devoit pourtant rester encor un avec une escouppette) *Le reste des gardes demeura fort estonné de cet accident qu'ilz n'avoient pas preveu, et revenant à eux, ceux qui estoient a cheval* (nottez ce pluriel car il ne devoit plus y en avoir qu'un puisque l'autre avoit esté renversé par terre) *mirent la main à l'espée, ceux qui estoient a pied prirent leurs demipiques, et vinrent sur D.Q. qui les [47 R^{to}] attendoit tranquillement, et l'affaire se seroit mal passée pour luy, dit l'autheur, si les galeriens ne se fussent servis de l'occasion qui se presentoit à eux de se mettre en liberté, commenceant à rompre leurs chaisnes, Le trouble fut tel que les gardes occupez aux galeriens qui se destacheoient, et à attaquer D. Quichotte, qui les attaquoit aussy, qu'ils ne purent rien faire qui leur*

p. 204
[note en marge]

(153) « ...el oficio de alcahuete, que es oficio de discretos, y necesarisimo en le republica bien ordenada... »

(154) « ... que no le debía ejercer sino gente muy bien nacida. »

(155) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXII : « ...que es libre nuestro albedrio, y no hay hierba ni encanto que le fuerce. »

servist, Sancho aida de son costé à Gines de Passamont pour se destacher, aussy fut il le premier qui se trouva libre, Il courut au garde tombé par terre, luy osta son espée et son escoupette dont il couchoit en joüe tantost celuy cy tantost celluy là sans pourtant la deslascher, Enfin il ne resta pas un garde, tous s'enfuirent tant de l'escoupette de Passamont que des pierres que leur jetoient les forcatz desja destachez et en liberté (156). Voila comment l'affaire se passa, voyons si elle est si bien pensée, si elle est vraisemblable et si elle s'accorde avec elle mesme. Croyez vous qu'un homme basty comme l'estoit D.Q. armé de sa vieille cuirace avec une Casaque [47 V^o] par dessus, une lance de branche d'arbre mal façonnée, arme dont on ne se servoit plus en Espagne en 1574, Un bassin de barbier sur la teste, monté sur un vilain cheval las et harassé, suivy d'un paysan avec un meschant manteau, (Si pourtant il en avoit un, mais puisqu'on dit

(156) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXII : « Y, diciendo y haciendo, arremetió con él (el comisario) tan presto, que, sin que tuviese lugar de ponerse en defensa, dió con él en el suelo, malherido de una lanzada ; y avinole bien : que éste era el de la escopeta. Las demás guardas, quedaron atónitas y suspensas del no esperado acontecimiento ; pero, volviendo, sobre sí, pusieron mano a sus espadas los de a caballo, y los de a pie a sus dardos, y arremetieron a don Quijote, que con mucho sosiego los aguardaba ; y sin duda lo pasara mal, si los galeotes, viendo la ocasión que se les ofrecía de alcanzar libertad, no la procuraran, procurando romper la cadena donde venían ensartados. Fué la revuelta de manera, que las guardas, ya por acudir a los galeotes, que se desataban, ya por acometer a don Quijote, que los acometía, no hicieron cosa que fuese de provecho. Ayudó Sancho, por su parte, a la soltura de Gines de Pasamonte, que fué el primero que saltó en la campaña libre y desembarazado, y, arremetiendo al comisario caído, le quitó la espada y la escopeta, con la cual, apuntando al uno y señalando al otro, sin disparalla jamás, no quedó guarda en todo el campo, porque se fueron huyendo, así de la escopeta de Pasamonte como de las muchas pedradas que los ya sueltos galeotes les tiraban. »

qu'il luy fut pris en cette revolte (157) posons qu'il en avoit un) monté sur un asne, Croyez vous dis-je qu'un homme en cet equipage et avec une telle suite, ayt pu persuader des conducteurs de galeriens, d'arrester leur chaisne, pour estre interrogez par luy ? Ces gens là sçavent trop bien leur mestier, Ils ne se laissent jamais approcher par personne ni ne souffrent qu'on s'approche de leurs forçatz Ils n'ont des armes presque que pour cela et sont toujours sur la deffiance de tout ce qu'ilz rencontrent Cela est donc fort mal pensé. Y a t'il aussy apparence que dans le temps que ce garde blessé, est jetté par terre et qu'il se releve (car il faut bien croire qu'il se releva puisqu'il ne resta aucuns gardes et que tous s'enfuirent et luy comme les autres *tout bien blessé qu'il estoit* (158) d'un coup de lance qui [48 R^{te}] ne peut estre moindre qu'a travers le corps comme J'ay desja remarqué. C'estoit assurément un Maure de mesme que celui

Qui quoy qu'il fust pourfendu

Il couroit comme un perdu

Encore.

Que dans si peu de temps dis-je les Galeriens ayent pu rompre leurs chaisnes ; quels outiliz leur furent donnez alors pour cela ? Et ce Ginez de Passamont qu'il a dit estre enchainé differemment des autres avec une chaisne au pied si grande qu'elle luy entortilloit tout le corps, deux carcans au cou l'un ataché à la chaisne, l'autre de ceux qu'on appelle gard'amy ou pied d'amy auquel tenoient deux fers qui descendoient jusqu'à la ceinture, où estoient attachées deux menottes qui luy tenoient les

(157) « A Sancho le quitaron el gabán... » — « Pour Sancho, ils [les forçats] lui enlevèrent son caban. »

(158) « ...malherido de una lanzada... »

mains fermées de deux gros Cadenas, de sorte qu'il ne pouvoit ni porter ses mains à sa bouche ni baisser la teste pour atteindre à ses mains (159), a t il pu en si peu de temps rompre tant de chaisnes de fers, de Cadenas, de carcans, de menottes, Et Sancho qui luy aidoit comme dit l'auteur avoit il des limes des marteaux des tenailles pour cela ? [48 V^o] Et quand il en auroit eu avoit il assez d'adresse pour s'en servir avec tant de subtilité que dans le temps qu'un homme tombe de cheval et se relève tout soit rompu, et qu'un homme enchaîné de la sorte se trouve si tost en liberté, et plustost que d'autres qui lestoient moins que luy, *car il fut le premier qui saulta en campagne* (160) avec la liberté. Cela est contre toute vraysemblance et du tout impossible, quand mesme chaque forçat auroit eu un serrurierourny de toutes sortes d'outilz avec les clefz des Cadenas. Mais vous souvenez vous que ces deux hommes de cheval avoient chacun une escoupette en conduisant ces forcatz ? Je vous en ay adverty, Et lors de cette revolte et dellivrance Il n'y a plus qu'un qui en ait, encore tombe t-il par terre, Il semble aussy suivant le recit de cette revolte quil doit y avoir plus de deux hommes de cheval, parce que Ce premier qui portoit l'escoupette estant tombé Il est dit que les

p. 204
en marge]

(159) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXII : « Venia diferente-
mente atado que los demás, porque traía una cadena al pie, tan
grande, que se la liaba por todo el cuerpo, y dos argollas a la
garganta, la una en la cadena, y la otra de las que llaman guarda-
amigo o pie de amigo ; de la cual descendian dos hierros que lle-
gaban a la cintura, en los cuales se asían dos esposas, donde llevaba
las manos, cerradas con un grueso candado, de manera, que ni con
las manos podía llegar a la boca, ni podía bajar la cabeza a llegar
a las manos. »

(160) « ...que fué el primero que saltó en la campaña libre y
desembarazado... »

hommes de cheval mirent la main a l'espée (161), Quelles contradictions quelles brouilleries ! y comprenez vous quelque chose ? cet auteur est il d'accord avec luy mesme ?

[49 R^{to}] NEO. — Oh sans mentir vous poussez la chose trop avant Il semble que vous veuillez examiner un proces Criminel tant vous regardez de prez à toutes les circonstances, Un livre comme celluy là ne se regarde pas de la sorte, Il est fait pour réjouir l'esprit et non pour le fatiguer par des discussions si serrées et si epineuses, Il suffit qu'il fasse rire et que dans les incidens qu'il traite on y trouve de quoy.

EU. — Je vous diray encore une fois que c'est bien dommage de vous donner quelque chose de bon à lire, puis que vous prenez si peu garde à ce que vous lisez, Et que si tout le monde estoit de vostre humeur il ne faudroit pas se donner tant de peine qu'on s'en donne en écrivant, pour rendre les choses justes et bien entendues, Je vous diray aussy encore que je veux me disculper de la petite opinion Je ne veux pas dire mauvaise, que j'ay toujours eue de ce livre, et de l'indignation que me cause l'estime où Je vois qu'il est a present sans qu'on veuille entendre les critiques que lon luy peut faire.

NEO. — Vous avez donc une grande jalousie contre [49 V^{so}] ce livre, que vous ne le persecuttez qu'à cause que vous voyez qu'on l'estime, Est ce que vous ne pouvez souffrir qu'on Loue quelqu'un ? Vous seriez dune estrange humeur, ou bien est ce que vous croyez qu'il n'y a que vous qui ait (*sic*) du jugement ?

EU. — Vous ne prenez pas bien ce que Je vous dis, Il

(161) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXII : « ...pusieron mano a sus espadas los de a caballo... »

n'y a personne qui donne plus volontiers des louanges que moy à ce que je crois le meriter, Et quand je parle de la sorte Je ne veux pas que vous croyez que je me veuille rendre l'arbitre et le dispensateur des louanges par la bonté de mon Jugement que je veuille qui soit preferé à tout autre, Mais ce que je reprends icy Je le fais sur les regles du sens commun dont Il est permis à chacun de se servir, et si Je m'en escarte on me fera plaisir de m'en avertir et de me redresser, Mais sans vouloir avoir egard à cela, rejeter ce que Je dis sans m'en dire d'autre raison que celles que vous me dittes et m'avez dites jusques icy, c'est ce que je ne puis souffrir, Il faut me combattre avec armes pareilles, et non pas pretendre m'acabler d'une pretendue autorité superieure [50 R^o] de gens qui ne veulent point respondre et qui veulent par un bel air de hauteur que le peu qu'ilz disent passe pour une loy contre laquelle Il n'y ait point de repliche quelque chose que le bon sens puisse alleguer au contraire, et que quand ils ont dit une fois, cela est bon, Il n'y a rien à dire davantage. Ne me parlez donc plus si il vous plaist de mon exactitude si vous n'avez rien à adjouster, Car si vous voulez nous en demeurerons là et je laisseray le livre tel qu'il est, Vous le lirez à vostre aise sans que je trouble davantage le plaisir que vous avez à y voir tant de choses agreables et divertissantes, si bien rangées et si bien dittes et avec tant d'esprit.

NEO. — Je crois que vous vous fâchez tout de bon Je n'ay pourtant pas dessein de vous donner du chagrin, Et je vous prie de croire aussy que ce que vous me dites quoy qu'il soit contre mon sens ne m'en donne point non plus, au contraire vous me faites un extremesme plaisir de me faire remarquer tant de choses à quoy je n'avois pas

pris garde, dont je feray mon profit dans [50 V^o] la rencontre, ce qui me rendra plus hardy doresnavant à dire mon avis par moy mesme, sans attendre ni escouter celluy d'autrui, Je vous prie donc de continuer, et voyons ce qui reste de ce livre comme nous avons commencé.

Eu. — Je feray tout ce qu'il vous plaira, achevons donc cete avanture. Je suis en peine de ce que devint ce garde a cheval de lescoupette *qui fut jetté par terre bien blessé* par D.Q. d'un coup de lance (162), Je sçais bien qu'il est dit que les *forçatz le despouillerent et le laisserent tout nud* (163), mais pourtant il faut croire qu'il ne demeura pas là mais qu'il s'enfuit car Il ne resta, a ce que dit l'auteur, *sur le champ que l'asne Rossinante Sancho et D.Q.* (164) C estoit un belle chose que de voir ce garde s'enfuir tout nud et bien blessé. Je suis encore en peine où D. Q. avoit mis son casque quand il parloit aux gardes de ces forçatz, car il avoit alors ce bassin sur la teste, et un de ces gardes, se faschant de limpertinente priere qu'il leur faisoit pour la liberté de ces galeriens, luy dit de *redresser* [51 R^o] *le bassin qu'il avoit sur la teste qui estoit de costé* (165) Et le galerien qu'il nomme l'escollier se ruant sur luy quand il fut jetté par terre le *luy osta de la teste et luy en donna trois ou quatre coups sur les espaules et autant à terre* ce qui le mit presque en pieces (166), Je ne sçais aussy comment ce bassin que

(162) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXII : « ...dió [don Quijote] con él en el suelo, malherido de una lanzada... »

(163) « ...habían despojado [los galeotes] al comisario hasta dejarle en cueros... »

(164) « Solos quedaron jumento y Rocinante, Sancho y don Quijote... »

(165) *Ibid.* : « ...enderécese [vuestra merced] ese bacín que trae en la cabeza... »

(166) *Ibid.* : « ...y apenas hubo caído [don Quijote], cuando fué

D.Q. avoit trouvé si large qu'il sestonnoit de la grosseur de la teste du payen qui l'avoit fait faire (167), comment dis-je ce bassin si large et qui en estoit de costé, avoit pu demeurer sur la teste de D.Q. durant ceste meslée sans tomber, et que mesme il l'avoit encore en sa teste tout tombé et renversé qu'il estoit car cet escollier *le luy osta de la teste* (168) pour luy en donner des coups sur les espaulles, ce qui ne luy faisoit guere de mal puisqu'il estoit armé, ce que l'Escollier voyoit bien puisqu'on luy avoit pris la Casaque qui les couvroit. Vous avez veu aussy que ces forçatz ostèrent a Sancho son manteau, Et l'auteur ne se souvient pas que Sancho en avoit faict [51 V^{so}] une maniere de bissac où il avoit mis des provisions de bouche qu'il avoit prises aux eclesiastiques qui accompagnoient le mort (169) dont il avoit chargé son asne et que ces forçatz ne s'estoient pas avisez de dérober, dont D.Q. s'estonna depuis s'en estant aperceu ce qu'il appelle *un miracle* (170) par ce qu'ilz avoient pris tout ce qu'ilz avoient pu : Ilz ne déroberent donc point le manteau de Sancho comme dit l'auteur : Voyez je vous prie combien d'absurditez, de contradictions et de choses dites à l'avanture, Et assurément l'auteur ne songeait qu'à faire que ce qu'il disoit eust du rapport à ce qu'il disoit et non à ce qu'il avoit dit, Et voicy comment : Il croyoit que c'estoit assez donner de gardes à cette chaisne de galeriens, que

sobre él el estudiante, y le quitó la bacía de la cabeza, y diole con ella tres o cuatro golpes en las espaldas y otros tantos en la tierra, con que la hizo casi pedazos. »

(167) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXI.

(168) « ...le quitó la bacía de la cabeza... »

(169) *Ibid.*, chap. XIX.

(170) *Ibid.*, chap. XXIII : « ...cosa que la juzgó a milagro... ». — Mais Cervantes a mis l'expression dans la bouche de Sancho, — non dans celle de don Quichotte.

deux hommes de cheval et deux à pied, et d'armer ceux de cheval d'escoupettes et ceux à pied de javelots et d'espees. Mais quand il est question de leur faire prendre la liberté Il croit qu'il ne faut plus qu'une escoupette affin que Passamont s'en estant saisy et ayant par ce moyen un plus grand avantage sur les gardes Il puisse avec ses compagnons deja detachez les mettre plus [52 R^o] facilement en fuite, De mesme quand il parle de Passamont, il le décrit chargé de chaisnes extraordinai-
 rement (*sic*) à cause qu'il veut attirer l'attention de D.Q. et du lecteur, et quand il le veut faire delivrer il oublie tout cela, et le fait le premier destaché (*sic*) le devant estre le dernier parce qu'il avoit affaire de luy pour cette révolte comme le plus capable de la faire reussir, Voila comme cet autheur enfile ses aventures les unes aprez les autres, trouvant sur le champ des expediens à chacune selon qu'il le trouve a propos sans se soucier s'ilz s'accordent avec ce qu'il a dit auparavant. N est ce pas une longueur extremesme que ce que dit ce Gines de Passamont quand D.Q. l'interroge, sur sa vie laquelle il dit avoir escritte luy mesme et qui doit surpasser celle de Lazarille de Tormes (171) ? Scait on ce que cela veut dire, si ce n'est que l'auteur a Jalousie de ce livre qui vault mieux que le sien ? est ce que des gardes de galeriens se laissent endormir à de telles fadaïses ? et toutes ces demandes que fait D.Q. à ces galeriens et ce qu'ilz luy respondent, est ce quelque chose de nouveau [52 V^o] et de finement dit ? Enfin voila quelle est cette renommée aventure qui plaist tant à tout le monde qui est si bien inventée et remplie de tant de diversité.

Neo. — J'ay bien envie de vous entendre sur le reste car je commence à trouver plaisantes vos remarques.

(171) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXII.

Eu. — Apres la dellivrance des galériens vient la retraite de D.Q. dans la Montagne où il entreprend d'imiter Rolland ou Amadis, en faisant des folies pour marquer son amour, et fait dessein d'escrire à Dulcinée, et de luy envoyer Sancho (172) : Ce que je trouve à critiquer est les longs discours que luy et Sancho font sur ce sujet, Ils sont ennuyeux Je les ay desja remarquez, Ilz tiennent vingt deux pages de l'Espagnol de trente quatre lignes chacune, Il y parle d'Ulisse de Virgile et de Enée (173) : Mais je ne puis souffrir ces culebuttes qu'il fait tout nud devant Sancho ni la description qu'en fait l'auteur (174), elle est malhonneste, Je me suis desja plaint de ces sortes de plaisanteries, Il en reviendra encore dautres [53 R^o] semblables, elles offencent les honnestes gens, mais que dites vous des vers que D.Q. composoit ou *escrivoit sur le sable ou sur les escorces des arbres* (175)? Croyez vous que cela se puisse faire si facilement, vous estes adroit le pourriez vous bien faire et connoissez vous des arbres où vous puissiez graver plusieurs stances ? Et puis il faudroit *savoir* avec quoy pour que l'on pust les lire longtemps *aprez* estre escritz (*sic*). N'est il pas vray qu'il ne savoit de telles choses que dans des Romans poetiques, où le *merveilleux* est receu ? mais cela ne se fait point dans la vie ordinaire. Il dit que ceux qui virent ces vers, rirent fort et se moquerent de la repetition du mot *Del Toboso* (176). Je ne scais qui se (*sic*) peut avoir esté qui les ait veus en un lieu si

(172) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXIII à XXVII.

(173) *Ibid.* : chap. XXV.

(174) *Ibid.*

(175) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXVI : « ... se entretenia... escribiendo y grabando por las cortezas de los árboles, y por la menuda arena muchos versos... »

(176) *Ibid.*, chap. XXVI.

p. 216

[note en marge]

desert qu'estoit celluy là, où *jamais personne n'avoit esté* (177) comme dit le Chevrier à D.Q. Je ne scais non plus comment l'auteur à pu sçavoir que d'autres les avoient veus et qu'ilz en avoient ri, Pour moy Je ne sçauois en rire car je ne scays où en est le ridicule, Ce sont des stances qu'on a voulu qui ayent toutes finy par ce mot, Je ne trouvé là rien [53 V^o] qui soit si ridicule, Un poete est maistre de ses stances et quand Il leur donne une espece de refrain comme il a fait à celles dont nous parlons, elles en ont plus de grace à mon sens, bien loing d'en estre ridicules. Je suis toujours en peine où D.Q. mettoit son casque quand il portoit ce bassin sur sa teste, comme il l'avoit à la dellivrance des galeriens ; car Il demande à Sancho au milieu de la forest noire, où il a mis cet armet *de Mambrin et s'il le garde bien ayant veu qu'il l'avoit ramassé quand ce malencontreux le voulut rompre* (178). D.Q. n'avoit donc pas, lors de cette demande, ce bassin sur la teste, il falloit qu'il y eust son casque, et où l'avoit il pris car probablement Il ne l'avoit pas lors du Combat des galériens ce bassin n'eust pas pu demeurer sur ce casque parmy un si grand trouble comme nous avons remarqué et pourquoy Sancho ne le luy donna t il pas aprez ce trouble cessé pour couvrir sa teste, Sancho dit qu'il l'a serré dans son bissac, Je croy qu'il en tira en mesme temps le casque qui y estoit et ce meuble s accommodoit d'une plaisante maniere avec [54 R^o] une provision de vivres, l'auteur dit pourtant que lorsque

(177) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap XXIII : « ...lugar, pocas o ningunas veces pisado sino de pies de cabras, o de lobos y otras fieras que por allí andaban... »

(178) *Ibid*, chap. XXV : « Pero dime, Sancho, ¿ traes bien guardado el yelmo de Mambrino, que ya vi que le alzaste del suelo cuando aquel desgraciado le quiso hacer pedazos ? »

D.Q. se mit en chemin avec la Princesse Micomicona, Il l'avoit devant luy a l'arçon de la selle et son casque en teste (179) : Enfin lon peut dire de ce bassin ou de ce casque à propos du bissac, pour cinq solz qu'il est dedans pour cinq solz qu'il est dehors. Vous riez encore de la remarque que Je fais de ce casque et de ce bassin comme de quelque chose de bien petit et qui ne merite pas de réflexion.

NEO. — Il est vray car ce livre n'est fait que pour divertir et faire passer le temps agreablement, et non pas pour causer une attention d'esprit comme Je voys qu'est la vostre.

EC. — Je le veux bien mais les autres livres qui sont faitz pour divertir n'ont point les contradictions qui sont dans celluy cy, Et nous avons eu desja contestation ensemble la dessus Mais Je vous ay dit que ce livre ne traite pas d'affaires serieuses, et Je ne puis pas en le lisant songer à autre chose qu'à des bagatelles, Et le moyen que ces bagatelles me divertissent lorsqu'elles mettent mon esprit dans une continuelle agitation Pour suivre leur auteur lorsqu'il me [54 V^o] les dit, Je lis des choses qui me donnent des idées sur lesquelles je me repose, et incontinant aprez J'en lis d'autres qui m'en donnent d'autres et qui mobligent à effacer les premieres, Car Je crois que vous demeurerez bien d'accord que je puis me souvenir de ce que j'ay lu dans ce livre du moins durant le temps que je metz à le lire, Or par exemple l'auteur dit que ce garde au lieu de respondre à la sotte demande et priere de D.Q. de donner la liberté à ces galeriens, luy dit de redresser le bassin qu'il avoit sur la teste qui estoit de costé (180), il ne dit point que ce bassin estoit sur son casque,

(179) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXX.

(180) *Ibid.*, chap. XXII.

Je trouve cela fort plaisant, Et en mesme temps je me représente D.Q. avec ce bassin sur sa teste, Ce qui suit ne gaste point cette idée car l'escolier le luy oste de la teste quand il le voit a terre renversé, Et comme il n'est point dit que ces galeriens emportèrent ce bassin en luy derochant sa casaque, Je crois qu'il le ramassa et le remit sur sa teste comme il estoit auparavant, Et qu'en suite il entra promptement dans la Montagne ou forest noire de peur du prevost des Mareschaux, tout va bien encore Jusques là, Mais quand estant au milieu de cette forest parmy [55 R^{to}] ces rochers, Il demande à Sancho *s'il a bien du soing de ce bassin parce qu'il le luy a veu ramasser quand cet escolier le voulut rompre*, Et que Sancho luy respond *qu'il l'a mis dans son bissac en intention de le faire redresser tout bosselé qu'il est pour s'y faire la barbe quelque jour* (181), Il faut alors que Je change mon idée, Et que je me représente D.Q. ou nud teste ou bien avec son casque, et Je ne sçais où il a pris ce casque Il faut aussy que je m'imagine qu'il s'est retiré de l'affaire des galeriens nud teste, et que Sancho ait vistement serré ce bassin dans son bissac et tout cela est contraire à l'idée que j'avois formée.

NEO. — He bien en ce mesme temps la Sancho luy donna son casque voyant que le bassin estoit trop mal en ordre pour couvrir la teste de son Maistre.

EU. — Cela pourroit estre, et devroit s'estre passé de la sorte, Mais l'autheur ne le dit point, et me laisse dans la

(181) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXV : « Pero dime, Sancho, ¿traes bien guardado el yelmo de Mambrino, que ya vi que le alzaste del suelo quando aquel *desgraciado* [et non aquel *estudiante*] le quiso hacer pedazos?... A lo cual respondió Sancho : ...La bacía yo la llevo en el costal, toda abollada, y llévola para aderezarla en mi casa y fiacerme la barba en ella, si Dios me diere tanta gracia, que algún día me vea con mi mujer y hijos. »

peine de travailler avec luy pour accommoder son histoire, Et pour moy Je crois que la quantité de rencontres où il faut dans ce livre suplérer beaucoup de choses, fait que ceux qui le lisent et qui font ces suplemens, l'estiment croyant qu'ilz en composent [55 V^o] une partie et en deviennent autheurs a moityé avec Cervantes mesme ; Et en effect il faudra aussi bien que les autres que Je trouve quelque expedient pour rendre a Sancho son pauvre manteau dont il a fait une espece de bissac s'il vous en souvient et qui est encore à l'heure que je vous parle, sur le dos de son asne, car il n'avoit pas pris un manteau pour servir a cet usage.

NEO. — Vous prenez garde à tout et vous n'oubliez rien.

Eu. — Nous en sommes à present a l'histoire de Cardenio : Elle ne seroit pas mal escrite si la narration n'en estoit point si diffuse, mais puisque c'est la maniere d'escire de l'auteur, et que je m'en suis desja plaint plusieurs fois, Je ne daignerois en parler davantage, Je trouve seulement à redire que Cardenio ait pu entrer dans le logis de Luscinde le jour de ses noces *sans estre veu de personne*, ni entrer dans la salle et se mettre dans l'ouverture d'une fenestre derriere deux tapisseries en un endroit où elles se joignoient par où il pouvoit voir tout ce qui se faisoit dans cette salle *sans estre veu* (182). Car Je ne crois pas qu'en Espagne particulièrement [56 R^o] les maisons de gens de qualité soient si ouvertes qu'on y

(182) *Doñ Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXVII : « ...entré en su casa ; y como yá sabia muy bien todas sus entradas y salidas, y más con el alboroto que de secreto en ella andaba, nadie me echó de ver ; así que, sin ser visto, tuve lugar de ponerme en el hueco que hacia una ventana de la mesma sala, que con las puntas y remates de los tapices se cubría, por entre las cuales podía yo ver, sin ser visto, todo cuanto en la sala se hacia, »

puisse entrer sans estre veu, Il y a des portiers qui en gardent l'entrée, Et puis il est à croire que le pere de Luscinde *ayant reffusé l'entrée de son logis à Cardenio pour de bonnes raisons* comme dit l'auteur, *qui n'estoient* qu'a cause de l'amour qu'il sçavoit estre entre luy et sa fille (183), avoit donné des ordres à sa porte conformes à son intention, ce qui le devoit tenir bien en cervelle, principalement en cette occasion où il se devoit douter que Cardenio en estant averty entreprendroit quelque chose pour la troubler.

p. 236
[note en marge]

NEO. — Il dit que cette affaire se faisoit en secret (184) et ce secret estoit pour obvier a tout inconvenient.

EU. — Il est vray mais ce n'estoit pas un secret pour sa fille qui en avoit esté avertie quatre jours devant, puisqu'elle l'avoit envoyé dire à Cardenio jusque au lieu où il estoit, Et le pere qui sçavoit comme je vous ay dit cette amour reciproque (Car Cardenio s'en estoit ouvert à luy) (185) devoit bien s'imaginer que sa fille le luy auroit [56 V^o] fait scavoir ; Il le fait donc mettre dans cet enfoncement de fenestre derriere ces tapisseries, mais les tapisseries descendent elles si bas qu'elles puissent cacher les piedz de celluy qui se met derriere et tout contre ? Et quand Luscinde fut obligée de dire ce oüy fatal, Il *passa la teste et le cou entre ces tapisseries* (186) pour l'entendre : Comment cela s'est il pu faire sans qu'on l'ait veu,

(183) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXIV : « Creció la edad. y con ella el amor de entrambos, que al padre de Luscinde le pareció que por buenos respetos estaba obligado a negarme la entrada de su casa... »

(184) *Ibid.*, chap. XXVII : « ...tan secreto y tan a solas, que sólo han de ser testigos los cielos y alguna gente de casa. »

(185) *Ibid.*, chap. XXIV.

(186) *Ibid.*, chap. XXVII : « ...yo saqué toda la cabeza y cuello de entre los tapices... »

Car Il y avoit quatre grandz flambeaux alumez (187) qui rendoient une telle clairté que Cardenio eust pu tout remarquer, s'il eust eu l'esprit plus tranquille (188) Il vit pourtant que la mariée estoit vestue d'incarnat et blanc, qu'elle avoit beaucoup de pierreries et qu'elle estoit proprement habillée et parée (189).

NEO. — Je ne puis m'empescher de vous dire encore que vous poussez vostre Critique trop loing de remarquer qu'on ne peut estre derriere une tapisserie qu'on ne laisse voir ses piedz et le reste.

EU. — Je ne puis m'empescher aussy de vous dire que une histoire Comique ne passe point par la dessus sans le remarquer, Et qu'il n'y a que [57 R^o] la Poetique à qui cela soit permis a cause du merveilleux qui y est receu et qui est banny de la Comique, Car Je voudrois bien scavoir si pareille chose pourroit arriver chez vous, et si vous ou quelqu'un de vos domestiques ne verroit pas ces piedz et si quand il passa la teste et le cou (190) à travers ces deux tapisseries et qu'elles furent remuées, ce mouvement-là ne pouvoit pas attirer les yeux de quelqu'un qui eust veu et fait voir a ses voisins cette teste inconnue. Je vous le declare que c'est sur ce principe d'histoire Comique que J'examine et que Je soustiens quil faut examiner toute cette histoire parce que si lon y admet le merveilleux poetique, D.Q. ne sera plus fou, ou tous les personnages de l'histoire le seront comme luy, et nous aussy si nous la

(187) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXVII : « ...las luces de cuatro hachas... »

(188) *Ibid.* : « No me dió lugar mi suspensión y arrocamiento para que mirase y notase en particular lo que traía vestido [Luscinda]... »

(189) *Ibid.* : « ... sólo pude advertir a los colores, que eran encarnado y blanco, y en las vislumbres que las piedras y joyas del tocado y de todo el vestido hacían... »

(190) *Ibid.* : « Yo saqué toda la cabeza y cuello... »

lisons sans y faire les remarques que je fais. Mais passons à l'histoire de Dorothée, Je vous en ay desja dit quelque chose mais c'estoit en general et au sujet de ce Poétique et de ce comique, reprenons la et en voyons quelques particularitez.

p. 285
[note en marge]

[57 V^o] *Le Curé* (191) et ceux qui estoient avec luy ouïrent une voix qui avec de tristes accens faisoit de grandes plaintes et de grandes lamentations, qu'ilz entendirent distinctement Ilz avancerent environ vingt pas, et virent derriere un rocher un garçon vestu comme un laboureur assis au pied d'un fresne, lavant ses piedz dans un ruisseau d'eau courante, qui estoient si beaux qu'ilz ressembloient à deux morceaux de blanc Cristal né parmy les autres pierres du ruisseau, ses jambes qu'il avoit à moitié nues ressembloient à un albastre blanc. Le Curé et Cardenio qui le virent au visage, parce qu'il le leva

(191) Pierre Perrault commence ici à résumer l'histoire de Dorothée, et il en traduit assez exactement certains passages : « Todas estas razones oyeron y percibieron el Cura y los que con él estaban [Perrault a substitué à l'expression : *Todas estas razones* une autre expression employée plus haut par Cervantes : *una voz... que, con tristes acentos, decía...*] ...y no hubieron andado veinte pasos, quando detrás de un peñasco vieron sentado al pie de un fresno a un mozo vestido como labrador. al cual, por tener inclinado el rostro, a causa de que se lavaba los pies en el arroyo que por allí corria, no se le pudieron ver por entonces [détail omis par P. Perrault] ; y ellos llegaron con tanto silencio, que dél no fueron sentidos [détail omis par P. Perrault], ni él estaba a otra cosa atento que a lavarse los pies, que eran tales, que no parecian sino dos pedazos de blanco cristal que entre las otras piedras del arroyo se habian nacido... tenia las polainas levantadas hasta la mitad de la pierna, que, sin duda alguna, de blanco alabastro parecia. Acabóse de lavar los hermosos pies, y luego, con un paño de tocar, que sacó de debajo de la montera, se los limpió ; y al querer quitársele, alzó el rostro, y tuvieron lugar los que mirándole estaban de ver una hermosura incomparable, tal, que Cardenio dijo al Cura, con voz baja : — Esta, ya que no es Luscinda, no es persona humana, sino

pour prendre un linge de sa coiffure pour essuyer ses piedz en admirerent la beauté, Et Cardenio assura que puisque cette personne là n'estoit pas Luscinde ce devoit estre une divinité. Ce garçon osta ensuite sa capelline, et se couvant la teste, fit tomber des cheveux blondz et en si grande quantité et si longs qu'ilz luy couvroient tout le corps hors mis les piedz, Il les peignoit avec ses doigtz qui sembloient des morceaux [58 R^o] de neige qu'on avoit pressez. Se faisant ainsy connoistre pour femme, et voyant qu'on la regardoit elle voulut s'enfuir, mais elle tomba, Et le Curé et sa compagnie la rassurant luy fit conter son histoire, où elle dit entr'autres choses que s'estant deguisée ainsy en homme des champs, elle avoit rencontré un Pasteur de troupeaux qui l'avoit prise pour son serviteur chez qui elle avoit demeuré plusieurs mois comme berger d'où enfin elle estoit sortie s'estant aperceüe qu'il avoit reconnu qu'elle n'estoit pas un homme, aprez cela le Curé lui fit entendre le dessein qu'ilz avoient de ramener D.Q. à son village en deguisant le barbier en princesse affligée qui le prioit de la suivre en son royaume pour la deffendre contre un Geant son ennemy, A quoy Dorothée s'offrit d'elle mesme assurant qu'elle feroit mieux ce personnage

divina. — El mozo se quitó la montera y, sacudiendo la cabeza... se comenzaron a descoger y desparcir unos cabellos, que pudieran los del sol tenerles invidia [remarque omise par P. Perrault]... Los luengos y rubios cabellos no sólo le cubrieron las espaldas, mas toda en torno la escondieron debajo de ellos, que si no eran los pies, ninguna otra cosa de su cuerpo se parecia a tales y tantos eran. » [Don Quichotte, 1^{re} Partie, chap. XXVIII] P. Perrault omet ensuite l'histoire des amours de Dorothée et de don Fernand, histoire racontée par Dorothée elle-même, nous rappelle seulement qu'elle servit comme berger un « Pasteur de troupeaux » (...hallé un ganadero... al cual he servido de zagual...), et qu'elle s'offrit à remplacer le barbier dans le rôle d'une princesse affligée (...dijo Dorotea que ella haría la doncella menesterosa mejor que el Barbero....) [Don Quichotte, 1^{re} Partie, chap. XXVIII et XXIX].

p. 306
[note en marge]

que le barbier (et incontinent tirant de la taye d'un oreiller et d'une cassette qu'elle avoit portée avec elle des habitz d'une estoffe verte belle et riche avec un Collier et autres joyaux, elle s'en [58 V^{so}] accommoda en un instant de maniere qu'elle ressembloit bien à une grande et riche princesse (192). Voila la description que l'auteur faict de cette aventure qui est purement du stile Poetique et qui sent le Roman heroique, Tout y est merveilleux et extraordinaire et rien de Comique ni d'ordinaire rien qui ressembla aux Incidens de la vie qu'on mene ordinairement. Premièrement lon ne voit personne qui parle tout seul, comme faisoit Dorothée dans ce desert, Et encore moins qui parle assez haut pour qu'on l'entende distinctement (193) de trente ou quarente pas (194), Il n'est pas possible outre cela qu'une Jeune fille ait eu assez de hardiesse et de resolution pour se deguiser en homme, et se louer à titre de berger chez un paysan au milieu d'une forest aussy horrible que celle où elle estoit, Et encore moins qu'elle y ait pu demeurer plusieurs mois (195) sans estre connue pour ce qu'elle estoit, avec des cheveux longs et en quantité (196) comme elle en avoit, et qu'elle ait pu les cacher sous sa Capelline un si long [59 R^{to}] temps, Et encore moins que tout cela, que cette merveilleuse beauté qu'elle avoit, n'ayt pas esté remarquée d'abord par ce Pasteur

(192) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXIX : « Sacó luego Dorothea de su almohada una saya entera de cierta telilla rica y una mantellina de otra vistosa tela verde, y de una cajita, un collar y otras joyas, con que en un instante se adornó de manera que una rica y gran señora parecia ».

(193) Ces expressions, que Perrault souligne, ne correspondent à rien de précis dans le texte espagnol.

(194) Cervantes parle seulement de vingt pas : « veinte pasos. »

(195) L'expression espagnole est : « no sé cuántos meses ».

(196) « luengos y rubios cabellos... tales y tantos eran. »

de troupeaux, puisque Cardenio au moment qu'il la voit avec les mesmes habitz qu'elle avoit lorsqu'elle entra au service de son maistre, la croyant encore un homme s'escrie que *puisque ce n'est pas Luscinde ce doit estre une divinité* (197), Et cependant elle devoit estre bien plus belle en ce temps la qu'en celluy ou Cardenio la vit parce que le hasle et le grand air qu'elle avoit pris en gardant son troupeau *durant plusieurs mois* (198) devoient l'avoir diminuée et osté la blancheur et delicatesse de ses mains exposées si longtemps au travail de sa servitude Et cette beauté n'estoit pas seulement au goust de Cardenio, Sancho qui la vit aprez, *l'admira plus que personne et dit n'avoir veu un jour de sa vie une si belle Creature* (199). Si Sancho simple et grossier la trouve belle avec ses habitz de paysan, ce Pastre qui n'estoit assurément pas si simple que Sancho [59 V^o] devoit la trouver belle d'abord sans attendre *plusieurs mois* à s'en apercevoir. Il n'est pas possible non plus qu'elle ait pu garder un paquet comme celluy ou (*sic*) estoient ces habitz et cette cassette dont elle s'accommoda parmy ces autres serviteurs de la maison de ce Pastre, sans qu'on luy ait volé ou que quelqu'un n'ait eu la Curiosité de sçavoir ce que c'estoit. Je ne vous parleray point si vous voulez de la comparaison que l'auteur fait des piedz de Dorothée à deux morceaux de blanc cristal. Jugez en s'il vous plaist : ni aussy de ce qu'avant qu'elle eust fait tomber ses cheveux Cardenio la croyant encore un homme, ne laisse pas de dire *Celle la si elle n'est pas Luscinde* ce n'est pas une personne hu-

(197) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXVIII : « Esta, ya que no es Luscinde, no es persona humana, sino divina. »

(198) « no sé cuántos meses. »

(199) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXIX : « ...pero el que más se admiró fué Sancho Panza, pon parecerle (como era así verdad) que en todos los días de su vida había visto tan hermosa criatura... »

maine mais une divinité, Et l'auteur continue Immédiatement apres disant, Ce garçon osta sa capeline, Le bon homme Cervantes estoit si engoué de son histoire qu'il mettoit le devant derriere, d'impatience qu'il avoit de faire connoistre le merveilleux de ce deguisement. Mais trouvez vous bien vraysemblable que cette femme [60 R^o] affligée et desesperée comme elle estoit, ait pu s'offrir si promptement et si volontairement à faire une mascarade pour ce fou, Les gens qui luy en parloient comme je vous ay dit, n'avoient pas grand mine pour l'obliger a une si grande complaisance qui venoit d'elle mesme, car le Curé ni le barbier ne luy en faisoient pas la proposition. Il falloit que ses deslairs ne la touchassent guere pour les oublier si promptement. Enfin Je vous le diray encore une fois que si l'on veult bien croire ce recit de la maniere qu'il est escrit, D.Q. n'avoit pas grand tort de prendre serieusement et au pied de la lettre le merveilleux des Romans qu'il avoit lus, et n'estoit point si fou que l'auteur nous le donne, Et à ce compte nous autres qui lisons ces avantures de Dorothée et de Cardenio nous serions aussy fous que luy si nous les prenions aussy comme nous les donne Michel de Cervantes qui aura sujet de se rire de nous quand il voudra, lorsque nous lirons de telles choses sans en rien dire et que nous [60 V^o] les admirerons comme nous faisons. riez riez.

NEO. — Il n'y a rien de plus ingenieux et de plus agreable que ce que vous dites et si je ris c'est du plaisir de vous ouïr dire de si bonnes choses.

EU. — La Nouvelle du Curieux Impertinent (200), se peut souffrir et le merveilleux qui y est n'est pas exposé à la Critique comme les histoires dont nous venons de par-

(200). *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXX, XXXIV, XXXV:

ler et celles que nous avons encore à voir, parce que ne faisant point de personnage dans l'histoire comique de ce livre elle a pu estre escrite en stile Poetique, J'y trouve seulement le deffaut ordinaire de nostre auteur qui est la longueur de sa narration cette curiosité me semble poussée trop avant mais l'auteur l'a voulu ainsy Et il y a des fous de toutes les sortes Je ne crois pas aussy qu'un homme prez de mourir puisse escrire le billet qui se trouve apréz son decedz que le dernier soupir l'empescha d'achever d'escrire (201), l'on ne passe point de la vie à la mort si immediatement et cela tient du merueilleux des Romans. L'histoire du Captif d'Alger (202) est plus [61 R^{to}] supportable que les autres Les aventures n'ont pas tant de merueilleux, outre qu'on scait qu'il se passe des choses estranges en ces pays là et entre les captifz, Mais Je trouve qu'il estoit bien difficile que Zoraïda pust donner jusque a mil escus pour la rançon du Captif, n'ayant dautre moyen que celluy de ce mouchoir qu'elle jettoit par la fenestre (203), Cette action tant de fois reiterée comme il falloit qu'elle le fust l'exposoit à y estre surprise, principalement n'ayant aucune confidente à qui elle se pust fier, Et en ce pays là la Jalousie rend les yeux clairvoyans, Mais passe pour cela et pour la cassette (204) où estoit tout le bien de son pere qu'elle portoit qui devoit par cette raison estre peu de chose, passe encore pour cela, Elle avoit sur elle des pierreries dont elle s'estoit parée, Je ne scays si cela estoit bien à propos pour se sauver comme c'estoit son dessein et comme elle en estoit avertie, passe encore en faveur des mœurs

(201) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXXV.

(202) *Ibid.*, chap. XXXIX, XL, XLI.

(203) *Ibid.*, chap. XL.

(204) *Ibid.*, chap. XLI.

et des humeurs des Orientaux. Mais la gazette que conte ce captif des guerres de la Goulette (205) est bien hors de saison L'on n'a guere affaire de cela, L'anacronisme [61 V^{so}] que cette histoire faict dans la suite de celle du livre est à admirer, J'en ay fait la remarque desja, C'est pourquoy Je n'en parleray pas davantage, J'ay quelque pudeur de pousser à bout la dessus Ce bel esprit, passons au reste.

NEO. — Vous ne parlez point du Combat de D.Q. contre les oudres de vin (206), y trouvez vous quelque chose à redire.

EU. — Je crois que je l'allois oublier et pour vous dire ce que J'en pense Le songe de D.Q. est bien imaginé Son esprit estoit assez agité du dessein qu'il avoit pris pour la Princesse Micomicona pour luy donner un songe aussy estrange que celluy qui le fit sortir de son lit pour donner des coups d'espée aux murailles de sa Chambre et percer par hazard des oudres de vin, Je ne sçais pourtant ce que veut dire Sancho, qu'il a veu rouler la Teste du geant, l'Auteur n'explique point cela et nous ne le sçaurons jamais.

NEO. — Ne voyez vous pas qu'il veult parler de ces oudres, et mesme il dit que cette teste estoit aussy grosse qu'une oudre de vin (207).

[62 R^{to}] EU. — Il est vray mais ces oudres de vin ne rouloient (208) point, et puis s'il prenoit une oudre pour

(205) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXXIX.

(206) *Ibid.*, chap. XXXV.

(207) *Ibid.* : « ...que yo vi correr la sangre por el suelo, y la cabeza cortada y caída a un lado, que es tamaña como un gran cuero de vino. »

(208) Cervantes emploie le verbe *caer*, et non le verbe *rodar* : « la cabeza... caída a un lado. »

une teste, Il devoit prendre toutes les oudres qui estoient dans la chambre (car il y en avoit plusieurs) pour des testes de geanz. L'Auteur ne peut s'empescher de faire toujours quelque description qui donne de sales et malhonnestes idées. Il depeint D.Q. dans ce combat avec une chemise courte, et faict que Dorothee qui estoit venue au bruit, s'en retourne assez honteuse le voyant en cet estat : De mesme, quand D.Q. estant en sentinelle la nuit suivante dehors l'hostellerie et qu'il estoit attaché par la main a l'ouverture par où l'on Jettoit la paille (209), Il dit que le cheval d'un de ceux qui cherchoient D. Louis deguisé en garçon muletier, alla fleurir Rossinante, Il est encore tout prest à dire quelqu'ordure, Et cette rencontre est mal fondée parce qu'il n'y a pas apparence que des gens heurtans à *grandz coups et avec furie* (210) à une porte pour y entrer disans *avoir haste* (211) et faisans grand bruit, laissent aller leurs chevaux eux dessus, fleurir [62 V^o] un autre qui n'est pas à la porte avec eux.

L'histoire de D. Louis deguisé en garçon muletier (212), tient plus du Roman que d'une Histoire Comique, Ces deguisemens, Ces Chansons, ces voix angeliques, sont choses qui ne se voyent point dans le cours de la vie.

La dispute et le combat du barbier au bassin avec Sancho pour le harnois de son asne (213), et le Jugement qui se donne par la compagnie touchant ce harnois et ce bassin qui sont jugez estre harnois de cheval et non d'asne, armet et non bassin (214), me semble chose assez froide

(209) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XLIII.

(210) *Ibid.*, « con grandes golpes » — « con grande furia ».

(211) *Ibid.*, « ...vamos de priesa ».

(212) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XLIII, XLIV, XLV, XLVI.

(213) *Ibid.*, chap. XLIV.

(214) *Ibid.*, chap. XLV.

Neanmoins Il n'y a rien en cela d'Impossible et contre l'histoire comique, C'est une gayeté qu'a eu (*sic*) la compagnie, qui vouloit se resjouir aux despens de ce pauvre barbier qui estoit contraint de souffrir cette raillerie n'estant pas le plus fort.

Je trouve aussy que ces archers se laissent aisement persuader par le Curé, pour laisser aller D.Q. contre qui ils avoient un decret de prise de corps (215), Mais ne remarquez vous pas que nostre autheur, quand il ne sçait plus [63 R^{to}] où prendre sujet pour faire rire, Il fait battre quelqu'un, et Il y en a toujours qui ont la teste ou le nez cassé ou les dens en sang. Icy Sancho casse les dens au barbier et les luy met en sang (216), un peu aprez D. Louis casse les dens et les met en sang à un de ses serviteurs (217), Et aprez encore D.Q. Jette un pain au visage du Chevrier amoureux de Leandra et luy casse le nez qui fait une pluye de sang et le Chevrier luy donne un coup de poing au milieu du visage qui le luy met aussy tout en sang (218) : Voila bien du sang respandu, mais aussy cela fait bien rire, n'est-il pas vrai ?

Voicy donc qu'il est question de mettre D.Q. dans sa cage de bois qu'on avoit preparée : L'on le prend endormy, l'on luy lie les mains et les piedz sans qu'il le sente

(215) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XLVI.

(216) *Ibid.*, chap. XLIV : « ...dió un mojicón al barbero, que le bañó los dientes en sangre... »

(217) *Ibid.*, chap. XLV : « ...don Luis, a quien un criado suyo se atrevió a asirle del brazo porque no se fuese, le dió una puñada, que le bañó los dientes en sangre... »

(218) *Ibid.*, chap. LII. « ...arrebato [don Quijote] de un pan que junto a sí tenía, y dió con el al cabrero en todo el rostro, con tanta furia, que le remachó las narices... el cabrero cogió debajo de sí a don Quijote, sobre el cual llovió tanto número de mojicones, que del rostro del pobre caballero llovía tanta sangre como del suyo. »

p. 516
[note en marge]

p. 522
[note en marge]

p. 583
[note en marge]

qu'en se resveillant (219) et l'on le met la dedans : Je voudrois scavoir s'il avoit alors sa cuirasse, ses cuissars et son casque car il s'estoit mis à dormir pour se refaire de sa fatigue et de sa veille. Et sil n'avoit pas alors ses armes sur le corps comme Il y a aparence de le suposer puisqu'il dormoit pour se rafraischir, où estoient elles et qu'en a ton fait depuis ? Car Il est dit que Cardenio attacha a l'arçon de la [63 V^o] selle de Rossinante d'un costé l'escu et de l'autre le bassin (220), cependant s'il dormoit tout armé il estoit mal aisé de le lier de la sorte, Mais à propos de l'escu l'on ne voit point que D.Q. s'en soit servi dans ses aventures Il devoit s'en couvrir contre les pierres des meneurs de moutons contre celles des galleriens Contre le coup despée du Biscayn qui luy couppa une partie de l'oreille et en plusieurs autres rencontres,

Le discours du Chanoine sur les romans et sur les comedies avec le Curé, et la continuation de ce discours avec D.Q. est bien ennuyeux (221), Il tient vingt deux pages de l'Espagnol de trente quatre lignes chacune comme Je vous ay dit, Je ne crois pas que personne l'ait Jamais lu entierement, mais aussy il faut avouer que l'auteur l'a Interrompu adroittement par une aventure plaisante, à sa mode, Il fait que D.Q. a mal au ventre et c'est Sancho qui l'y fait songer (222), Cet artifice est ingenieux pour desennuyer le Lecteur, pendant une serieuse Conversation.

(219) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XLVI : « Llegáronse a él, que libre y seguro de tal acontecimiento dormía, y asiendole fuertemente, le ataron muy bien las manos y los pies; de modo, que quando él despertó con sobresalto no pudo menearse, ni hacer otra cosa más que admirarse y suspenderse de ver delante de sí tan extraños visajes... »

(220) *Ibid.*, chap. XLVII.

(221) *Ibid.*, chap. XLVII, XLVIII, XLIX, L.

(222) *Ibid.*, chap. XLIX.

Nous voicy tantost à la fin de la premiere (64 R^o) partie, Il n'y a plus que l'histoire de Leandra et du Chevrier (223), La manière dont il la fait entrer dans son livre est un peu forcée, Ce chevrier qui cherché sa chevre et qui luy parle comme si elle le pouvoit entendre (224), fait esperer au lecteur quelque chose de bien nouveau, Et tout cela pourtant n'est que pour luy faire dire que cette chevre etant femelle il n'y a pas lieu de s'y fier non plus qu'aux femmes dont il dit que l'esprit est volage, L'histoire de sa Leandra est à mon avis la mieux traitée elle n'a point trop de verbiage et a beaucoup de vraysemblance Ce qui me fait de la peine est cette caverne où l'on trouva cette Leandra nue en chemise cela me semble romanesque Je n'ay jamais veu de Cavernes que dans des Romans, Et cette Leandra fut bienheureuse dy estre trouvée, et que ceux qui s'en mettoient en peine allassent la chercher en un lieu où il y avoit si peu d'apparence qu'elle dust estre.

Je ne trouve aucune vraysemblance à l'equipée de D.Q. sur les Penitens (225), Lon ne croira [64 V^o] jamais que le Curé et les autres, s'estans donne la peine de luy faire faire une cage et de le lier, luy ayent laissé brider Rossinante et monter dessus, prendre son espée que Sancho lui portoit ni mesme que Sancho la luy ait laissé prendre pour une occasion qu'il ne pouvoit approuver, Et que pendant cela, et quil dit à la compagnie qu'il alloit à cette aventure, pas un d'eux, non pas mesme les 4 archers qui sont alerte (*sic*) et qui scavent vivre avec des gens plus meschans que n'estoit D.Q. ne l'ait retenu.

(223) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. LI.

(224) *Ibid.*, chap. L.

(225) *Ibid.*, chap. LII.

Nzo. — Mais il avoit donné sa parole.

Eu. — Il est vray pour ne pas s'en aller et s'eschapper d'eux, mais non pas pour entreprendre quelque nouvelle aventure : Enfin D.Q. eut un grand coup du baston qui servoit à porter l'Image de la Nostre Dame de la procession, sur une espaule, qui le fit tomber par terre, Le Curé de cette procession reconnut celluy qui accompagnoit D.Q. et ainsy tout le desordre qu'on avoit aprehendé de l'équipée de D.Q. fut apaisé, La Procession continua son chemin, D.Q. fut remis dans sa [65 R^o] cage sur sa chârrette à bœufz, et mené à son village, et remis entre les mains de sa gouvernante et de sa niece pour en avoir un soing particulier. Et l'auteur du livre dit en cet endroit que quelque soing qu'il ait pris d'avoir connoissance de ce que fit D.Q. en sa troisieme sortie Il n'a pu en avoir aucune du moins par escritz autentiques, sinon qu'il y a une tradition dans la Manche, que à la troisieme fois qu'il sortit, Il fut à Zaragoce où il se trouva à d'illustres Joustes qui s'y faisoient où se passerent des choses dignes de sa valeur et de son bon jugement : Et qu'au surplus il n'a pu descouvrir aucune chose touchant sa mort, sinon par le moyen de ce coffre de plomb dont Je vous ay parlé qu'avoit ce vieux medecin, et qui avoit esté trouvé à ce qu'il disoit dans les fondations d'un vieil Hermitage qu'on rebastissoit dans lequel coffre s'estoient trouvez des parchemins escritz en lettres Gottiques, en vers Castellans, contenans beaucoup de ses beaux faitz, donnans connoissance de la beauté de Dulcinée du Toboso, de la figure de Rossinante, de la fidelité de Sancho, et de la sepulture [65 V^o] de D.Q. avec differens Epitaphes, et éloges de sa vie, et de ses mœurs selon ce qu'on a pu lire, estans mis au net (226). Voila comment finit la

premiere partie de cette Histoire. Et ce que Je vous dis n'est que pour vous prouver ce que Je vous ay dit au Commencement, que le dessein de l'auteur avoit esté de ne faire que celle la, et quil n'a fait la seconde que par Jalousie de ce qu'il en avoit paru une qui n'estoit pas de luy.

Je ne sçais si aprez ce que Je vous ay fait remarquer vous persisterez à dire que ce livre est excellent, plaisant, divertissant, et faisant bien rire, Et si vous continuerez à dire que j'ay tort de le descrier comme Je fais, lorsque tout ce qu'il y a de beaux esprits sont de mesme advis et ne se lassent point de l'admirer.

NEO. — Je vous avoue que les Remarques que vous avez faites sont spirituellement faites, mais avouez ausy que vous avez donné l'essor a vostre humeur critique, Car si vous y prenez garde, (pardonnez moy cecy) Il est difficile de parler Juste et clairement devant vous, vous ne voulez [66 R^{te}]entendre que ce qui est dit nüement, Et pour peu qu'il y ait de figure dans la diction vous estes en deffaut ou du moins vous en faites le semblant,

historia, puesto que con curiosidad y diligencia ha buscado los hechos que don Quijote hizo en su tercera salida, no ha podido hallar noticia de ellos, a lo menos, por escrituras auténticas; sólo la fama ha guardado, en las memorias de la Mancha, que don Quijote la tercera vez que salió de su casa fué a Zaragoza, donde se halló en unas famosas justas que en aquella ciudad hicieron, y allí le pasaron cosas dignas de su valor y buen entendimiento. Ni de su fin y acabamiento pudo alcanzar cosa alguna, ni la alcanzara ni supiera si la buena suerte no le deparara un antiguo médico que tenía en su poder una caja de plomo, que, según él dijo, se había hallado en los cimientos derribados de una antigua ermita que se renovaba; en la cual caja se habían hallado unos pergaminos escritos con letras góticas, pero en versos castellanos, que contenían muchas de sus hazañas y daban noticia de la hermosura de Duleinea del Toboso, de la figura de Rocinante, de la fidelidad de Sancho Panza, y de la sepultura del mismo Don Quijote, con diferentes epitafios y elogios de su vida y costumbres. Y los que se pudieron leer y sacar en limpio fueron los que aquí pone el fidedigno autor desta nueva y jamás vista historia. »

ne voulant avoir aucune complaisance, ni sous entendre aucune chose à ce que l'on vous dit, Cependant tout le commerce de la parole est fondé sur une reciproque indulgence que lon a les uns pour les autres, d'où sont venus tant d'usages dénonciations estranges et extraordinaires et qui n'ont presque point de raison, et cela pour s'expliquer avec plus de brieveté et de facilité, ce qui a esté receu nonobstant tout ce que vostre critique y pourroit trouver à redire. Or il faut que vous m'avoüiez qu'il y a des livres où la precision et la justesse sont necessaires absolument comme sont les livres dogmatiques où la moindre faute renverse tout, Mais il y en a aussy où elle n'est point requise comme sont ceux de divertissement, ceux d'histoires inventées, dans ces livres là quelles fautes peut il y avoir ? Car de l'anachronisme, (ce mot la seulement gasteroit le livre s'il y estoit) cet anachronisme est de nulle consequence, cela seroit considerable si c'estoit un livre de Chronologie, mais en celuy cy où tout est [66 V^o] inventé et par consequent où tout est bon autant que l'auteur l'a voulu, c'est luy faire un procez mal à propos que de le poursuivre sur des loix qui luy sont estrangeres: Ainsy Je crois qu'il faut garder vos Critiques pour d'autres livres qui y seront naturellement exposez, Et ne les regarder en celuy cy que comme des marques de vostre esprit, Car enfin il n'y a point de livres au monde sur lesquelz on ne puisse faire des critiques quelque bons qu'ilz soient, mais ilz ne laissent pas d'estre estimez nonobstant cela.

EU. — Je suis bien aise que vous me parliez avec franchise comme vous faites, Cependant, vous m'avez repris au commencement de ce que Je fondois quelque chose de ma Critique sur l'humeur de l'auteur du livre, Et vous faites à present la mesme chose à mon egard, ce

qui me justifie auprez de vous de ce costé là. Je vous suis aussy obligé d'avoir pris la peine de faire mon portrait quoy qu'un peu chargé, mais je l'en trouve meilleur pour moy, J'en vois plus clairement mes defautz que je tascheray de corriger, Cependant Je puis dire que Je n'ay pas esté malheureux dans [67 R^{to}] quelques critiques que j'ay faites sur quelques ouvrages, elles ont esté aprouvées, Vous sçavez aussy que j'ay esté assez heureux pour convaincre d'opiniastreté en plusieurs rencontres des gens qui avoient plus d'esprit que moy et qui disoient à peu prez ce que vous dites, vous en avez esté tesmoing, et qu'ilz n'ont pu me convaincre de l'opiniastreté qu'ilz me reprochoient quand Je n'ay pas esté de leur avis, ce qui me fait croire que Je n'ay pas encore l'esprit egaré. Mais Il ne s'agit pas icy de la netteté de l'expression dans le discours de la conversation dont vous parlez, où Je demeure d'accord que l'intention de le rendre bref luy a accordé des passedroitx extraordinaires: Il ne s'agit pas non plus de la precision d'un livre dogmatique ni d'un livre de chronologie, Il s'agit simplement d'un livre quel qu'il soit qu'un homme a composé à son loisir dans son Cabinet, où l'impromptu du discours ne peut faire excuser des fautes essentielles qu'on y remarque, par ce qu'il a du les voir en ayant tout le loisir, Je vous ay amplement fait entendre cela: or un Livre [67 V^o] quel qu'il soit doit toujours estre assez precis pour n'estre point contraire à luy mesme, Et s'il traite une histoire, quoy qu'elle soit inventée il doit y garder les marques d'une histoire veritable, elle ne doit point supposer dans son tissu des impossibilitez quoy qu'elle puisse y feindre des faitz miraculeux, mais de faire que des gens qui ne doivent naistre que deux cens ans aprez, se trouvent en la compagnie d'autres qui sont

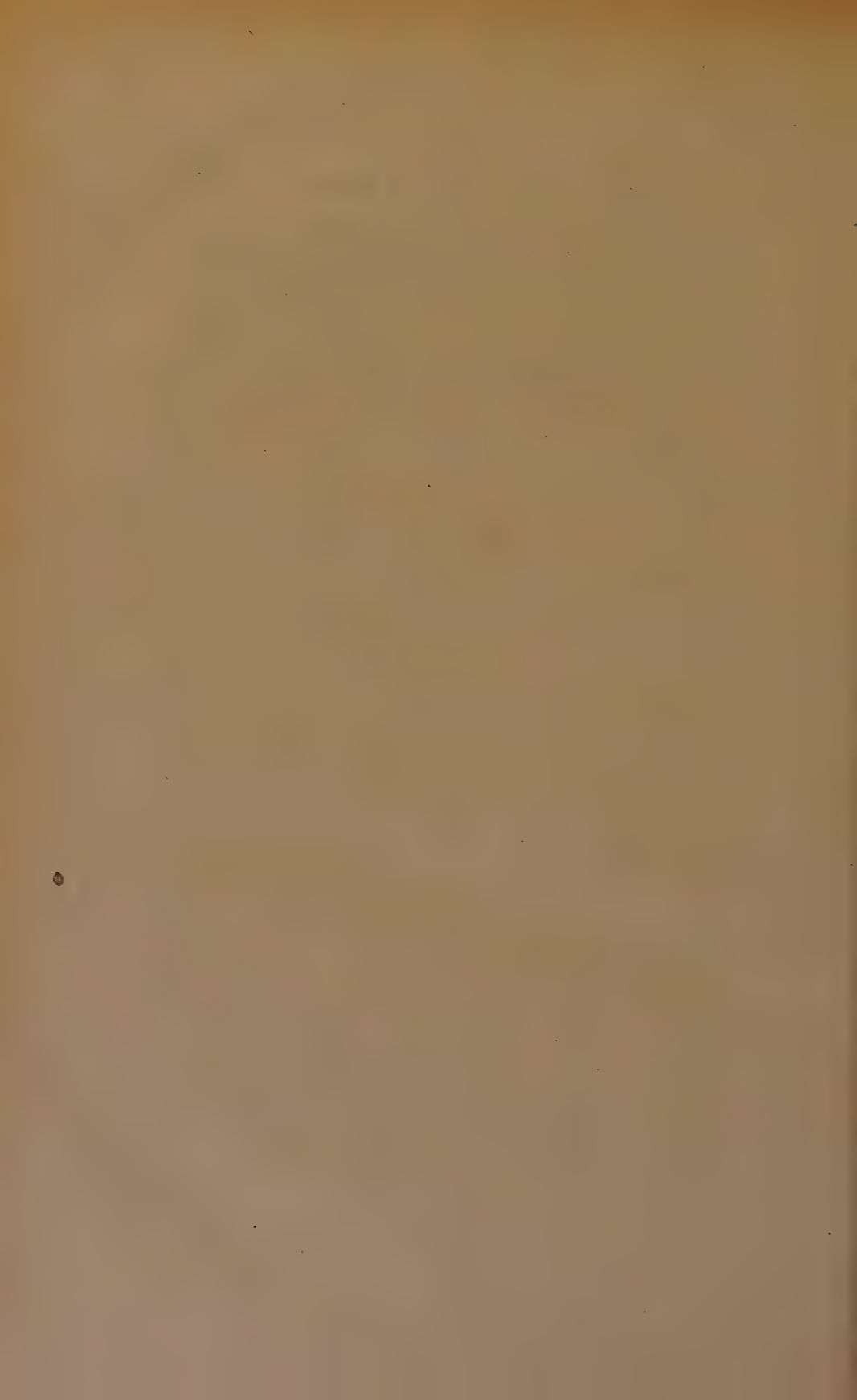
mortz il y a deux cens ans, C'est ce qui n'est pardonné a aucune histoire ni fable, Et ce mot d'Anachronisme dont vous faites une raillerie veult dire ce que je dis, Et tout railleur ou raillé qu'il soit Il met une tache au livre et au jugement de l'auteur que tous vos beaux espritz ne scauroient effacer ni avec leur grande autorité, ni avec leur silence mesprisant: Je ne vous repeteray point ce que je vous ay dit cy devant sur ce sujet, et sur les histoires Poétiques et Comiques de peur de vous ennuyer, Je vous repeteray pourtant encore que vos M^{rs} les beaux espritz ne scauroient tenir contre mes objections et mes remarques [68 R^{to}], quand ilz voudront bien ne me pas traitter de haut en bas, et s'imaginer qu'ilz m'acableront avec leur autorité dont je ne fais point de Cas quand ils n'auront que cela à m'opposer. Ce que je vous ay dit est vray, ils sont prevenus de l'estime qu'ilz ont faite de ce livre au temps de leur Jeunesse qu'ilz n'avoient aucune experience, et qu'ilz n'estoient capables que d'y voir des fadaïses qui leur sembloient plaisantes alors, laquelle estime est demeurée dans leur esprit telle qu'ilz l'avoient en ce temps la et qu'ilz ont toujours soustenue sans avoir reveu depuis ce livre, Mais Je gagerois contre eux qu'ilz ont bien de la confusion de voir a present dans cette nouvelle traduction qui en a renouvelé la lecture, toutes les absurditez qui y sont et qu'ilz voudroient bien ne s'estre point si fort declarez. J'ay encore à leur demander pourquoy ilz critiquent avec tant de severité les ouvrages de ce siecle qui sont des histoires inventées comme celle dont nous parlons, Et pourquoy delicatz et difficiles comme ils sont, Jusques à vouloir refformer des endroitz a cause disent ilz qu'on pourroit [68 V^{so}] les traitter mieux qu'ilz ne sont, Ilz ne veulent pas voir dans celluy cy

non pas des fautes douteuses comme celles dont Je viens de parler mais des absurditez qui ne se peuvent souffrir et qui sautent aux yeux des moins éclairés, cette indulgence est trop manifestement injuste pour estre approuvée. Ces Messieurs font Justement Comme fit le Renard quand Le Lion Le loup et l'asne se furent confesser (*sic*) a luy, Le lion s'accusa d'avoir dévoré un passant qui ne luy faisoit point de mal, Le Loup s'accusa d'avoir mangé une breby avec son agneau qui estoient tout le bien d'une pauvre petite bergère, Le renard leur pardonna ces fautes sur ce qu'ilz l'assurerent que ce qu'ilz avoient fait estoit à cause qu'ilz avoient fain (*sic*), Mais quand l'asne s'accusa d'avoir mangé la paille des sabotz du garçon qui le conduisoit Ah Malheureux! s'escria le Renard qu'as tu fait ton péché n'a point son pareil, Ce pauvre enfant meurt peut estre de froid a l'heure qu'il est faute de cette paille, Cela ne se peut pardonner et sur cette sentence il fut dévoré par le lion [69 R^{co}] et par le loup. Aussy ces Messieurs, dans ce siècle si éclairé et si peu indulgent, pardonnent des fautes qu'ilz nomment mesme des beautez et ne pardonnent pas des choses qu'on ne doit pas appeller fautes puisqu'ilz disent qu'on pouvoit faire mieux. Enfin Monsieur voila à quoy nous en sommes, scavoir si a cause qu'il y a soixante ou quatre vingtz ans qu'on estimoit ce livre, Il le faut estimer encore aujourd'hui. Si cela estoit Ronsard reprendroit avantageusement la place que le siècle present luy a ostée Marot Dubartas et autres de ce temps là dont la reputation estoit alors plus grande que n'est et ne sera jamais celle des meilleurs auteurs d'aujourd'hui, en feroient de mesme, Mais Je ne vois pas qu'on se dispose à leur faire une pareille grace qu'à Michel de Cervantes à avoir pour eux cette indulgence

aveugle et affectée qu'on a pour luy. Quand vous voudrez nous verrons la seconde Partie, où Je vous feray voir encore de plus grandes Impertinences qu'en la premiere, Et où Je vous [69 V^o] parleray de l'imitation de quelques aventures de ce livre qu'on reproche a Sorrel dans son berger extravagant ou antiromant.

NEO. — Ce sera quand Il vous plaira.

FIN



CRITIQUE

du Livre de Don Quichotte

SECONDE PARTIE

Dialogue

NEOPHILE — EUDOXE

NEOPHILE. — Je vous ay toujours attendu pour oïr vos remarques sur la seconde Partie de nostre livre comme vous me l'aviez fait esperer quand nous nous separasmes le dernier jour : Mais je crois que je ne vous aurois point veu si je ne vous estois venu trouver comme je fais.

EUDOXE. — Je suis fasché de vous avoir causé cette peine, Il est vray que je m'estois offert pour continuer nostre critique. Mais de la façon dont vous me parustes dans nostre dernier entretien, recevoir ce que je vous disois, J'ay cru que je pourrois peut estre ne vous pas faire plaisir de blasmer davantage un Livre que [70 V^{so}] vous aimez, et que de continuer comme j'ay commencé ce seroit jetter de l'amertume sur les douceurs que vous y trouvez, en quoy J'aurois mauvaise grace voulant vous obliger à estre de mon avis et à renoncer à vostre goust pour le conformer au mien.

NEO. — Je ne sçais pas sur quoy vous avez fondé vostre

scrupule, Car vous estes trop raisonnable pour avoir pris serieusement tout ce que je vous ay dit, Je pretends vous avoir parlé academiquement, Je veux dire d'une maniere où Il est non seulement permis de n'estre pas de l'avis de celluy qui parle, mais où lon soutient le sien quelques fois avec des termes un peu plus fortz qu'une conversation réglée ne le pourroit souffrir, ce qui se pardonne à la chaleur de la dispute qui n'est point fondée sur les termes et sur les Enonciations, mais seulement sur la chose agitée et mise en question: du moins c'est ain-sy que vous m'avez fait entendre qu'on en use et qu'on se gouverne dans une academie.

EU. — Cela est vray, et ce que Je viens de vous dire n'est point fondé sur ce que vous pensez, Je [71 R^o] sçais combien vous estes raisonnable, Mais enfin Il est vray que d'estre contredisant depuis le commencement d'un livre Jusques à la fin aussy fortement que je l'ay esté, est quelque chose d'incivil, et qui à la longue cause de l'ennuy, Et je n'ay pu faire moins que de vous tes-moigner par mon retardement à vous voir, que j'avois quelque doute de vous avoir ennuyé.

NEO. — Et moy Je vous prie de prendre l'impatience que J'ay eüe de vous voir pour une marque de la satisfaction que m'a donné (*sic*) tout ce que vous m'avez dit, et de celle que j'espere avoir de vous oïr dire vos sentimens sur cette seconde Partie Car si le scrupule que vous me dites avoir eu, estoit veritable à mon egard, Je me serois bien gardé de vous venir trouver, peut estre mal à propos, Mais je n'y ay point entendu de finesse, et Je n'ay eu d'autre pensée que d'estre instruit sur une chose si fort contestée. Je vous avoüe aussy que ce qui m'est arrivé depuis que Je ne vous ay veu, et qu'il faut que je vous dise avant que nous entrions en ma-

tiere, m'a fait [71 V^o] avoir l'impatience que je vous tesmoigne. Vous sçaurez donc que quand nous nous séparâmes Je fus chez un de mes amis où je vas assez souvent, et où se trouvent de beaux Espritz comme il l'est luy mesme, où la conversation se tourna sur le merite des ouvrages anciens que chacun s'empressoit de louer, et de mettre beaucoup au dessus de ceux de nostre siecle, avec lesquels ilz ne vouloient faire aucune comparaison et principalement pour les ouvrages des poetes grecs, qu'ils disoient estre divins; vous sçavez que J'aime la lecture, que je sçais un peu de Latin mais que Je ne suis point grec, Je n'ay pas laissé pourtant, curieux comme je suis, de lire de ces ouvrages grecz dont ils parloient traduits comme ils sont en Latin de mot à mot, par où j'ay eu quelque connoissance de ce que ce peut estre, Et comme je suis familier avec les Messieurs de cette compagnie Je leur dis, pour me divertir un peu, qu'ils avoient grand tort de ne pas faire voir ces divines beautez à Notre Siecle, cela leur estant si facile, puisqu'ils sçavent si bien Le grec, et qu'ils escrivent si bien en [72 R^o] françois, Parce que quand ils ne le font pas, tout le mieux qu'on peut penser d'eux, est qu'ilz veulent estre seuls jouissans de ces beautez, Jaloux que d'autres ayent un semblable plaisir, Car Il y auroit des mal pensans qui pourroient croire ou qu'il n'y a pas tant de beautez dans ces ouvrages Grecz qu'ilz disent, ou bien qu'eux mesmes ne sont pas si habiles en langue Grecque qu'ils veulent qu'on le croye. Ils se mirent à rire à ce discours d'un air dedaigneux, me faisant connoistre qu'ils ne me connoissoient pas digne d'entendre ce qu'ils eussent pu me dire à ce sujet, ni en estat de le comprendre. Cette maniere me picqua un peu, et J'eus de la peine à me retenir de leur dire quelque chose sur leur

pretendue capacité dans l'intelligence de la Langue Grecque: Et comme ils continuoient de rire entr'eux d'un air de Caballe dont les mysteres ne se communiquent pas à des profanes comme je passois prez d'eux, Je continuoïss aussy à faire instance sur ces traductions que Je demandois pour voir ces beautez qu'ilz exaltoient si fort, Mais ils ne voulurent jamais me parler nettement [72 V^o] me disant seulement que l'estime de ces auteurs anciens avoit esté confirmée de siècle en siècle par les plus habiles gens qui y avoient paru, que d'ailleurs toutes ces beautez la estoient si fines qu'il estoit comme impossible de les transmettre par une traduction à la connoissance du public, que ce seroit mesme les ruiner entiere-ment, de mesme que les grandes beautez des Dames ne peuvent estre peintes par les plus habiles ouvriers sans leur faire tort, Et qu'ainsy les tesmoignages qu'en rendoient les gens d'érudition devoit (*sic*) estre une assurance à ceux qui ne le sont pas en un assez haut degré, du merite de ces ouvrages. Vous nous traitez bien du haut en bas leur dis je quand vous voulez qu'on s'en raporte à vostre seul tesmoignage, mais tous les sçavans n'en ont pas usé ainsy, quelques uns ont bien voulu prendre la peine de nous faire voir les beautez des ouvrages Latins Et les plus habiles les ont traduis avec beaucoup de soing et s'en sont faict honneur, Pourquoi donc s'il y a tant de beautez dans ces ouvrages grecs et si vous estes si habiles pour les voir [73 R^o] ne faites vous pas comm' eux? Je vous pousse un peu trop fortement à la verité, Et Je vois bien aussy que vous ne vous en esmouvez guere car vous ne me croyez pas un dangereux ennemy, Mais vous sçavez que quel que soit un ennemy Il ne le faut jamais mespriser, Goliath tout grand et tout puissant qu'il estoit fut vaincu par un

petit berger qui ne fit que luy Jetter des pierres: Ce que Je vous dis ne sont que de petites pierres que Je vous jette, mais elles peuvent en attirer de plus grosses Et quand vous mespriserez de me respondre nettement ou à d'autres qui vous en diront autant vous donnerez sujet de croire que vous n'avez rien de bon à dire. Cela me fait souvenir, continuai je de ce que me vient de dire une personne d'esprit avec qui j'ay eu une longue conversation au sujet du Livre de D.Q. qu'il mésestime beaucoup et que j'estimois de mesme par ce que Je vous ay tous veu en faire cas, Et comme Il me disoit des choses qui me sembloient bien fortes pour ruiner cette estime, et que je ne pouvois luy respondre nettement et precisement, Et [73 V⁸⁰] que je me rangeois à l'ombre de vous autres Messieurs comme à un grand abry, rapportant contre ses raisons l'approbation universelle que vous luy donnez: Il m'a dit, si vous vous en raportez à ces Messieurs vous n'en aurez pas plus de raison Ils ne vous diront que des choses generales et jamais n'entre-ront en matiere, Ils croiroient se faire tort et s'abaisser par trop, que de venir aux mains avec quelqu'un qui n'est pas de leur caballe, Ilz veulent que tout passe souz le titre de leur auctorité, mais Je ne m'arreste pas à cela dit il, tout leur suffrage ne me fera pas changer d'avis, dans un doute aussy esclaircy que celluy la, estant prest d'entrer au Combat sur ce sujet avec qui voudra l'accepter, ne voulant d'autres armes que le bon sens et mesme le plus commun. Vous avez eu raison me dirent tout ensemble ces Messieurs de soutenir le merite de l'histoire de D.Q. Et vostre Critiqueur sera critiqué luy mesme partout où il y aura des gens qui ayent tant soit peu d'erudition, La reputation de ce livre est trop affermie pour estre esbranlée par quoy que ce

soit qu'on puisse dire [74 R^o] Il n'y a rien de plus ingénieux de mieux pensé de mieux dit ni avec plus d'esprit, Et si quelques minuties ont eschappé à son auteur elles ne doivent pas luy estre reprochées dans un si grand ouvrage Allez allez me dirent ils vous pouvez dire a vostre Critiqueur qu'il ne gagnera pas son proces contre Michel de Cervantes, Il est trop bien fondé en son droit et il a de trop bonnes pieces à produire Quand ce ne seroit que le debit qui a esté faict de plus de deux mil exemplaires de sa nouvelle traduction en moins d'un an. Mais repliquay je J'ay dit à ce Critique toutes les belles raisons que vous me dites la, dont il ne s'est point contenté, Il veult comme je viens de vous dire qu'on responde article par article aux choses qu'il critique, car Il n'a laissé passer aucune aventure où il n'ait trouvé de grandes absurditez, lesquelles il m'a fait voir si clairement que je suis demeuré court. Allez allez encore une fois m'ont ils dit, cet homme n'a pas de goust c'est un chicanneur qu'il ne faut point escouter; Voila ce que me dirent ces Messieurs.

EU. — Vous voyez Monsieur qu'il est vray ce que [74 V^o] Je vous ay dit, que ces Messieurs n'en viendroient jamais à examiner le détail, et qu'ilz ne respondroient que par des discours generaux, Mais pour rabattre un peu leur orgueil, Je voudrois que vous leur eussiez dit un sentiment de Joseph Scaliger sur les beautez et agrements des Comedies de Terence, vous les avez leües?

NEO. — J'en ay veu quelques unes au College, Et depuis J'ay lu les autres dans une traduction nouvelle qui en a esté faites, Elles me semblent fort agreables, J'aimerois pourtant mieux celles que nous avons de Moliere, Il me semble qu'elles sont plus touchantes et qu'elles réjouissent d'avantage.

EU. — Je suis bien de vostre avis, Ce Scaliger dit donc qu'Entre cent personnes mesme de ceux qui ont de l'Erudition, à peine s'en trouvera t'il un qui voye les beautez et les agrements des Comedies de Terence.

NEO. — Je trouve ce sentiment là fort plaisant et ce scavantasse de Scaliger traitte ce me semble assez cavalierement les autres scavantz de ne [75 R^{to}] les croire pas assez habiles pour bien entendre Terence qui n'est qu'un autheur Latin, Et qu'auroit il dit sil eust parlé d'un autheur grec.

EU. — Cest fort bien remarqué, mais si vous y prenez garde, il ne traitte pas mieux Terence qu'il veut pourtant louer disant que les beautez de ses ouvrages sont si legeres qu'elles ne sont reconnües presque de personne.

NEO. — Il est vray car il me semble que les grandes et solides beautez surprennent d'abord tout le monde, Il est vray pareillement qu'on les trouve toujours plus grandes plus on les considere, mais toujours sont elles reconnües beautez par tous ceux qui les regardent quelque finesse de discernement qu'ils ayent ou qu'ils n'ayent pas.

EU. — Si vous aviez dit à ces Messieurs cette pensée de Scaliger vous les auriez bien mis en peine Car il eust fallu qu'ilz fussent demeurez d'accord tous tant qu'ilz estoient, de n'entendre pas Terence, ou bien qu'ilz eussent dementy Scaliger qui est un Prophete parmy eux, Mais l'expedient qu'ils trouvent à cela est, que chacun en son particulier croit estre cet un [75 V^o] de cent qui l'entend, Et quand ils gardent la dessus le silence, ils l'attribuent à modestie dont ils se scavent bon gré. Je vous dis tout cela pour vous faire connoistre ce que c'est que ce peuple scavant et combien Il y a de

Caballe et de mystere dans tout ce qu'ilz font et qu'ils disent.

NEO. — Il faut en exepter pourtant quelques uns et des plus habiles mesme, qui sont assez sincerés pour garder quelque moderation dans leurs avis sur l'antiquité, et qui peut estre n'osent se declarer plus ouvertement de peur de faire un schisme parmy leurs amis.

EU. — J'en demeure d'accord avec vous, Mais je vous prie ne vous lassez point pour cela de les defier tous tant qu'ilz sont de faire des traductions de ces auteurs grecs qui sont si divins, Ils ne le feront jamais, Et vous aurez le plaisir de voir les defaites dont Ils se serviront Car assurément cela les met en peine, par ce que la mode est bien à present de faire des traductions, et pourquoy n'en font ils pas? Ceux d'entre ces scavans qui n'ont pas de genie pour produire quelque chose d'eux mesmes, [76 R^{vo}] car tout le monde n'en a pas, cherchent de tous costez des auteurs qui n'ayent point esté traduits, Et en voilà de si beaux qui ne l'ont point esté, Pourquoi ne voyons nous pas l'Iliade d'homere bien traduite en françois avec l'Odyssée, Pourquoi ne voyons nous pas les Comedies d'Aristophane, Les tragedies d'Euripide, de Sophocle, les Idyles de Theocrite, les poesies d'Anacreon, tous ces grands modelles du beau et du bon mesme Les Oraisons d'Isocrate, de Demostene, Pourquoi dis je ne voyons nous pas tous ces beaux ouvrages bien traduits comme ils le seroient si d'aussy habiles gens y avoient mis la main, ces traducteurs la s'en feroient honneur en les dediant à Monseigneur Le Dauphin à qui l'on fait connoistre tout ce que l'antiquité à de beau Car je ne scais pas pourquoy lon voudroit luy cacher plustost ces ouvrages si vantez, que les autres qu'on a traduits Allez Allez, pour parler comme vos Messieurs ces gens

là se moquent, ou ils ne sont pas si habiles en Grec qu'ils disent, ou ces ouvrages ne sont pas si beaux qu'ils le publient, Mais passons car Je ne suis qu'un chicanneur qu'il ne faut pas [76 V^o] escouter, Voyons cette seconde partie.

NEO. — Quoy que J'aye envie de vous entendre la dessus, la digression que nous avons faite ne m'a pas déplu, et Je vous prometz que Je leur feray bien la guerre.

EU. — N'en faites point de difficulté, vous ne hazarderez rien Ils ne se battront qu'en retraite, Ils eviteront mesme vostre rencontre et vostre entretien autant qu'ils le pourront. Mais laissons cela et revenons à nostre Critique de la Seconde Partie de nostre Ingenieux Chevalier comme le nomme l'auteur de son histoire, et que Du Rosset traducteur de cette Seconde Partie nomme l'admirable et excellent Chevalier (227) tant ce titre d'ingenieux, luy a semblé (et a Cæsar Oudin traducteur de la Premiere) mal donné à cette Histoire, comme Je vous l'ay fait remarquer.

Nous avons laissé D.Q. en sa maison entre les mains de sa Niece et de la gouvernante pour en avoir soing et le bien traiter, Ce qu'elles firent *durant prez dun mois* (228). Aprez lequel temps, Le Curé et le Barbier le vinrent voir, Et quoy qu'ils [77 R^o] eussent resolu de ne luy donner aucune occasion de se ressouvenir de ses chimeres passées, Le Curé le voyant avec un esprit fort rassis, par-

(227) C'est, en effet, le nom que Rosset donne à l'hidalgo de Cervantes dans le titre qui précède le 1^{er} chapitre de sa traduction. Il n'en a d'ailleurs pas moins gardé le mot *ingénieux* dans le titre essentiel, celui qui est placé à la première page du livre : *Seconde Partie de l'Histoire de l'Ingénieux et redoutable chevalier, Dom-Quichot de la Manche...* (1618)

(228) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. I : « *casi un mes.* »

lant fort à propos sur ce qu'on-luy disoit, changée d'avis, et voulut esprouver si ce qu'il en voyoit estoit aussy solide qu'il paroissoit, Il le mit sur les affaires d'Estat et luy dit que le Turc descendoit avec une puissante armée, qu'on ne sçavoit point son dessein ni ou (*sic*) devoit fondre un si grand orage, Et en suite que le Roy d'Espagne avoit donné ordre que les costes de Naples, La Sicile et l'Isle de Malte fussent pourvues de bonnes garnisons pour leur deffense : Sur quoy D.Q. dit qu'il avoit un advis à donner à sa Majesté à quoy elle ne pensoit pas, qui estoit de *commander par un cry public que tous les Chevaliers Errans qui estoient en Espagne se rendissent à la Cour : Et qu'encor qu'il n'y en vinst que demy douzaine Il pourroit y avoir tel entr'eux qui seul seroit capable de destruire toute la puissance du Turc* (229). Par ce discours de D.Q. on diroit quil croit qu'il y a beaucoup de gens en [77 V^o] Espagne qui fassent profession de Chevalerie Errante puis quil dit qu'on trouveroit en eux un secours plus present pour resister à la puissance du Turc que dans tous les apareils du Roy, Et cependant Il dit en suite et en continuant son mesme discours avec le Curé et le Barbier, quil *s'efforce de faire voir l'erreur où l'on est de ne pas renouveler le temps heureux où l'on voyoit reluire l'ordre de Chevalerie errante* (230) qui estoit florissante aux autres siecles : Et en suite encore en un entretien quil a avec Sancho, Il lui demande ce que

(229) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. I : « ¿ Hay más sino mandar su Majestad por público pregón que se junten en la Corte para un día señalado todos los caballeros andantes que vagan por España, que aunque no viniesen sino media docena, tal podría venir entre ellos, que solo bastase a destruir toda la potestad del Turco ? »

(230) *Ibid.*, : « ... sólo me fatigo por dar a entender al mundo en el error en que está en no renovar en sí el felicísimo tiempo donde campeaba la orden de la andante caballería. »

lon dit dans le Monde de *l'entreprise qu'il a faite* de faire ressusciter et faire revenir au Monde la Chevalerie Errante *don (sic) on avoit perdu la memoire* (231), Il a dit pareille chose en plusieurs endroitz de la Premiere Partie, Voila une contradiction manifeste, Il veult qu'on appelle par un Cry public tous les Chevaliers errans qui sont en Espagne, Et Il dit en mesme temps que l'ordre en est perdu, et qu'il veult le *renouveler et le faire* ressusciter (232).

[78 R^o] N^o. — Mais c'est un fou qui parle, et il ne faut pas s'estonner s'il n'y a point de sens à ce qu'il dit.

EU. — Cela n'est pas comme vous le dittes pardonnez moy. D.Q. n'estoit pas un fou à dire des extravagances sans suite et sans ordre, Il avoit dans sa folle une maniere de raison qui l'empeschoit de rien dire ni faire mal à propos, Il estoit seulement prevenu pour la Chevalerie errante, dont il seavoit les coustumes et les statuts, lesquelz il vouloit garder et suivre exactement, ainsy cette faute est purement de l'auteur de son histoire dont il n'y a pas lieu de s'estonner puisque nous ne l'avons que trop veu dans de semblables contradictions, Mais nos sçavans comptent tout cela pour rien, Et à la fin Je crois qu'il faudra que j'en fasse de mesme, car Je vous deviendrois ennuyeux. Cependant Je crois qu'on peut avec Justice Imputer ces fautes la à cet auteur et a son peu de jugement sans qu'il ait lieu de s'en plaindre Parce qu'il dit en cette seconde partie que *ceux qui composent des livres ou des histoires doivent avoir un grand Jugement*

(231) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. II : « ¿ Qué se platica del assumpto que he tomado de resucitar y volver al mundo la ya olvidada orden caballeresca ? »

(232) *Ibid.* : « resucitar y volver al mundo . . . »

et leur entendement (233) [78 V^o] et en suite qu'il y en a qui composent des livres qu'ils jettent comme si c'estoient des baignetz (234), Il veult dire qu'ils n'ont pas mis beaucoup de temps à les faire Et en suite encore Il plaint ceux qui ayans fait des ouvrages qui avoient de la reputation avant qu'estre imprimez, cette reputation s'est perdue quand ils les ont mis au jour, parce que dit-il les ouvrages imprimez se regardans à loisir lon y voit facilement les fautes qui y sont et on les espluche avec d'autant plus d'exactitude que le renom de l'auteur est grand (235). Si Cervante scavoit si bien les Inconveniens à quoy sont exposez les ouvrages que lon donne au Public, Il fault croire qu'il s'est precautionné autant qu'il a pu pour n'y pas tomber, et qu'en composant cette histoire que nous lisons Il a employé tout ce qu'il avoit de Jugement et de leur entendement, et qu'il y a d'autant plus pris garde qu'il estoit assuré de sa grande reputation qui luy devoit sussiter des Critiqueurs impitoyables : Cela étant de la sorte Je vous laisse à juger du jugement de nostre auteur et de son leur [79 R^o] entendement, Mais c'est que, comme Je vous le disois l'autre jour, Il est tellement entesté de son pretendu merite, qu'il a cru

(233) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. III : « ...para componer historias y libros, de cualquier suerte que sean, es menester un gran juicio y un maduro entendimiento. »

(234) *Ibid.* : « ...hay algunos que así componen y arrojan libros de sí como si fuesen buñuelos. »

(235) *Ibid.* : « — No hay libro tan malo — dijo el Bachiller — que no tenga algo bueno. — No hay duda en eso. — replicó don Quijote ; — pero muchas veces acontece que los que tenían méritamente granjeada y alcanzada gran fama por sus escritos, en dándolos a la estampa la perdieron del todo, o la menoscabaron en algo. — La causa deso es — dijo Sansón — que como las obras impresas se miran despacio, fácilmente se veen sus faltas, y tanto más se escrudiñan cuanto es mayor la fama del que las compuso. »

que tout passeroit a la faveur de cette ridicule prevention.

Passons et suivons, Trouvez vous que l'histoire de ce Licencié fou des petites maisons de Seville (236) soit dite la bien a propos : Des gens qui venoient voir comment se portoit ce bon homme, qui avoient fait dessein de ne lui rien dire qui le pust faire ressouvenir de sa folie, Et qui ayant pourtant voulu faire experience du restablissement de son bon sens, avoient veu quil estoit retombé dans ses précédentes Imaginations au premier mot qu'ilz lui avoient dit de guerre et d'armes, luy vont faire le conte d'un fou pour se mocquer de luy, Mais D.Q. se montre plus sage qu'eux en leur respondant comme il fit, du moins au barbier qui faisoit le conte, à qui je pourrois pourtant le pardonner car c'est la coustume de telles gens, de faire des contes, Mais Je ne le pardonne point au Curé qui le laisse dire, et qui bien loing de l'Interrompe (*sic*) [79 V^o] comme Il le devoit faire, continue de parler de Chevalerie errante ce qui ne pouvoit que luy eschauffer la cervelle, Et au lieu que Curé comme il estoit Il devoit estre sage et quitter ce mauvais entretien, *Il se plaist* au contraire, comme dit nostre autheur, à *ouïr dire des extravagances a D.Q.* (237) et pour cela l'engage à luy faire des portraitz d'Amadis, de Rolland de Renaud de Montauban et d'autres, luy parlant d'Angelique, et de ses amours avec Medor, cela n'est ni charitable ni honneste à un Ecclesiastique et encore moins à un Curé pour un de ses parroissiens : Ce Curé a desja donné des marques de sa conduite peu judicieuse dans la Premiere Partie de cette Histoire, où Il dict parlant d'une chose qu'il a des-

(236) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. I.

(237) *Ibid.* : « ...gustando de oïrle decir tan grandes disparates... »

sein de faire, qu'il y est resolu quand le diable devroit emporter D.Q. (238) et en un autre endroit, qu'il brusquerait son pere s'il alloit en Chevalier errant (239). Un Curé ne parle point de la sorte, du moins en France. Cet entretien auroit duré plus longtemps, parce que ces Messieurs le Curé et le barbier y prenoient plaisir, si Sancho ne fust venu et n'eust fait du bruit avec la Niece et la gouvernante qui ne vouloient [80 R^{te}] pas le laisser entrer. Mais D. Q. commanda qu'on le fist venir parler à luy, et le curé avec le barbier se retirerent, Et Dom Q. commence alors un long entretien avec Sancho (240), où il luy dit du Latin, *quando caput dolet* (241), Il luy parle de Jules César, et d'Alexandre le Grand, et tout cela aboutit à faire venir le Baschellier Sanson Carrasco, de qui il apprend que Cide Hamet Benengeli arabe a escrit son histore qu'elle a esté traduite d'Arabe en Espagnol, qu'il y en a plus de douze mil volumes Imprimez en Portugal a Barcelonne et a Valence, et que l'on dit qu'on l'Imprime aussy a Anvers, que les enfans l'ont entre leurs mains, les grands la lisent, les vieillards en font grand estat, mais que ceux qui s'appliquent le plus à la lire ce sont les pages (242) Et qu'en fin il n'y a point d'histoire

(238) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXVII : « aunque a don Quijote se le llevase el diablo. »

(239) *Ibid.*, chap. VI : « ...quemara... al padre que me engendró, si anduviera en figura de caballero andante. »

(240) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. II.

(241) Voici la maxime entière : « Quando caput dolet, cetera membra dolent. »

(242) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. III : « Bien haya Cide Hamete Benengeli, que la historia de vuestras grandezas dejó escrita, y rebién haya el curioso que tuvo cuidado de hacerlas traducir de arábigo en nuestro vulgar castellano, para universal entretenimiento de las gentes... tengo para mí que el día de hoy están impresos más de doce mil libros de la tal historia ; si no, dígalo Portugal,

plus recherchée et plus désirée, aussy n'y a t il en elle, dit-il, aucune parolle deshonneste ni aucune pensée qui ne soit Catholique, Et avant que de dire tout cela ce Sanson Carrasco souhaite toute sorte de bien à ce Cide Hamet Benengeli qui l'a composée et a celuy qui l'a traduite (243), sur quoy Je vous prie avant [80 V^{no}] que d'aller plus avant, de me dire si vous comprenez quelque chose à ce Cide Hamet et à ce Traducteur et comment ce traducteur qui est celluy que Michel de Cervantes nous a dit avoir rencontré dans la halle aux Merciers à Toledé (244) a trouvé dans les papiers quil luy mit entre les mains qui estoient les originaux de cette presente Histoire, qu'elle ait esté traduite en Espagnol Car Cervantes nous a dit dez le Commencement de sa premiere partie (245) que ce qu'il eserit est une fidelle traduction a laquelle on n'a rien adjousté ni retranché Et mesme de temps en temps il en fait ressouvenir le lecteur au commencement des chapitres, comme Il a fait mesme au premier et au second de cette seconde Partie, et c'est à la fin de ce second Chapitre que D.Q. envoie Sancho querir ce Sanson Carrasco pour aprendre ces nouvelles de luy. dont Sancho lui en venoit de dire quelque chose. Comprenez vous bien ce que je vous dis ? comment il se peut faire qu'un homme comme Cide Hamet qui compose une

Barcelona y Valencia, donde se han impreso ; y aun hay fama que se está imprimiendo en Amberes... los niños la manosean, los mozos la leen, los hombres la entienden y los viejos la celebran... Y los que más se han dado a su letura son los pajes. »

(243) Pierre Perrault se trompe : les souhaits de Sanson Carrasco s'adressent à Benengeli et au « curieux » qui prit soin de faire traduire, — non au traducteur lui-même.

(244) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. IX.

(245) Expression vague. Les souvenirs de Pierre Perrault manquent encore ici de précision. C'est au même chapitre IX de la 1^{re} Partie que se trouvent les termes : « sin quitar... ni añadir... nada. »

histoire puisse Introduire dans cette même histoire, un homme qui dit qu'elle [81 R^o] est traduite d'Arabe en Espagnol et qu'elle est imprimée en plusieurs lieux, que chacun la lit et la veult avoir, comprenez vous bien cela ?

NEO. — Je vous avoüe que non.

EU. — Ni moy aussy je vous assure, et j'ay bien eu de la peine seulement à vous poser cè faict là tant il fait tourner l'esprit quand on le considere deprez: Mais passons et prenons la chose comme elle nous est donnée. Ce Carrasco, quoy qu'il en soit, dit que cette Histoire est traduite et imprimée en Portugal a Valence et a Barcelonne, qu'il y en a plus de douse mil volumes, que sa reputation est respandue par tout et que les pages la lisent plus volontiers que personne: Il remarque dans cette histoire les principales aventures de D.Q. dans ses deux sorties qu'il avoit faites. Pouvez vous vous empêcher de rire en voyant un si grand egarement d'esprit, Remarquez je vous prie que tout ce qui peut composer le sujet de cette Histoire dont il parle s'est passé durant quinze Jours ou trois semaines au plus, Qu'il n'y avoit pas un mois que D.Q. avoit [81 V^o] esté ramené chez luy quand Carrasco luy parle, ce ne sont que six semaines en tout, Dites moy, Je vous prie si les deux volumes qui composent la Première et seconde Partie peuvent avoir esté composez traduiz Imprimez en tant de differens lieux, et debitez en la quantité quil dit, en si peu de temps? Il n'y a point de scribe qui puisse escrire ces deux Parties en six mois, Elles ne sçauroient avoir esté Imprimées en trois ans à Valence à Barcelonne et en Portugal le debit ne s'en est pu faire en six mois ce sont quatre années en tout, adjoustez encore le temps que cette merveilleuse histoire a esté negligée et mesprisée Jusques a voir ses originaux envoyez vendre

aux espiciers et autres Marchandz de la halle de Toledé avant qu'elle eust esté traduite, y a-t-il, non pas de la raison, mais le moins du monde de couleur et d'aparence à cela? peut on le lire sans y prendre garde et sans en avoir de l'indignation? Quoy un autheur me traittera avec cette negligence? et me Croira assez stupide pour ne m'en pas apercevoir, S'Imaginant que [82 R^{to}] je riray si fort et avec une telle surprise qu'il ne me restera non plus de Jugement ni de sens rassis qu'a luy quand Il a cru qu'il feroit cet effect sur mon esprit, Le pauvre homme encore une fois estoit si fort engoué de son ouvrage qu'il ne scavoit ce qu'il faisoit, et ne pouvoit tenir en sa peau, Et le pauvre Fanfaron Espagnol croyoit qu'a cause peut estre que quelques benais de ses amis avoient ry de quelques sottises de son livre qu'il leur avoit communiqué, les gens d'esprit en feroient de mesme. Je vous avoue que ma bile s'eschauffe quand Je parle de telles choses Et pour l'amortir un peu Il fault a propos de Cela que je vous dise ce qui marriva un jour. J'estois allé avec un de mes amis souper en une compagnie où Il se trouva un homme de l'humeur de Michel de Cervantes, cet homme avoit Je crois entrepris de defrayer de rire toute la compagnie, et pour cela il mettoit en œuvre tout ce qu'il sçavoit de quolibetz de rencontres de pointes et de Turlupinades dont chacun rioit selon son pouvoir, Ce qui luy donnoit du [82 V^{so}] courage et l'animoit à en dire toujours qui estoient de plus meschans en plus meschans. Il n'y avoit que moy qui ne pouvois rire, Mon amy au contraire qui estoit prez de moy rioit plus que pas un et d'une telle force que les larmes luy tomboient des yeux en abondance et l'empeschoient de manger: J'en fus indigné, m'estonnant de ce qu'il rioit si fort de si meschantes choses luy qui avoit

de l'esprit : Je ne pus m'empescher de luy dire avec chagrin que Je n'eusse jamais cru que de telles fadaïses eussent pu le faire rire de la sorte, Et ce sont ces fadaïses la me dit il qui me font rire comme vous voyez et la maniere dont cet homme les debite s'aplaudissant et s'en scachant bon gré comme il fait en les disant. Il est vray que cette response me toucha et que la maniere dont il me fit connoistre qu'il prenoit la chose à quoy Je n'avois point songé me surprenant Je pris à l'heure mesme le party de rire comme luy et sur son mesme principe. Je crois qu'il faudra que J'en fasse autant, pour cette histoire et que Je quitte le chagrin que J'ay eu Jusques [83 R^o] à present en faisant mes remarques : Mais puisque nous ne ferons plus que rire, Il faut, avant que de quitter nostre serieux, que Je vous dise ce que J'ouïs dire à un de nos beaux Esprits depuis que Je ne vous ay veu, dont Je tireray la consequence que vous allez voir. Il parloit d'un Poeme celebre qu'il taschoit de deffendre contre des Critiques peut estre trop affectez et trop deschaisnez : Ces Messieurs, disoit il, parlant de ces critiques s'attachent a quelques vers un peu rudes, à quelques dictions douteuses et a quelques expressions peut estre un peu ravallées sans vouloir considerer que le sujet de l'ouvrage est grand et noble, la Moralité qui en résulte, belle, L'œconomie Judicieuse, et la conduite ingenieuse sage et prudente. Ces grands ouvrages la, disoit il, sont comme ces grands edifices qui n'en sont pas moins beaux pour avoir quelque corniche un peu escornée, quelque pierre trouée ou coquilleuse, quelques Jointz un peu trop ouverts ou autre chose semblable : Ces minuties sont si peu de chose et apartiennent [83 V^o] si peu à l'ouvrage qu'elles ne peuvent en diminuer le merite, car tout ce grand edifice disoit il, tant s'en

fault qu'il doive estre regardé de si prez qu'au contraire il faut se reculer un espace suffisant pour le pouvoir considerer tout entier et dans toute sa structure affin que l'œil le puisse embrasser sans peine. Ainsy un grand Poeme comme celluy dont il s'agit, disoit il, ne doit pas estre examiné sur les minuties de la diction, mais sur son Tout ensemble, Et comme ces Critiques dont Je parle, continuoit il, ont les yeux de l'esprit trop petis (*sic*) pour que de si grandes choses y puissent tenir, Ilz ne voyent que les petites sur lesquelles seulement ils établissent leur Jugement, enmenant avec eux ceux dont l'Esprit n'est pas d'une plus grande capacité dont le nombre n'est que trop grand. Je fus fort aise de l'entendre parler de la sorte, ce qui estoit tout à fait dans mon sens, m'estant servy Il y avoit longtemps de cette comparaison pour la deffense d'un semblable Poeme, Et je voyais la Consequence que j'avois à tirer de ce qu'il venoit de dire [84 R^o] pour soustenir contre luy mesme dans l'occasion ma critique sur cette presente histoire, Car s'il est vray disois je que des minuties ne peuvent pas donner atteinte à la reputation d'un grand ouvrage, dont le sujet est noble et bien pris, l'œconomie La conduite et le Tout ensemble bien entendus, Et que notwithstanding ces minuties de diction ou autrement qu'on luy veut reprocher, et sur lesquelles s'arrestent ces Esprits de petite capacité, L'ouvrage ne laisse pas de meriter une grande estime: Il est vray par une consequence opposée, qu'un ouvrage dont le dessein est mal pris mal ordonné mal conduit sans suite sans raison, où tout se contredit où tout se choque, Ne meritera pas d'estre estimé, à cause seulement de quelque peu d'agrément qui se trouvera dans quelque endroit de la diction ou autrement, Et à cause que ces Espritz de petite ca-

pacité n'auront pu aller Jusqu'au solide de l'ouvrage, et qu'ils se seront attachez seulement à ces minuties dont ils font estat, faudra t'il estimer cet ouvrage comme s'il estoit exempt de tous ces deffautz [84 V^o] Nostre Histoire est justement de la sorte, L ordonnance et l'oeconomie n'en vallent rien, Tout s'y contredit tout s'y choque, Il n'y a aucun raport d'une chose à l'autre, L'on ne scait où l'on est ni ce qu'on y voit, les Idées qu'on avoit formées sont incontinant changées en d'autres toutes differentes, rien n'a de vraysemblance tout est contraire à la verité: Et à cause qu'il y a quelque endroit qui semble agreable à des gens qui veulent rire à quelque prix que ce soit, Il faut que ce Livre soit admirable, Et ce sont ces mesmes gens qui ont posé les maximes dont Je viens de parler qui le disent, et qui veulent que leurs regles et Celles d'Aristote qu'ilz font sonner si haut ailleurs, cedent à la bonne fortune de cet autheur qui a esté assez heureux pour avec ces deffautz trouver grace devant leurs yeux.

NEO. — Vous aviez raison de dire qu'avant que de quitter le serieux vous vouliez dire encore quelque chose, Cela en valloit bien la peine Et je ne sçays pas comment Ces beaux Espritz respondront à cet argument.

[85 R^o] EU. — J'aurois bien encore quelque autre chose à dire, mais peut estre se presentera t il occasion de la faire en un autre endroit, car je ne sçais si je pourray toujours rire des fadaises de ce livre, quelque résolution que j'en aye prise, La vanité et l'orgueil de cet autheur si mal fondez et qu'il me fait voir à tous momens, mettent ma moderation à bout, ne voyez vous pas qu'il n'est parlé de l'impression de ce livre que pour dire qu'il est en reputation et que chacun le lit, Il ne s'est pas soucié comment il l'a dit, Il luy a suffy de l'avoir dit. Mais avan-

çons, et soyons si nous pouvons de bonne humeur. Le Discours (246) que Carrasco et D.Q. ont ensemble est long à l'ordinaire, Ilz y parlent de Virgile, d'Enée, d'Ulysse, de gouvernement d'Isles, Carrasco fait ressouvenir D.Q. de ses aventures, lesquelles il rapporte l'une aprez l'autre, Il y parle aussy comme Je vous ay dit du grand soing que doivent prendre ceux qui font Imprimer les ouvrages, et du grand et meur Jugement qu'ilz doivent avoir, Il est vray qu'il souhaite aussy de la misericorde dans l'esprit des critiques et [85 V^o] des censeurs, *pour ne pas s'ar-rêter scrupuleusement aux atomes du clair soleil de l'ou-vrage contre qui ils murmurent*, et les avertit de conside-rer que peut estre ce qui leur semble mal est *comme une dé ces taches qu'on voit quelques fois sur des visages qui les en font paroistre plus beaux* (247). Nostre homme a eu quelque avis sincere qui a esbranlé sa fierté. Il craint la censure qu'assurement on luy a dit qu'il meritoit, mais sa crainte ne durera guere, un esprit aussy prevenu que le sien ne se rend pas si facilement, et au lieu de proffi-ter de ces avis Il retombe de plus belles (*sic*) dans ses egare-mens Car Il diet qu on a trouvé à redire que l'Authéur de cette Histoire ne s'est pas souvenu de conter *qui fut le Larron qui deroba le grison de Sancho, parce dit-il qu'en cet endroit là Il ne le dit point, Mais on infere seulement par ce qu'il en escrit qu'il luy fut derobé, Et un peu aprez dit il lon voit Sancho à cheval sur sa mesme monture sans*

(246) *Don Quichotte*, II^e partie, chap. III.

(247) *Ibid.*, chap. III : «... quisiera yo que los tales cen-suradores fueran más misericordiosos y menos escrupulosos, ~~en~~ atenerse a los átomos del sol clarísimo de la obra de que murmuran... y quizá podría ser que lo que a ellos les parece mal fuesen lunares, que a las veces acrecientan la hermosura del rostro que los tiene... »

faire semblant de rien (248). Ce qu'il dit n'est point vray Je vous la feray voir Incontinent, Jay encore cecy à dire auparavant. Carrasco disne avec D.Q. et Sancho qui s'en estoit allé [86 R^{to}] aussy disner chez luy, revient aprez disné et raconte, comme il l'avoit promis, pour satisfaire Carrasco sur ce doute, comment son grison luy avoit esté desrobbé, et dit qu'estant entrez son Maistre et luy dans la forest noire, *au sortir de l'avanture des Galériens, Ils se mirent dans un fort de la forest où son Maistre apuyé sur sa lance, et luy sur son grison, sans dire pourtant s'il estoit monté dessus, Moulus de coups et fatiguez du Combat où ils s'estoient trouvez, Ils se mirent à dormir comme s'ilz eussent esté couchez sur quatre matelas de plumes, Et luy si particulièrement d'un si profond sommeil et si pesant qu'il fut aisé à qui le voulut, de s'aprocher et de suspendre sur quatre pieux qu'on mit sous les quatre coings du bast, de sorte, dit Sancho, qu'on me laissa à cheval sur ce bast, et on tira de dessous moy mon grison, sans que je le sentisse, Et le matin estant venu, et moy commenceant à me remuer, les pieux venans à manquer je tombay rudement à terre, et je ne vis point mon asne* (249). Voicy donc l'egarement et l'extravagance [86 V^{so}]

(248) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. III : « ...algunos han puesto falta y dolo en la memoria del autor, pues se le olvida de contar quién fué el ladron que hurtó el rucio a Sancho que allí no se declara, y sólo se infiere de lo escrito que se le hurtaron, y de allí a poco le vemos a caballo sobre el mesmo jumento, sin haber parecido. »

(249) *Ibid.*, chap. IV : « ...despues de la aventura sin ventura de los galeotes... mi señor y yo nos metimos entre una espesura, adonde mi señor arrimado a su lanza, y yo sobre mi rucio, molidos y cansados de las pasadas refriegas, nos pusimos a dormir como si fuera sobre quatro colchones de pluma ; especialmente yo dormí con tan pesado sueño, que quienquiera que fué tuvo lugar de llegar y suspenderme sobre quatro estacas que puso a los

où je vous ay dit qu'alloit tomber nostre auteur : Tout ce que dit Carrasco n'est point vray ni ce que dit Sancho non plus, Le Larcin de l'asne est décrit fort amplement et fort nettement dans la Première Partie, où il est dit que le sort fatal voulut que Gines de Passamont, fuyant le Prevost des Mareschaux, se sauva dans la forest noire, où ayant aperceu D.Q. et Sancho Il les laissa s'endormir, deroba l'asne de Sancho l'aimant mieux que Rossinante qui n'estoit bon ni a vendre ni a engager, et avant qu'il fust jour il se trouva bien esloigné avec sa proye, L'aurora parut pour la Joye de la terre et pour le malheur de Sancho qui ne trouvant plus son grison, se mit à faire de tristes doleances qui resveillerent D.Q. qui le consola en lui promettant une lettre de change pour trois asnes à prendre chez luy (250), Voila comme en parle en termes exprez l'auteur de cette histoire Cide Hamet Benengeli

cuatro lados de la albarda, de manera que me dejó a caballo sobre alba, y me sacó de debajo de mí al rucio, sin que yo lo sintiese... Ameneció... y apenas me hube estremecido, quando, faltando las estacas, di conmigo en el suelo una gran caída ; miré por el jumento, y no le vi... »

(250) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXIII : « Pero la suerte fatal... ordenó que Ginés de Pasamonte... llevado del miedo de la Santa Hermandad... acordó de esconderse en aquellas montañas [la Sierra Morena], y llevóle su suerte y su miedo a la misma parte donde había llevado a don Quijote y a Sancho Panza, a hora y tiempo que los pudo conocer, y a punto que los dejó dormir... y... Ginés... acordó de hurtar el asno a Sancho Panza, no curándose de Rocinante, por ser prenda tan mala para empeñada como para vendida. Dormía Sancho Panza, hurtóle su jumento, y antes que amaneciese se halló bien lejos de poder ser hallado. Salió el aurora alegrando la tierra y entristeciendo a Sancho Panza, porque halló menos su rucio ; el cual, viéndose sin él, comenzó a hacer el mas triste y doloroso llanto del mundo, y fué de manera, que don Quijoté despertó a las voces... Don Quijote... consoló a Sancho... prometiendole de darle una cédula de cambio para que le diesen tres [asnos] en su casa, de cinco que había dejado en ella. »

dans la première partie Et ainsy Il n'est point vray qu'il ne se soit pas souvenu de dire qui fut le larron qui déroba [87 R^o] le grison comme dit Carrasco, puisqu'il nomme Gines de Passamont. Il n'est point vray non plus que lon ait veu depuis ce vol Sancho monté sur son asne *comme si de rien n'eust esté* (251), sinon aprez qu'on le reprit de ce Gines de Passamont, lorsque D.Q. le Curé et le reste de la compagnie le rencontrèrent, à qui ils le firent quitter (252), Car il est dit en plus de trois endroitz auparavant que *Sancho alloit à pied* (253). Il est encore moins vray ce que dit Sancho que lon mit souz les quatre coings du bast quatre pieux et qu'il tomba à terre en s'esveillant au matin. Sancho ne parle en façon du monde de ces quatre pieux dans la Première Partie ni de sa cheutte. Cette aventure est prise dans un vieux conte d'un voleur Celebre nomme Calendrin qui déroba le cheval de son seigneur dans son escurie de cette mesme maniere, à quoy Il s'estoit obligé entre autres conditions encore plus difficiles, pour se rachetter de la potence qu'il avoit meritée, Nostre Michel de Cervantes s'est souvenu de ce conte à la seconde Partie, [87 V^o] lequel il a cru pouvoir donner de l'agrement à son Histoire, Je n'examine point si l'on peut dormir sur le bast d'un asne, sans tomber, c'est un conte à dormir debout, Mais cette rencontre me fait souvenir d'une autre pareille et d'une autre consequence que J'ay oublié de vous faire remarquer sur la première Partie. D.Q. promet et jure à la Princesse Micomicona *d'aller avec elle Jusqu'au bout du Monde, tant*

(251) sin haber parecido.

(252) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXX.

(253) Par exemple, *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XXIX : « Puestos los tres a caballo, es a saber, don Quijote, la Princesa y el Cura, y los tres a pie, Cardenio, el Barbero y Sancho Panza... »

qu'il se voye avec son fier ennemy, à qui J'espere dit il *qu'avec l'aide de Dieu et de mon bras Je couperay la superbe teste avec le fil de cette (je ne veux pas dire bonne) espée, graces à Gines de Passamont qui m'a pris la mienne* (254). Il n'est point dit lors de l'affaire des Galerians que D.Q. y eust perdu son espée D.Q. ne s'en est point plaint, ni n'en a parlé durant tout le temps qu'il a esté dans la forest noire Et ce seroit une chose bien estrange qu'un vaillant Chevalier comme luy, fust demeuré sans espée et sans s'en plaindre seulement, ayant soing d'ailleurs de demander à Sancho ce qu'estoit devenu son armet de Mambrin, Et puis quand [88 R^o] il seroit vray que son espée luy auroit esté vollée où a-t-il pris celle qu'il avoit au costé en sortant de cette forest où il n'a veu que des Chevriers ? oh pour moy Je renonce à ma résolution de rire de toutes ces sottises, Je ne puis resister aux emotions de ma bile causées par l'Impertinence (Je n'ose dire l'Impudence) de cet auteur qui nous croit assez sots pour avaller, sans nous en apercevoir, les absurditez qu'il nous presente, s'Imaginant encore, non sans sujet pourtant, dont J'ay une indignation extremesme, qu'on le voudra bien et qu'on l'en remerciera, mais ce ne sera pas moy. Or si ces sortes de choses ne sont pas de celles qui composent le solide d'un grand ouvrage, et que lon y doit considerer preferablement aux minuties des enonciations, Et si elles ne sont pas de celles qu'il faut regarder de loing, comme l'on dit, pour les embrasser d'un trait d'œil de l'Esprit et du Jugement, Je ne scays

(254) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. XXX : « juro de ir con vos al cabo del mundo, hasta verme con el fiero enemigo vuestro, a quien pienso, con el ayuda de Dios y de mi brazo, tajar la cabeza soberbia con los filos desta... no quiero decir buena espada, merced à Ginés de Pasamonte, que me llevó la mía. »

pas quelle autre chose le pourroit estre, ni ce que C'est qu'economie ordonnance et conduite qui rend un grand ouvrage recommandable, et auprez de quoy les [88 V^{so}] minuties de l'Enonciation ne sont rien.

NEO. — Je vous avoüe que je ne puis assez m'estonner des choses que vous remarquez dont Je ne m'estois point aperceu qui pourtant sont tres considerables, Il faut qu'il y ait un charme bien puissant dans la composition de ce livre pour aveugler de la sorte ceux qui le lisent, Jusques à des gens aussy clairvoyans que sont ces Messieurs les beaux Espritz Et pour les faire persister dans l'estime de ce livre nonobstant toutes les contradictions qui y sont et dont il faut pourtant demeurer d'accord.

EU. — Il ne se faut pas estonner de cela, car a l'égard des gens ordinaires Ilz ne lisent les livres qu'au moment qu'ilz les lisent Je veux dire qu'ilz n'ont d'attention que pour lendroit qu'ilz lisent, et y trouvant de quoy contenter l'envie qu'ilz ont de rire qui se satisfait de peu de chose, Ilz ne demandent pas davantage, Et quant aux beaux Espritz l'entestement qu'ilz ont pour ce livre est semblable à celluy qu'ilz ont pour les auteurs Grecs Ilz voyent les pauvretez qui y sont aussy clairement que nous voyons les fadaises de [89 R^{to}] cette Histoire, (Il est vray qu'il n'y a pas des contradictions comme en celle cy car Il n'y a point de livre qui en ait de semblables) mais il n'y a point aussy les beautez qu'ils disent, Et à cause qu'ils ont dit qu'elles y sont, Et que ces ouvrages sont composez en une langue que peu de gens entendent, et qu'ilz n'entendent peut estre guere mieux que d'autres, Ils ne se veulent pas desdire, estant quelques fois contrainsts de se retrancher dans la maxime que les goustz sont differens, Et comme

ce goust ne se mesure ni à l'aulne ni au boisseau ni au compte et qu'on en est quitte en disant cela ne vous semble pas bon et Il semble bon à d'autres on ne peut pas les convaincre ni leur faire quitter l'opinion qu'ilz veulent avoir, laquelle ils croyent leur faire honneur par cette singularité qu'ilz s'imaginent qu'on croit fondée sur une profonde science: Estans donc de cette humeur, Il ne se faut pas estonner s'ilz persistent à estimer ce livre, Ils ont dit une fois qu'il est bon, C'est assez il faut qu'il le soit, Et tout ce qu'on peut leur dire la dessus est à rejeter comme un attentat [89 V^{so}] à la souveraineté de leur Jugement, C'est ce que je vous ay desja dit plus d'une fois et que Je vous diray toujours. Mais passons, et pour abreger laissons Carrasco D.Q. et Sancho discourir à leur aise dans le reste de ce quatriesme chapitre. Et laissons aussy Sancho dans le cinquiesme sentretienir avec sa femme sur les gouvememens d'Isles tant de fois rebattus. Dans le sixiesme Chapitre, D.Q. la niece et la servante s'entretiennent aussy, et là D.Q. leur faict connoistre ce que c'est que Chevalerie errante comme s'il n'en avoit Jamais parlé, Et tout cela est fort long. Au septiesme Chapitre Sancho demande que D.Q. luy regle et assure des gages ce qui est deduit avec beaucoup de longueur à l'ordinaire. Mais sur la fin Carrasco vient trouver D.Q. pour l'exiter a faire une troisieme sortie, et cela par le conseil et deliberation prise et arrestée entre luy le Curé et le barbier, de quoy pourtant D.Q. n'est pas averty Et vous verrez en arriver une Impertinence aussy grande qu'il y en ait dans le livre. [90 R^{vo}] D.Q. et Sancho sortent donc de nuict à la persuasion de Carrasco qui les accompagna quelque temps, Ilz prirent le chemin du Toboso, et dans tout le huitiesme chapitre qui traite de cette sortie qui est fort long D.Q.

ne parle que du Chasteau où ils devoient trouver Dulcinée, repetant les menteries que Sancho luy avoit dittes, Il parle aussy de la gloire que les hommes s'empressent d'acquérir, et Sancho fait comparaison de celle des Roys et des Chevaliers errants avec celle que les saintz qu'on canonise acquierent qui luy semble plus belle et plus chrestienne, C'est bien en un endroit comme celluy la, où lon doit dire de telles choses, Je gage que nostre auteur appelle cela Catholique. Au neufvieme chapitre ils entrent de nuit dans Toboso où D.Q. persecutte Sancho pour luy monstrier le Palais de Dulcinée et l'y mener, luy faisant toujours repeter ce qu'il luy a dit quand il luy fit croire qu'il avoit donné sa lettre, et ce qu'elle faisoit quand elle la receut; Voyez combien peu de chose Il y a en ces neuf [90 V^{es}] chapitres dont Je viens de vous dire le sommaire. Le dixiesme est meilleur, et si tout le livre estoit de mesme Il y auroit de quoy se contenter, si ce n'est qu'il est trop bon Car Sancho y fait ce que le plus rusé Zany (255) peut faire à la Comedie. Il fait accroire à D.Q. que trois paysannes qu'il avoit veües de loing venir montées sur des asnesses, sont Dulcinée et deux de ses Demoiselles sur des palefrois (256) qui le viennent trouver, Et quand elles sont proches Il les arreste leur fait compliment pour D.Q. à qui il faict croire qu'elles sont couvertes d'or et de perles, Et que si luy ne les voit pas de la sorte c'est que quelque enchanteur s oppose a son contentement, par la voyez en passant que ce que je vous ay dit est vray que D.Q. voyoit les choses comme elles estoient.

En fin il s acquitte si bien de cette ruse que lon en peut faire reproche à l auteur qui a oublié le caractere

(255) Personnage bouffon dans les comédies italiennes.

(256) *Hacaneas*, dit le texte.

qu'il a donné à Sancho qui est d'estre simple et de peu d'esprit L'avanture qui suit est pareille (257) Je veux dire que Sancho y paroist avec trop d'esprit et de bon sens; C'est l'avanture de la Charette des Comediens de la Mort, qui de soy me [91 R^{to}] semble fort froide, car Il n'en arrive autre chose sinon que celluy qui representoit le Diable (258) fit peur à Rossinante, et lui fit prendre le frein aux dents et s'enfuir Jusques à ce qu'enfin Il tomba avec son Maistre, Quand nostre authenr ne sçait plus que dire pour faire rire Il faict tomber D.Q. avec son cheval, ou bien il fait casser les dents à quelqu'un, mais quoy qu'il en soit un autre cheval que Rossinante et meilleur que luy en aurait fait autant, ce n'est donc point un deshonneur a nostre chevalier ni a sa monture et il n'y a pas plus de sujet de rire de D.Q. que d'un autre a qui pareille chose seroit arrivée. Sancho relève son Maistre et le destourne avec beaucoup de jugement d'en prendre vengeance. Aprez cette avanture vient celle du Chevalier du bois ou des miroirs (259), Mais avant que d'en parler, D.Q. fait une grande Moralité sur la Comedie et sur la ressemblance que les acteurs ont avec les gens du Monde qui à la mort deviennent tous egaux, chacun quittant sa qualité basse

(257) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XI.

(258) Affirmation gratuite. Il s'agit bien plutôt d'un bouffon : c'est, en effet, à un personnage de ce genre que fait penser la description de Cervantes : « ...venía vestido de bojiganga, con muchos cascaheles, y en la punta de un palo traía tres vejigas de vaca hinchadas... » — « [il] était vêtu en bouffon, avec quantité de grelots, et portait au bout d'un bâton trois vessies de bœuf gonflées. » Cervantes ne dit nulle part que ce comédien « representoit le Diable » : il l'appelle seulement : el demonio bailador de las vejigas, — el Diablo, — el Diablo... de las vejigas. Seul est un vrai diable, — un « horrible démon », — le comédien qui mène les mules et fait l'office de charretier.

(259) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XII.

ou relevée, Il [91 V^o] passe de là à l'amitié de Rossinante avec le grison laquelle il compare à celle de Nisus et Eurialus, de Pilade et d'Oreste, car nostre auteur avoit leu les bons auteurs, Il remarque aussy que les animaux ont enseigné beaucoup de choses aux hommes, comme entr'autres la Cicogne leur a enseigné le clystaire, ce qui endormit Sancho, et qui m'endormiroit aussy pour peu que je fusse à mon aise à oïr de si belles choses et si nouvelles; D.Q. donc ne dormant pas oïit du bruit, et reconnut que cestoiient deux hommes qui descendirent de cheval, dont l'un estoit armé ainsy qu'il le jugea par le bruit que firent ses armes en mettant pied à terre, Et incontinent apres Il oïit accorder un lut ou une guitarre et chanter agreablement Et en suite faire de grandes plaintes d'amour pour une Casildée de Vandalie par celluy qui avoit chanté, qui se fit connoistre par son discours estre Chevalier errant, et se vantant d'avoir obligé tous les Chevaliers errantz, mesme ceux de la Manche de confesser que sa Dame [92 R^o] estoit la plus belle du Monde. D.Q. esmeu par ce discours esveille Sancho, et au bruit quil fait, le Chevalier du bois demande qui va là D.Q. respond, et en fin douloureux sur le fait de l'amour autant que le pouvoit estre le Chevalier du bois, Il s'assied prez de luy, Sancho et l'escuyer du Chevalier du bois s'en vont à l'escart s'entretenir ensemble (260) où ils parlent de la miserable vie des Escuyers, Ilz parlent aussy des Isles et des Canonicatz que leurs maistres leur promettent, Ils medisent d'eux les appelans l'un fou l'autre meschant, L'escuyer du bois donne à boire et a manger a Sancho et enfin s'endorment dans la resolution de quitter leurs maistres à la premiere occasion et retourner à leurs mai-

(260) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XIII.

sons. Cet entretien dure longtemps et tient huit pages de l'Espagnol telles que je vous les ay dites : Pendant lequel les Chevaliers en ont un autre, Et celluy du bois dit entr'autres choses qu'il a vaincu un Chevallier nomme D.Q. De la Manche et luy a fait confesser que sa Dulcinée cède en beauté à sa [92 V^o] Casildée de Vandalie. D.Q. ne pouvant souffrir un tel discours qu'il sçavoit estre faux, se resout à combattre le Chevalier du bois dez qu'il fera jour, de quoy estant d accord le chevalier à telle condition pourtant que le vaincu demeureroit à la discretion du vainqueur, L'ordre est donné aux Escuyers de tenir les chevaux prestz, Le Jour estant venu, Sancho s'aperçoit que l'escuyer avec qui il avoit parlé et bu toute la nuict, à un grand nez et grand de telle sorte *qu'il faisoit ombre presque à tout son corps, qu'il estoit courbé par le milieu et couvert partout de verrues et vessies, et enfin si laid qu'il luy faisoit peur de telle sorte qu'il commença à trembler* (261). D.Q. pria le Chevalier de lever la visiere de son casque, pour qu'il le pust voir au visage, ce que le Chevalier reffusa En fin les voila tous deux a cheval : Celluy du bois estoit couvert par dessus ses armes d'une Casaque de toile d'or semée de petites Lunes de miroirs tres luisans, et son casque couvert de plumes Jaunes vertes et blanches, et avoit une grande et grosse lance avec un *fer d'acier d'un pied de long* (262) [93 R^o] En fin ils tournerent la bride à leurs chevaux, pour prendre leur carriere, Mais Sancho pria

(261) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XIV : « ...era tan grande [la nariz], que casi le hacia sombra a todo el cuerpo. Cuentase, en efecto, que era... corva en la mitad y toda llena de verrugas... cuya grandeza, color, verrucas y encorvamiento así le afeaban el rostro, que en viéndole Sancho, comenzó a herir de pie y de mano... »

(262) *Ibid.* : « de un hierro acerado de más de un palmo. »

en cet instant son Maistre de luy ayder a monter sur un liege, ne voulant pas demeurer seul avec ce grand nez qui luy faisoit tant de peur, à quoy D.Q. s'estant amusé, le Chevalier du bois qui avoit pris du champ ce qu'il croyoit necessaire pour le Combat retourne brusquement, croyant rencontrer D.Q. qu'il Jugeoit en avoir fait autant, mais le voyant empesché aprez Sancho Il s'arreste, Et Dom Quichotte ayant veu courir le Chevalier si legerement, piqua Rossinante qui en ce moment courut plus viste qu'il n'avoit jamais fait, rencontra le Chevalier des miroirs qui s'estoit arrêté au milieu de la Carriere, et qui n'avoit pu obliger son cheval de prendre sa course ou le trot qu'il avoit interrompue (*sic*), Et le trouvant dans cet embarras, n'ayant pas mis seulement sa lance en arrest, Il le frappa si rudement qu'il le fit tomber par la croupe de son cheval a terre d'une telle force qu'il y demeura sans remuer ni piedz ni mains, [93 V^o] comme s'il eust esté mort. D.Q. met pied à terre et vient avec Sancho qui estoit descendu de son liege delasser le Heaume du Chevalier pour voir s'il estoit mort, Et vit le visage de la propre figure de Sanson Carrasco (263), Et ayant tiré son espée pour le tuer, croyant que c'estoit l'enchanteur son ennemy qui avoit pris cette figure, L'Escuyer qui avoit osté son grand nez et l'avoit mis dans sa poche vint l'en empescher, et l'assurer que c'estoit Carrasco son bon amy et luy son escuyer, que Sancho reconnut pour Thomas Cecial son compere et son voisin, Et aprez avoir receu les ordres de D.Q. comme on estoit convenu avant le combat, Le pauvre Carrasco se retira avec son Escuyer, et alla se faire panser laissant D.Q.

(263) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XIV : « Vió, dice la historia, el rostro mesmo, la misma figura... del bachiller Sansón Carrasco... »

et Sancho continuer leur chemin vers Saragoce. Voila sommairement l'aventure du Chevalier du bois ou des miroirs qui devoit estre une des principales et des plus Importantes du livre veu le sujet sur lequel elle estoit fondée, aussy avoit elle esté concertee avec les principaux personnages de l'histoire le Curé le barbier et Carasco [94 R^{to}] comme il en est dit quelque chose auparavant un peu obscurément, Mais je ne sçais pas comment ils entendoient tous trois l'affaire, La pensée estoit bonne de chercher quelque occasion de contraindre D.Q. à retourner à sa maison pour n'en sortir d'un an comme ils l'avoient pensé, Mais celle cy n'estoit en aucune façon à recevoir ni à mettre en œuvre. Comment ! un jeune bachelier sortant des escholes se hazarde de combattre à outrancē avec la lance et l'espée armé de toutes pieces contre un vieil gentilhomme qui apparament avoit plus d'experience et plus d'adrese aux armes que luy, Et si D.Q. l'eust tué comme lon pouvoit tout craindre de sa foliē, et comme il pensa arriver, Et luy s'il eust tué D.Q. en le perceant du fer de sa lance *d'un pied de long* (264), car il pouvoit luy donner dans la visiere ou dans la gorge, ou au deffaut des tassettes, ceüst esté une belle aventure, Et s'ils en fussent venus à l'Espée D.Q. y auroit eu assurément tout l'avantage, sur quoy donc avoient-ils fondé que Carrasco seroit victorieux ? Il n'avoit de plus que D.Q. que des plumes sur [94 V^{to}] son casque, et une casaque de toile d'or semée de miroirs, Cela ne rend pas un homme plus en estat de combattre et de vaincre. Dailleurs Il avoit un plus meschant cheval que n'estoit Rossinante, et Il n'en devoit pas attendre autre chose que ce qui luy arriva, Encore s'ils eussent

(264) « de un hjerro acerado de más de un palmo. »

trouvé moyen d'escamotter la lance de D.Q. et luy en donner une meschante, ou de la couper à demy affin qu'elle se rompist au premier effort, luy changer son espée luy en donner une de plomb, rendre Rossinante boiteux ou autrement, Mais les mettre aux mains tous deux bien équipez d'armes, Car Carrasco en avoit de bonnes avec son fer de lance *d'un pied de long*, Je ne puis m'empescher de me souvenir de *ce fer d'un pied de long*, car cela est bien plaisant, D.Q. apparemment en avoit de bonnes aussy, ayant eu trois jours de temps pour en chercher, à quoy luy avoit aidé ce mesme Carrasco (265) : En fin ce Carrasco est jetté par terre bien blessé de sa cheutte, comme il le meritoit, et tout ce qu'il peut faire est de se relever a l'ayde de D.Q. et des deux escuyers et de s'aller faire panser, : Voila une belle levée [95 R^{to}] de bouclier (*sic*), où est le plaisant de cela ? Jusques à présent toute la Raillerie a Tombé sur D.Q. comme c'estoit naturellement le dessein du livre, Et icy lon voit tout le Contraire, D.Q. a tout l'honneur ; et les trois principaux personnages de cette Histoire sont mocquez, comprenez vous bien l'artifice de ce dessein ? en trouvez vous bien le fin ? Mais ce nez de l'escuyer qui estoit si grand qu'il faisoit ombre à tout son corps (266), la peur que Sancho en avoit, se croyant perdu s'il en avoit esté seulement frappé (267), ce grand pasté de demy aulne (268), ces gros morceaux de viande que Sancho avalloit sans macher comme des pilules (269) trouvez vous cela bien plai-

(265) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. VII.

(266) « ...casi le hacía sombra a todo el cuerpo. »

(267) « ...temiendo que con solo un pasagonzalo con aquellas narices en las suyas, sería acabada la pendencia suya... »

(268) « una empanada de media vara. »

(269) Ces expressions ne correspondent à rien de bien précis dans le texte de Cervantes.

sant ? cette Guittare, cette casaque de toile de fin or semée de miroirs (que veuillent dire ces miroirs ?) où Carrasco avoit il pris tout cet équipage et ce riche habillement ? estoit ce en son village ? ce pauvre village dont on ne veult pas seulement se souvenir du nom avoit-il un équipage aussy riche à prester que celluy la ? Ce fer de lance d'un pied de long, que cela est froid ! [95 V^o] en a t on Jamais veu qu'à des lances a courre la bague qui ne souffrent point d'effort, mais les lances de Joustes comme estoit celle de Carrasco n'en ont Jamais eu de deux poulces de long autrement ils se seroient arrachez de la lance dans la violence du choc : Mais n'admirez-vous point la precaution de Carrasco et de son escuyer pour n'estre pas reconnus de D.Q. et de Sancho pendant la nuit ? l'un en tenant la visiere de son casque abbatue et l'autre en se mettant un nez postiche, il n'estoit point besoing de cela puisqu'il estoit nuit et que la nuit estoit si obscure que Sancho ne s'aperceut de ce nez que quand le jour parut, Ilz devoient bien plustost songer à déguiser leur parolle, qui devoit estre fort reconnoissable a D.Q. et à Sancho, Car Carrasco avoit entretenu D.Q. sept ou huict jours durant, et il n'y avoit pas deux jours qu'ilz s'estoient quittez : Pour Sancho Il devoit bien connoistre la parolle de l'escuyer puisqu'il estoit son compere et son voisin, n'y ayant qu'un *mur entre leurs deux maisons*, et qu'il dit connoistre fort bien [96 R^o] sa parolle (270), Je crois que c'est icy un endroit où je puis rire, Car le bonhomme Cervantes s'est bien endormy aussy bien qu'il dit que fait quelques fois le bon Homere,

(270) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XVI : « ...la cara, quitadas las narices, era la misma de Tomé Cecial, como yo se la he visto muchas veces en mi pueblo y pared en medio de mi misma casa, y el tono de la habla era todo uno. »

Nous verrons s'il se reveillera aussy heureusement que fait cet illustre autheur, Car le nostre ne se voudroit pas comparer à moins : Il n'y a en toute cette avanture ni raison ni dessein ni sujet de rire, Et je crois que ceux qui la lisent sont bien estonnez quand ils voyent la fin platte et froide comme elle est, Et je ne doute point qu'ilz ne rient Jaune, comme on dit, s'ilz ont envye de rire, n'y ayant pas lieu de rire autrement. Je ne puis laisser passer, sans en faire la remarque, la belle erudition de l'escuyer du chevalier du bois. dont Il entretient Sancho, sur ce que Sancho luy ayant loué sa fille Sancha, sa belle taille et autres belles qualitez (271), Cet escuyer s'escrie, Malepeste la droslesse doit bien porter son bois ! ce qui est exprimé par le mot Hideputa qui en cet endroit n'est qu'une exclamation [96 V^o] d'admiration de mesme que Mallepeste en françois Ce n'est pas cependant que le Mot Hideputa en espagnol ne veuille dire aussy filz de putain estant composé de Hijo de puta, Et Sancho l'expliquant de la sorte et à la lettre dit que sa fille ni sa mere ne sont point putains, faisant reproche a l'Escuyer de ce qu'il ne parle pas honnestement comme doivent faire les escuyers de chevaliers errantz, et là dessus l'Escuyer Instruit Sancho de la double signification du mot Hideputa. Comme si Sancho n'estoit pas espagnol Voila une belle erudition et donnée bien à propos, et par un autheur bien digne d'enseigner les proprietez de la langue Espagnolle ! comme estoit ce Thomas Cecial pauvre manant du pauvre village de D.Q. et compere de Sancho. Mais vous voyez bien que c'est nostre autheur qui en veult avoir l'honneur luy mesme, n'est ce pas une grande gloire pour luy que de faire connoistre qu'il en-

tendoit sa langue naturelle ? quelle fanfaronnerie de se glorifier de si peu de chose ! Il est vray qu'il pourroit avoir [97 R^o] mis là cette erudition en faveur du Roy de la Chine qui aime la langue Espagnolle, et qui la veult rendre connue en son pays, comme nostre autheur nous l'a fait scavoir dans son Epistre dedicatoire de cette seconde partie. L'avanture qui suit est celle du gentilhomme au manteau verd ou Diego de Miranda (272), elle ne sert à autre chose qu'à donner occasion a D.Q. de faire un grand discours avec beaucoup de reflexions sur la poesie, sa noblesse et belles qualitez, et comme elle doit estre traittée, Ce discours est long et ennuyeux, fort commun, et sans nouveauté. L'avanture qui suit est celle des Lions (273), où Je ne trouve rien à admirer, sinon que l'autheur ait voulu la mettre là en la maniere qu'elle est, Elle ne touche point, Il est vray que si elle estoit veritable elle seroit à considerer et à admirer, mais étant Inventée il n'y a rien qui donne de l'emotion, Et puisque l'autheur estoit le maistre du succez de l'avanture, Il devoit faire combattre effectivement D.Q. contre les lions et les luy faire tuer tous deux, Il n'en [97 V^o] eust pas cousté davantage à l'autheur, Mais de nous donner un incident comme celluy là, dans une histoire inventée c'est se mocquer : Il seroit merveilleux comme j'ay dit dans une histoire veritable bien averée et bien connue mais il ne l'est point dans une fiction.

L'acueil et le bon traitement que receut D.Q. dans la maison de Diego de Miranda, ce qui se passa entre luy et le filz de ce gentilhomme La poesie de ce filz, et ce qu'ilz se dirent l'un à l'autre (274), nont rien de

(272) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XIV.

(273) *Ibid.*, chap. XVII.

(274) *Ibid.*, chap. XVIII.

plus remarquable que ce qu'ont les entretiens ordinaires, Et Il n'en arrive autre chose que de faire voir que D.Q. parut au Pere à la mere et au filz un fou avec des intervalles raisonnez, ce que l'auteur à desja fait remarquer plusieurs fois et le Lecteur n'en demeure ni plus instruit ni plus satisfait de sa lecture. La rencontre que fait D.Q. de deux paysans et des deux escolliers qui se battirent aux fleuretz devant luy est de mesme (275). Cela ne fait rien à ses aventures. L'Histoire de Quitteria et [98 R^o] de Bazile, et les noces qui se commencent de cette Quitteria avec Gamache sont de mesme (276), Elles n'operent rien en D.Q., sinon qu'il se trouva dans le desordre qui arriva à ces noces, par la tromperie de Bazile: Tout cela ne tend qu'à faire une histoire qui est assez agreable, à laquelle je ne trouve rien d'impossible, quoy que tout y soit exageré, principalement pour les preparatifz du festin, mais enfin tout y est possible, Et quand un homme est assez amoureux et assez riche et libéral Il peut faire une despense telle que celle qui est descritte en cette histoire. Le bon traitement qui fut fait a D.Q. chez Bazile est fort croyable puisqu'il s'estoit montré plus affectionné pour son party que pour celluy de l'autre dans la meslée (277): Mais tout cela ne fait point rire Et je croy que nostre auteur s'est lassé de cette maniere, ou qu'il a esté averty par quelqu'un de ne s'y pas attacher si fortement ni de donner à tors et a travers pour faire des aventures, sans avoir egard à la possibilité ni [98 V^o] au rapport que les choses doivent avoir les unes aux autres: L on voit donc qu'il se contente icy d'aller doucement, faisant des lieux

(275) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XIX.

(276) *Ibid.*, chap. XX, XXI.

(277) *Ibid.*, chap. XXII.

communs sur les occasions qui s'en presentent, comme il en fait chez Bazile sur les femmes qu'on espouse et sur les avantages d'en prendre de bonnes (278). Je ne comprends pas bien ce que c'est que la Caverne de Montesinos (279), scavoir si c'est une veritable Caverne qui soit en Espagne et qu'on nomme de ce nom, ou si c'est quelque carriere que D.Q. appelle ainsy a cause de quelque Romant, Car cette Carriere estant veritable et appelée de ce nom, L'auteur en devoit instruire le Lecteur et luy en dire quelque chose de curieux ce qui auroit eu bonne grace en cet endroit, Il est vray que le Licencié en donnant a D.Q. son cousin pour guide pour le conduire à la bouche de cette caverne, luy promet (280) qu'il luy monstrera outre laditte Caverne, les sources de Ruydera renommées par tout le pays de la Manche et de toute L'Espagne mesme, Et par là lon pourroit croire qu'il y auroit là quelque verité enveloppée, Mais ce n'est pas [99 R^{to}] assez, Car il sembleroit que ces sources de Ruydera viendroient de cette Caverne, Et D.Q. qui y descendit n'y trouva point d'eau. Quoy qu'il en soit L'avanture est de peu de Consequence, car tout ce que dit D.Q. y avoir veu n'est qu'un songe qu'il fit s'y estant endormy comme on le peut Juger puis qu'il dormoit encore quand on le retira. aussy l'auteur dit que son Cid Hamet n'assure pas veritable cette avanture, et qu'il laisse au Lecteur la liberté de la croire ou ne la Croire pas (281) où est le plaisant le divertissant et le fin de cette avanture et de cet avis de son Historien arabe? Il y a long temps que je ne scais que dire sur tout ce qui est dit de ce Cid Hamet.

(278) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XXII.

(279) *Ibid.*, chap. XXII, XXIII.

(280) *Ibid.*, chap. XXII.

(281) *Ibid.*, chap. XXIV.

NEO. — Je suis de vostre avis, et Je vous avoüe que je ne fais aucune reflexion sur tout ce que Cervantes nous dit de ce Cid Hamet, Il me semble qu'il n'a pas bien dressé son plan de ce costé là pour que l'on puisse en descouvrir le fin et l'agreable.

EU. — Passons par dessus l'entretien du Jeune homme qui en fin se resoult à estre soldat (282) [99 V^{so}] nous passerons aussy, si vous le trouvez bon, sur la froide Histoire du braire de l'asne (283) que ces deux Eschevins contrefaisoient si bien qu'ilz se tromperent l'un l'autre, et sur la querelle des habitans du lieu de ces Eschevins avec ceux d'un autre lieu voisin qui se mocquoient de ces Eschevins et de leurs habitans (284), Mesme de ce qui arriva en suite à Sancho qui contrefit aussy le braire de l'asne en leur presence et qui en fut bien battu (285), quoy que D.Q. leur eust faict une belle et longue harangue, lequel tout vaillant qu'il estoit *s'enfuit de tout son cœur* (286), abandonnant fort laschement son Escuyer, Tout cela ne merite pas une serieuse reflexion si ce n'est cette fuite de ce heros, car en effect Je ne le reconnois plus, Cervantes ne sçait où il en est, la teste luy tourne ou bien il s'endort Comme Homere.

Le joueur de Marionnettes fait assez bien son personnage, Il les monstre et les faict voir assez agreablement et l'emportement de D.Q. est bien imaginé (287) : si toutes les [100 R^{to}] aventures de cette Histoire estoient

(282) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XXIV.

(283) *Ibid.*, chap. XXV.

(284) *Ibid.*, chap. XXVII.

(285) *Ibid.*

(286) « ...volvió las riendas a Rocinante, y a todo lo que su galope pudo se salió de entre ellos, encomendándose de todo corazón a Dios, que de aquel peligro le librase... »

(287) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XXVI.

Comme celle là, le livre seroit supportable. L'aventure de la barque enchantée (288) est probable et assez bien décrite : Ce que J'y trouve qui n'est pas vraisemblable est qu'un homme armé de toutes pièces qui est tombé au fondz de l'eau puisse nager comme un Canard (289), comme Il dit que fit D.Q. quand passant prez des roües des Moulins son batteau le renversa dans l'eau d'où il se tira en nageant (290).

Mais nous voila à ces grandes aventures du Duc et de la Duchesse dont l'auteur fait tant de cas et qu'il exalte en tant d'endroitz les nommant *tantost les meilleures et les plus plaisantes, tantost les plus fameuses que l'on puisse lire dans son histoire, tantost admirables, tantost non Jamais imaginées* (291) Il dit aussy qu'une de ces aventures fut *inventée du plus estrange et agreable artifice que l'on scauroit imaginer* (292) Et en fin il ne peut s'empescher au Commencement du 40^e chapitre, de dire *qu'en verité ceux [100 V^o] qui prennent plaisir à lire des Histoi- res pareilles à celles cy, doivent remercier Cide Hamet son premier autheur, qui a eu la curiosité d'en conter les particularitez* (293). Et en suite il fait une apostrophe

(288) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap XXIX.

(289) « ... vinole bien a don Quijote que sabia nadar como un ganso, aunque el peso de las armas le llevó al fondo dos veces... »

(290) En fait, ce sont les meuniers qui font chavirer la barque et tomber don Quichotte et Sancho au milieu de la rivière. Ce sont eux encore qui, se jetant à l'eau, sauvent le maître et l'écuyer.

(291) Voici, par exemple, comment Cervantes les qualifie lui-même à la fin du chapitre XXXIII : le duc et la duchesse jouèrent à don Quichotte plusieurs tours, « et si bien appropriés et si bien conçus, que ce sont assurément les meilleures aventures que renferme cette grande histoire. » -- « ...tan propias y discretas [burlas], que son las mejores aventuras que en esta grande historia se contienen. »

(292) « del más gracioso y extraño artificio que puede imaginarse. » (chap. XXXVI)

(293) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XL : « Real y verdadera-

à Cide Hamet, à D.Q. a Dulcinée et à Sancho, leur souhaitant une longue vie pour la satisfaction de tous les vivans (294), que veult-il dire par cette longue vie ? est ce qu'il veult que nous croyons que ces gens là sont encore vivans, Il y à long temps qu'ils sont morts Il n'en est resté que des memoires en escritture gottique dans un coffre de plomb, trouvé dans les fondations d'une vieille mazure ou hermitage (295), et puis quand ils vivroient encorē, que nous en reviendrait il est ce que nous irions les voir sur le lieu pour les connoistre ? Voyez ce que c'est que tout cela et si vous y entendez quelque chose si ce n'est que vous y remarquez une grande envie de s'applaudir, Il ne peut tenir dans sa peau comme Je vous l'ay desja dict. Il me fait souvenir d'une femme que je vis un jour apporter du fruit en un marché, Cestoient [101 R^o] des cerises, quand elle eut pris sa place elle descouvrit son panier où estoient ses cerises et s'escria, Mon Dieu la belle marchandise ! sur quoy chacun s'esclatta de rire et moy comme les autres et d'autant plus volontiers que ces Cerises n'estoient point belles, Je ne puis m'empescher d'en faire autant en cette rencontre qui est toute pareille.

Neo. — J'en ferois bien autant, Cette maniere n'est guere ordinaire et si Cervantes y avoit songé le moins du monde, Il s'en seroit abstenu, Cest une maxime, qu'il ne faut jamais soit pour exiter l'admiration soit pour faire rire promettre à son auditeur de grandes choses, Il le faut

mente, todos los que gustan de semejantes historias como ésta, deben de mostrarse agradecidos a Cide Hamete, su autor primero, por la curiosidad que tuvo en contarnos las seminimas della, sin dejar cosa, por menuda que fuese, que no la sacase a luz distintamente. »

(294) *Ibid.*

(295) *Don Quichotte*, 1^{re} Partie, chap. LII.

surprendre, en laissant agir la chose sur son esprit par sa propre force et non pas par l'approbation qu'on luy donne, parce que l'auditeur qui voit que par cette preparation lon veult luy faire violence, se met en deffence et ne veult ni admirer ni rire.

Eu. — Ce que vous dites est tres vray, les bons [101 V^o] faiseurs de contes les font nuïement et sans faire semblant d'y trouver de quoy rire, Et celluy qui l'escoutte se voyant maistre de sa volonté ne fait point de difficulté de faire voir l'emotion qu'il en a ressentye se faisant honneur d'avoir trouvé l'endroit pour rire, sans qu'on le luy ait dit. Ces aventures donc si merveilleuses et si admirables, sont la rencontre que fait D.Q. d'un Duc et d'une Duchesse qui avoient de l'esprit et qui estoient de bonne humeur, qui ayant lu l'Histoire de D.Q. imprimée, comme il est dit, furent ravis de voir ce Chevalier en Original et se divertir de luy en manieres Romanesques (296), Ce Duc estoit puissant et riche, C'est pourquoy, pour se donner ce divertissement, Il faisoit volontiers la despence qui estoit necessaire pour cela ; il fit voir à D.Q. des Enchanteurs des chariotz, des Dames enchantées Il luy fit entendre des Tambours des Trompettes, des arquebusades, des musiques de hautbois de lutz et de Harpes, Il luy fit voir d'autres dames [102 R^o] affligées qui luy demandoient du secours, Et en fin il fit venir un cheval de bois sur lequel D.Q. et Sancho monterent pour aller par l'air en un Royaume esloigné achever une aventure, Et ce voyage se termina par des fusées et des petards qui estoient dans le corps de ce cheval ausquels on mit le feu qui fit sauter en l'air le Cheval avec D.Q. et Sancho qui tomberent ensemble demy-bruslez.

(296) Ces aventures se développent du chapitre XXX au chapitre LVIII.

Il y auroit trop de choses à dire si l'on vouloit espellucher les circonstances de ces merveilleuses aventures, C'est pourquoy je n'en toucheray que quelques unes : La principale pourtant seroit celle de l'impression de cette Histoire dont parle la Duchesse par laquelle elle dit avoir connoissance des aventures de D.Q. (297) mais Je n'en diray rien en ayant parlé au sujet de l'entretien de Carrasco avec D.Q. L'on ne scauroit assez admirer ce manque de jugement, lequel est si estrange, que quand on veult aprofondir cette circonstance, l'on ne sçait ce que lon devient [102 R^{to}] la teste tourne, et lon ne scauroit bien faire entendre ce que lon y trouve d'extravagant et d'incomprehensible comme je vous l'ay dit. Tout cet appareil d'enchantement, ne produit rien dans l'esprit de D.Q. Et le tout ne va qu'à engager Sancho à recevoir ou se donner trois mil tant de coups de fouët pour desanchanter Dulcinée (298). Ce qui est receu assez froidement de D.Q. Sancho y Joüe mieux son personnage que luy, en se deffendant de faire cette penitence, la maniere dont il s'y prend est plus spirituelle qu'il n'appartient à un homme simple comme luy, auprez de qui D.Q. n'est qu'une beste. Je ne comprends point l'affaire du geant et Enchanteur Malambrun (299) : Il est dit que pour venger la mort de sa parente la Mere d'Antonomasie, Il avoit enchanté cette Antonomasie et son amant Clavicho, les changeant luy en Crocodile, et elle en Singesse, avec cette condition qu'ilz ne recouvreroient point leur premiere forme que D.Q. à qui cette aventure avoit esté reservée, ne se battist en düel contre luy, [103 R^{to}] Et cependant

(297) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XXX.

(298) *Ibid.*, chap. XXXV. — Exactement 3.300 coups de fouet.

(299) *Ibid.*, chap. XXXIX.

ce mesme geant enchanteur si fort en colstre s'offre d'envoyer à D.Q. quand on l'aura rencontré, un cheval de bois pour venir le trouver et se battre avec luy, et finir ainsi cet enchantement (300) : Je ne comprends point dis je pour quoy ce geant qui avoit fait cet enchantement pour vanger la mort de cette parente, veult bien donner des moyens pour rompre si tost ce mesme enchantement en envoyant cette monture commode à D.Q. Il n'estoit guere fasché puis qu'il consentoit si tost à la fin de la peine qu'il avoit imposée à ces deux *temeraires* amans, (301) qui estoient cause de la mort de sa bonne parente : Cela est mal imaginé, Il eust bien mieux vallu qu'un autre Enchanteur que Malambrun, eust envoyé ce cheval, et que malgré luy D.Q. rompist l'enchantement, C'est pourtant la ceste aventure que nostre autheur dit avoir *esté inventée du plus agreable artifice qu'on puisse imaginer* (302). Ce n'est pas qu'il n'y ait de l'invention en cela, Mais J'aurois voulu le conduire avec plus de vraysemblance et de [103 V^o] possibilité : Car Je vous prie où prendre des chariotz de tant de facons ? de moyens, de grands et encore de plus grands, des habitz extraordinaires, des housses de chevaux, Toutes ces musiques guerrieres et pacifiques, Je veux dire des trompettes des tambours des harpes des hautbois, Tout cela

(300) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XL.

(301) « estos dos atrevidos amantes. »

(302) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XXXVI. Sancho dit à son tour au chapitre XL : « Foi d'homme de bien et par la mémoire chérie de tous mes aïeux les Panza, je le jure, jamais je n'ai oui ni vu, et jamais mon maître ne m'a raconté ni pu imaginer dans sa fantaisie une aventure semblable à celle-ci » — « Por la fe de hombre de bien juro, y por el siglo de todos mis pasados los Panzas, que jamás he oído ni visto, ni mi amo me ha contado, ni en su pensamiento ha cabido, semejante aventura como ésta. »

ne se trouve point dans la maison de quelque Duc que ce soit ni ailleurs, si fort à point nommé ni prest en si peu de temps. En la seconde aventure qui est celle de Doloride Il est parlé de l'Escuyer Trifaldi, qui avoit, dit l'auteur, *un corps de geant* (303) lequel il appelle en suite *prodigieux espouvantail* (304), qui se mettoit à genoux et se relevoit. Lon ne sçait si en effet c'estoit un geant, ou si c'estoit un homme dont la taille estoit rehaussée par artifice et de telle sorte qu'il parust un *prodigieux géant* : De Croire que ce fust un veritable geant Cervantes ne le voudroit pas peut estre, J'en pourrois douter pourtant aprez ce qu'il nous a voulu faire croire ailleurs, Que c'estoit un homme dont la taille fust rehaussée par artifice, Il falloit que ce fust par [104 R^o] les jambes et non par la teste, car on le voyoit parler remüer et ouvrir la bouche, si c'estoit donc par embas (*sic*) que sa taille fust rehaussée, Je ne sçais pas comment Il pouvoit se mettre à genoux, car nous sçavons par expérience dans les Opera qui ont esté representez ces années dernieres, que de tels Geans ne se peuvent baisser, c'est tout ce qu'ilz peuvent faire que de marcher un peu, Et ceux qui gouvernent ces machines là, l'entendent pour le moins autant que l'Intendant de ce Duc Et mieux que Cervantes, Car Cervantes peut ignorer ce que c'est que Machines puisqu'il ne sçait ce que c'est que vrayssemblance et possibilité dans un récit.

NEO. — Je pourrois vous dire icy ce que Je vous ay dit ailleurs que vous descendez dans un destail estrange de ces aventures, qui donne plus de peine à l'esprit pour les concevoir que leur irregularité ne luy donne de chagrin,

(303) « un personaje de cuerpo agigantado. » (chap. XXXVI)

(304) « el espantajo prodigioso. » (*Ibid.*)

mais Je laisse cela et Je vous fais seulement souvenir que vous avez trouvé à redire aux Critiques qu'on a faites sur quelques ouvrages de ce temps, à cause que quelques [104 V^o] circonstances pouvoient estre mieux Imaginées et mieux conduittes, Et cependant vous venez de Critiquer ces dernieres aventures sur le pied qu'on pouvoit les mieux Imaginer et mieux Conduire qu'elles ne le sont.

EU. — Vostre avis est bien donné, mais prenez garde s'il vous plaist que quand je reprens ces circonstances dont vous parlez et dont il s'agit icy, Je ne les reprens pas à cause qu'on pouvoit les mieux imaginer et les mieux conduire, mais à cause qu'elles sont mal imaginées et mal conduites, sans songer si elles peuvent estre mieux, Car cet homme qui a *un corps de geant* (305), et qui *se met à genoux et se releve* (306), cela ne se peut faire je vous l'ay dit et vous le sçavez aussy bien que moy, Vous en avez veu l'experience à l'Opera de Cadmus (307), les Geans qui y estoient representez, ne se mouvoient que bien peu : Si vous voulez aussy examiner l'affaire de l'Enchanteur Malambrun, y a t il apparence qu'il dust en-

(305) « *personaje de cuerpo agigantado.* »

(306) L'expression de Pierre Perrault résume tout ce passage : « Llegó, pues, con el espacio y prosopopeya referida a hincarse de rodillas ante el Duque, que en pie, con los demás que allí estaban, le atendía ; pero el Duque en ninguna manera le consintió hablar hasta que se levantase. Hizolo así el espantajo prodigioso... » — « Il vint donc, avec cette lenteur et cette solennité, se mettre à genoux devant le duc, qui l'attendait debout, ainsi que les autres assistants. Mais le duc ne voulut en aucune façon le laisser parler, avant qu'il se fût levé. Le prodigieux épouvantail se leva donc... »

(307) Opéra de Quinault : *Cadmus et Hermione. Tragédie*, représentée par l'Académie royale de musique, le 27 avril 1673. Voir, sur cette pièce, Etienne Gros, *Philippe Quinault*, Paris, 1926, in-4°, p. 104, 105 et p. 593, 594, 595, 596, 597.

voyer si promptement un cheval à D.Q. pour se battre contre luy par qui Il scavoit qu'il [105 R^o] devoit estre vaincu puisque cette avanture luy estoit reservée, et defaire si tost un enchantement qu'il avoit fait pour van-ger sa parente, Vous voyez bien que tout cela est, contre la vraissemblance. Je veux bien neanmoins demeurer d'accord avec vous que ces galanteries que faisoit faire ce Duc estoient assez bien pensées et qu'elles en vau-droient davantage si l'auteur les avoit purgées des hyperbolles qui y sont, et sil les avoit narrées en moins de parolles, Et aussy s'il s'estoit souvenu de faire garder à Sancho son caractere, car il en sort en tout ce qu'il dit qui est trop fin, et trop spirituel, Il n'y a personne dans tout ce qu'il y a de gens en ces avantures, qui paroisse avoir plus d'esprit que luy, Il ne nous est pas donné souz ce titre là. Je vous avoüe aussy, car Je ne suis pas un cri-tique de mauvaise foy, Je vous avoüe dis-je que je n'ay pu m'empescher de rire quand j'ay veu Sancho recom-mander son grison à la Douegna Rodriguez (308), La fa-çon dont il luy parle est plaisante avec ce qu'y peut ajoûter l'action et la maniere dont on s' imagine qu'il accompagnoit [105 V^o] sa priere, Et de plus l'estonne-ment de cõette Douëgna de se voir choisie par ce paysan pour un tel employ, Une Douëgna estant des plus glo-rieux et plus sotz animaux qu'il y ait en Espagne : Tout cela me venant en l'Esprit en un mesme temps, Je n'ay pu m'empescher de rire tout de bon, Je ne vous di-ray rien d'avantage Tout ce qui suit qui arriva chez le Duc est de cõette qualité, Toujours de grands et longs en-tretiens de D.Q. et de Sancho, soit avec le Duc soit avec la Duchesse, toujours rebattans en la beauté de Dulcinée

ou son enchantement, ou la Caverne de Montesinos ou le gouvernement de l'Isle, ou bien les louanges de la Chevalerie errante, ou bien d'autres discours et lieux communs, comme celluy que fait D.Q. sur l'offence qu'on peut recevoir (309), et de quelle qualité elle est, Celuy de Doloride sur le sujet des vers et de la poesie (310), mal placé pour le sujet et pour la personne qui le dit, avec le beau latin qu'elle dit, *quis talia fando temperet à lachrimis ?* (sic) (311) La façon qu'elle fait pour dire le nom du cheval de bois (312), est pareille à celle que fit D.Q. [106 R^o] pour dire de quelle maison est Dulcinée dans la Première Partie : Elle nomme tous les chevaux dont il est parlé dans les histoires fabuleuses et Romans pour dire que celluy de bois ne s'appelloit point ainsy, Cest une belle erudition que celle la. Tout ce que dit Sancho en suite et particulièrement au sujet de son Isle (313) est trop fin pour luy, comme quand il dit au Duc aprez l'embrasement du Cheval Chevillard, qu'ayant considéré d'en hault estant sur ce cheval la petitesse de la Terre Il faisoit peu de Cas de tels gouvernemens, et qu'il valloit bien mieux en avoir une portion au Ciel qui vaudroit davantage que toutes les Isles du Monde (314) Ce qu'il respond aussy a D.Q. aprez les instructions qu'il luy a données est de mesme (315), Et ces instructions (316) sont si bonnes qu'elles ne vallent rien en cet endroit, Elles sont trop serieuses pour le livre, pour D.Q. et pour Sancho, et ne sont pas assez bonnes pour en faire

(309) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XXXII.

(310) *Ibid.*, chap. XXXVIII.

(311) *Ibid.*, chap. XXXIX.

(312) *Ibid.*, chap. XL.

(313) *Ibid.*, chap. XLI.

(314) *Ibid.*, chap. XLII.

(315) *Ibid.*, chap. XLIII.

une estime particulière comme d'une Morale exquise, De sorte qu'elles ne peuvent estre qu'ennuyeuses à ceux qui les [106 V^o] lisent à qui elles n'apprennent rien de nouveau. Voyons donc Sancho que lon conduit à sa pretendue Isle (317) : En arrivant on le mene a l'Eglise (318) : N'admirez vous point cela que des gens Catholiques comme des Espagnolz, ayent meslé une action devotte et religieuse avec une farce et ayent voulu soustenir une fourberie par une chose Sainte : Nostre authœur qui se vante que son *Histoire n'a rien que de Catholique* s'est bien mespris, car selon que Je conçois la signification de ce mot Il n'y a rien qui le soit moins que cette action par ce que non seulement elle n'est pas catholique mais elle n'est pas mesme Chrestienne, Il s'est oublié de la mesme sorte, lors qu'en un autre endroit plus avant, parlant de Rossinanté qui avoit esté foulé aux piedz et mal traité par des Taureaux, Il dit que Rossinante en cet estat n'estoit guere bon Catholique (319). Les Jugemens que rend Sancho (320) aprez la prise de possession de son Isle sont ils d'un homme simple et lourdault, de *poco sal en la* [107 R^o] *mollera*. Celluy de la Canne creuse où il y avoit de l'or, Celluy de la femme pretendue violée ne conviennent en aucune sorte à un homme comme luy, Et ce n'est point une excuse de dire qu'il avoit oüy dire quelque chose de semblable à son Curé, Un homme de peu d'esprit n'a point si bonne memoire, ni ne sçait pas se servir si bien de ce qu'il a oüy dire. Celluy de ceux qui gardoient ce pont est de mesme Et tout ce que fait et dit

(316) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XLII, XLIII.

(317) *Ibid.*, chap. XLIV, XLV.

(318) *Ibid.*, chap. XLV.

(319) *Ibid.*, chap. LVIII.

(320) *Ibid.*, chap. XLV, LI.

en suite Sancho, Tout cela ne fait ni rire ni admirer, Ce sont de vieux contes enfilez les uns aprez les autres qui estoient aussy bons ailleurs que là. Cette fille que Sancho trouva deguisée en homme quand il fit la ronde (321) et dont le Maistre d'hostel du Duc devint amoureux ne sert à chose du monde car on ne scait ce que tout cela devient, Je passe par dessus beaucoup d'autres choses sur quoy Il y a de pareilles reflexions à faire et qui sont inutiles. Enfin les Ordonnances (322) que fit Sancho et qu'il voulut faire sont trop serieuses, et rien ne peut estre tant contraire au Caractere de son Esprit [107 V^{so}] que cela, aussy s'oublie t il tout a l'heure lors de la feinte alarme, où il se laisse lier entre deux pavois (323), Je ne sçays pas ce que c'est que ces pavois ni où lon les prit, Il les fait aussy grands et plus que les boucliers Romains, Je ne crois pas qu'il y eust en Espagne alors des armes deffensives de cette grandeur, Lon s'y sert bien de petites rondaches, mais elles ne sont pas plus grandes qu'un plat ordinaire à servir sur la table, Mais qu'il y en ait qui couvrent un homme depuis la teste jusques a my jambe, car il est dit que *Sancho ne pouvoit plier le genouil* (324), assurément il n'y en a point eu en Espagne depuis Sertorius, Cependant quoy qu'il en soit nostre autheur Nous descrit ces deux pavois assez grandz pour que Sancho fust enfermé dedans et en seureté pour son corps et pour sa teste, contre les tumultes sous lesquelz il fut renversé, et de telle sorte que l'on passoit par dessus luy, lon montoit dessus aussy pour donner des ordres

(321) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XLIX.

(322) *Ibid.*, chap. LI.

(323) *Ibid.*, chap. LIII.

(324) « ...quedó [Sancho] emparedado y entablado, derecho como un huso, sin poder doblar las rodillas... »

pour le combat, comme de dessus une éminence, et Il n'est point dit qu'il fust blessé Il en sortit sain et sauve (*sic*), Voila de belles hyperbolles et bien fondées pour faire rire ! ceux qui [108 R^{to}] ont bon appetit pour rire riroient encore pour moins. J'approuve les deffenses que le Medecin luy faisoit de manger de telles et telles viandes, le reduisant ainsy à une faim extremesme (325), J'approuve aussy la maniere dont Sancho sortit de son Isle (326), qui fut fort belle et fort sensée, mais avec trop de conduite et avec un froid serieux et sage, Il y devoit avoir de l'emportement ou de la faiblesse. Les lettres de Sancho à sa femme (327) et de sa femme à luy et à la Duchesse (328), ne sont pas assez risibles pour les avoir mises tout de leur long dans cette histoire, Et en fin la chute de Sancho dans ce puis Carrière ou mesure (329), Car l'auteur ne sçait pas mesme ce que c'est, ne produit aucune suite ni incident dans l'Histoire sinon de faire que D.Q. l'entend crier et luy aide à sortir, ce qui n'est qu'un hazard qui n'attire aucune reflexion, parce qu'un passant l'eust aussy bien tiré de la que D.Q. mais qu'il ait fallu justement que c'ait esté luy, Je ne vois pas pourquoy, Il en est de mesme de beaucoup de choses qui arriverent à D.Q. pendant l'absence de Sancho, comme son bas deschi-ré ou [108 V^{so}] rompu (330) qui ne fait aucun incident, Les amours d'Altisidore et sa serenade (331) n'en font gue-re davantage si ce n'est *ce grand sac* plein de chatz avec

(325) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XLVII.

(326) *Ibid.*, chap. LIII.

(327) *Ibid.*, chap. XXXVI.

(328) *Ibid.*, chap. LII.

(329) *Ibid.*, chap. LV.

(330) *Ibid.*, chap. XLIV.

(331) *Ibid.*

des sonnettes à la queue (332) qui firent tant de bruit et tant de desordre que le Duc et la Duchesse en eurent quelque frayeur, quoy qu'ils sceussent l'affaire. L'un de ces chatz sauta au visage de D.Q. et s'y attacha de telle sorte avec ses griffes et ses dents, *qu'il y demeura Jusques a ce que le Duc* qui estoit dans le Jardin et qui ouït les cris de D.Q. a cause de la douleur qu'il sentoît monta à sa chambre et l'ouvrant avec un passe partout, *Il le luy arracha de dessus le visage et le jetta par la fenestre* (333). Cela n'est en aucune façon possible. Un chat n'est point un animal qui s'estant Jetté sur quelque chose y demeure attaché sans demordre comme font quelques chiens, Il s'enfuit dez qu'il en voit l'occasion, ne demandant que la liberté, et ne faisant de mal que pour se la procurer, Ainsi il n'y a aucune apparence qu'il se soit tenu attaché au visage de D.Q. un si long temps que le dit nostre auteur voyant

(332) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XLVI : « ...derramaron un gran saco de gatos, que... traian cencerros menores atados a las colas. »

(333) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XLVI : « Uno (un gato) ...le saltó al rostro y le asió de las narices con las uñas y los dientes, por cuyo dolor don Quijote comenzó a dar los mayores gritos que pudo. Oyendo lo cual el Duque y la Duquesa, y considerando lo que podía ser, con mucha presteza acudieron a su estancia, y abriendo con llave maestra, vieron al pobre caballero pugnando con todas sus fuerzas por arrancar el gato de su rostro. Entraron con luces y vieron la desigual pelea ; acudió el Duque a despartirla.. Pero el gato... gruñía y apretaba ; mas, en fin, el Duque se le desarraigó y le echó por la reja. » — « L'un d'eux lui sauta au visage et lui empoigna le nez avec les griffes et les dents. Sous le coup de la douleur, don Quichotte commença à crier le plus fort qu'il put. En entendant ces cris, le duc et la duchesse devinèrent ce que ce pouvait être, et, étant accourus en toute hâte à son appartement, qu'ils ouvrirent avec une clef passe-partout, ils virent le pauvre chevalier qui luttait de toutes ses forces pour arracher le chat de sa figure. Ils entrèrent avec des lumières et virent le combat inégal ; le duc s'élança pour le faire cesser... Mais le chat... grognait et serrait ; enfin le duc lui fit lâcher prise, et le jeta par la fenestre. »

[109 R^o] les fenestres ouvertes par ou (*sic*) il pouvoit s'eschapper comme avoient fait les autres. Nostre autheur nous dit que D.Q. garda la chambre *durant six jours* (334) a cause des esgratignures de ce chat, *pour lesquelles aussy Il avoit le visage bandé* (335), Et s'il vous en souvient, quand en la Premiere Partie de cette Histoire il eut quatre dents Jettées hors de la bouche de ce coup de pierre qu'il receut à l'avanture des moutons, qui luy escacha aussy deux doigtz de la main, avec deux costes qu'il avoit enfoncées, Il n'y paroissoit pas deux heures aprez, Il n'en garda point la Chambre ni ne mit point demplastres sur tant de sortes de maux, et ny fit aucun remede non pas mesme celluy que luy avoit appris le Chevrier pour mettre sur son oreille qu'il avoit rapportée blessée du combat avec le Biscain (336), Nostre autheur fait tout ce qu'il veult, Il estoit necessaire alors que ces mauvais coups là nempeschassent pas D.Q. d'aller ailleurs, Et icy Il falloit qu'il fust six jours à garder la chambre pour donner occasion [109 V^o] à la visitte de la Douëgna Rodriguez, et aussy pour que le Gouvernement de Sancho finist, et qu'ilz puissent s'en aller ensemble, Vous scavez desja par experience que c'est là l'humeur de nostre autheur, de n'avoir soing que de ce qu'il dit, Mais point du tout de ce qu'il a dit Cependant *un bon jugement et un meur entendement comme il est besoing qu'ayent ceux qui composent des histoires doit bien prendre garde à ce qu'il fait quand il les met au jour*, comme dit nostre autheur, mais il en est de mesme quand Il dit cette maxime et qu'il establit cette regle, que du reste, Il estoit besoing de la dire quand Il l'a ditte et s'il s'en fust servy icy elle eust gasté ce qu'il

(334) « Seis dias estuvo sin salir en público. »

(335) « ...Altisidora... le puso unas vendas por todo lo herido. »

(336) *Don Quichotte*, I^{re} Partie, chap. XI.

vouloit dire. Mais Je vous prie où avoit on pris tant de chatz pour en emplir un *grand* sac (337) ? cela me fait souvenir des quarante moulins à vent, Peut on aussy attacher des sonnettes a la queue d'un chat ! elle est trop unie, rien ne peut s'y arrester, Il eust esté mieux de les leur mettre [110 R^{to}] au cou, aussy le Rat de la fable ne demande point qu'on attache une sonnette a la queue du chat mais au cou (338), Cette visitte donc de la Doüegna Rodriguez (339) ne vault rien par ce qu'elle est serieuse et ce n'est point une raillerie qu'elle luy fait, Elle vient le prier serieusement de combattre le fils d'un riche laboureur qui avoit desbauché sa fille, Elle luy conte l'histoire de son deffunct mary à qui la dame qu'il servoit donna un coup d'espingle qui luy perça les boyaux, Et je vous avoüe que Je ne comprends pas cette histoire. Cette Doüegna continuant sa priere se met à mal parler de la Demoiselle Altisidore et de la Duchesse mesme qu'elle dit avoir des cauterres aux jambes, elles la battent bien aussy et D.Q. pareillement : Je souhaitterois que cet incident fust aussy plaisant que l'auteur l'a désiré : Mais Je ne crois pas que cette Doüegna qui voyoit les railleries que lon faisoit à D.Q. et comme lon le traittoit de fou, de qui assurément elle avoit lu l'histoire imprimée et de ses follies que sa Dame la Duchesse avoit au chasteau, ait pu concevoir une pensée [110 V^{so}] serieuse de luy confier la deffense de sa fille par un combat Singulier, N'estoit elle pas plus folle que luy Et cela estant Il n'est plus le Heros du livre : Cette Doüegna l'emporte sur luy, Elle croit la chevalerie errante plus qu'il ne faisoit luy mesme puisque toute avertie qu'elle est que c'est une chimere à faire rire, elle y veult confier le plus cher interest

(337) « ...un gran saco de gatos. »

(338) Voir La Fontaine, *Fables*, livre II, fable 2.

(339) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XLVIII.

qu'elle ait qui est l'honneur de sa fille, Et tout cela aboutit à faire donner des coups de baston à un laquais qui pretendoit l'espouser, et à faire mettre la fille en religion (340), Mais aprez tout Je ne voys rien où D.Q. soit raillé comme ce doit estre le dessein du livre. L'Histoire de Ricoste ce Morisque (341) ancien amy de Sancho seroit peu de chose si elle n'avoit sa suite comme il se verra, Il avoit un tresor caché qu'il vouloit aller prendre, et se servir de l'ayde de Sancho à qui il promettoit deux cens escus, Mais Sancho n'en veult rien faire et refuse les deux ceps escus offertz par belle raison de conscience, a cause que Ricotte est Morisque Cela est encore bien, mais quel raport avec D.Q. et avec ses aventures, Remarquez Je vous prie [111 R^{to}] la Joye que nostre autheur se donne pour la beauté de son ouvrage, et me dittes s'il vous plaist si vous avez jamais veu rien de semblable en quelque livre que ce soit, c'est peut estre par la que lon dit que celluy cy est original, et en effect telle chose ne s'est jamais trouvée ailleurs ni ne se trouvera a l'avenir, C'est avant que de commencer le recit de la prise de possession du Gouvernement par Sancho, où il avertit le lecteur de *se preparer* à bien rire (342), Et au commencement d'un autre chapitre Il apostrophe le *soleil ou Phœbus* (343) car Il ne sçait à qui il en veult, et luy

(340) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LXVI.

(341) *Ibid.*, chap. LIV.

(342) *Ibid.*, chap. XLIV : « Deja, lector amable, ir en paz y en hora buena al buen Sancho, y espera dos fanegas de risa, que te ha de causar el saber cómo se portó en su cargo... » — « Maintenant, lecteur aimable, laisse le bon Sancho aller en paix et heureusement ; pour toi, reste dans l'attente des deux bonnes mesures de rire qui te reviendront, lorsque tu sauras comment il se conduisit dans sa magistrature. »

(343) *Ibid.*, chap. XLV : « El timbrió aquí, Febo allí, tirador acá,

demande secours pour bien descrire ce gouvernement, Cela est si beau et si Poetique que Je ne sçays comment l'autheur n'en a point Crevé. mais on ne sçait si c'est luy mesme ou Cid Hamet qui fait cette apostrophe. mais passons. En fin D.Q. quitte le Duc (344), et le remercie, ce qui se passe avec des circonstances ordinaires, Sancho remercie aussy Le Duc trop bien pour son Caractere. Ilz prennent le chemin de Saragoce. Ilz rencontrent des gens disnans dans un pré (345) ayant prez d'eux [111 V^{so}] des figures de St. Georges, St. Martin, St. Jacques et St. Paul pour orner le tableau d'une Eglise, Ilz les firent voir a D.Q. qui lès en pria, et n'en arriva autre chose. La rencontre qu'il fait ensuite (346), de ces belles Dames vestues en bergeres avec de riches habitz, et de ces Jeunes hommes en bergers, Imitans ceux de l'Arcadie par recreation, est une des bonnes aventures qu'il y ait dans le livre et des mieux imaginées, en acordant neanmoins à l'autheur, ce deguisement en pleine campagne et dans une forest, D.Q. y fait bien son devoir de Chevalier errant, s'offrant à se tenir sur le grand chemin pour maintenir la beauté de ces bergères contre tous ceux qui luy voudroient disputer le contraire. Et ces Taureaux bœufz et vaches sont bien Inventez qui passerent en ce temps là, et dont il ne voulut pas se destourner, qui le renverserent fort plaisamment avec Sancho Rossinante et le grison dont ilz demeurèrent en mauvais estat (347) : Le risible y est tout entier et le vraysemblable avec le possible

médico acullá... ; oh sol... » — « ...Thymbrœus ici, Phébus là, archer en ce lieu-ci, medecin en celui-là... ô soleil... »

(344) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LVII.

(345) *Ibid.*, chap. LVIII.

(346) *Ibid.*

(347) *Ibid.*

s'y [112 R^{co}] trouvent aussy, et tout cela s'accorde bien avec le sujet et intention du livre qui est de faire que D.Q. entreprenne quelque chose souz esperance d'y acquerir de la gloire, et que la chose tourne au contraire en risée et en mocquerie pour luy.

NEO. — Je suis ravy que vous ayez trouvé quelque chose que vous approuviez.

EU. — Je suis de bonne foy, et n'ay aucun Interest de descrire ce livre, Mais y voyant les absurditez que Je vous ay remarquées Je ne suis pas assez complaisant pour Messieurs les beaux espritz, pour trahir ma pensée et dire, à cause qu'ilz l'ont une fois dit, que cette Histoire est admirable, et pour l'invention et pour la Conduitte et pour la maniere dont elle est escrite. Je suis vous dis je de si bonne foy que Je vous diray qu'assurement dans cette Seconde Partie Cervantes s'est corrigé de beaucoup de Contradictions qui se voyent dans la premiere, Peut estre luy en a t on donné avis, Il est vray pourtant qu'il y en [112 V^{co}] a mis une entrautres, car Il ne laisse pas d'y en avoir encore, dans laquelle il persiste depuis le commencement jusques à la fin qui est insupportable; J'a veux parler de l'Impression de son histoire, Je ne puis m'en taire, mais Je suis fasché de ne pouvoir faire entendre assez clairement les contradictions que J'y vois, Je vous l'ay dit.

NEO. — Vous pourriez dire aussy quelque chose à la louange de Sancho dont les discours et les entretiens sont plaisans, quand ce ne seroit que par cette quantité de proverbes qu'il dit à tors et à travers, ce qui donne à mon avis du plaisir à celluy qui veult bien avoir le loisir de les lire, car Je suppose qu'un homme qui a de grandes affaires ne s'amusera pas à cette lecture, et en effect on

peut s'estonner de cette multitude de proverbes qu'il dit.

EU. — Je vous ay assez dit que ce que dit Sancho est trop bon pour le Sancho qu'on nous a donné pour un homme simple et de peu [113 R^o] d'entendement, Et quant aux proverbes qu'il dit en cette quantité que vous remarquez, vous scavez aussy bien que moy (mais vous n'y pensez pas) qu'il n'est rien de plus facile que de dire des proverbes espagnols, N'avez vous pas parmy vos livres en cette langue, des volumes entiers de proverbes espagnolz qu'ils appellent Refranes (348), Il n'y a qu'à en prendre là dedans autant qu'en en veult ; Et ne faut point avoir autant d'esprit que Cervantes pour en dire encore plus qu'il n'en fait dire à Sancho : Les Espagnolz ne sont pas comme nous qui mesprisons ce que nous avons, Ils font estat de tout ce qu'ils ont, Ilz aiment leur langue particulièrement et font caresse mesme à ceux qui la veullent aprendre, Et si vous leur en dites quelques motz Ilz vous disent que vous la parlez comme un Castillan, afin de vous donner courage d'en aprendre davantage, J'y ay esté atrapé au commencement que je la voulois scavoir pour aller à leurs comedies : Ils font dis je tant d'estat de leur [113 V^o] langue qu'ilz mettent dans leurs vocabulaires, Jusques aux motz du jargon des gueux et des coupeurs de bourses qu'ils appellent Gerigonça : Nous avons aussi bien qu'eux des proverbes aussi bons que les leurs, et nos gueux ont un jargon entre eux comme ceux d'Espagne, Mais nous ne nous sommes jamais avisez d'en faire des recueilz ni des vocabulaires.

(348) Citons, parmi ces recueils, les deux suivans : *Refranes famosissimos y provechosos glosados*, Burgos, 1509, in-4°, — et, surtout, *Refranes o Proverbios castellanos, traduzidos en lengua Francesa. Proverbes Espagnols traduits en François*, Par Cesar Oudin, Secrétaire Interprete du Roy, Paris, 1605.

NEO. — A l'égard des proverbes nous avons une Comédie qui n'est composée que de Proverbes en nôtre langue.

EU. — Il est vray qu'il y a parmy nous la Comédie des Proverbes (349) dont vous parlez Mais tout ce qui y est n'est pas Proverbes, et Tous les Proverbes n'y sont pas Il s'en faut beaucoup. Mais pour nous reposer un peu de nôtre Critique et pour vous faire voir l'amour folle que les Espagnols ont pour tout ce qui leur appartient, qui va Jusques à la jalousie, et à s'attribuer ce qu'ils trouvent de bon aux autres nations, comme s'ils en estoient les auteurs veritables, et comme s'il ne se faisoit rien de bon que [114 R^o] chez eux et par eux, Pour vous faire voir dis je cette folle amour qu'ilz ont pour tout ce qui leur appartient, Je veux vous dire ce qui m'est arrivé à propos de cela. Lors que les Comédiens Espagnols estoient à Paris (350), Il fut représenté a l'hostel de Bourgogne une Pastoralle (351) composée par Monsieur Quinault par ordre du Roy, à ce qu'on disoit à cause de quelques circonstances que lon expliquoit allegoriquement sur le Mariage du Roy, Et de fait elle ne fut pas jouée beaucoup de fois, à la priere qu'en fit fuensaldagne, alors ambassadeur d'Espagne, pretendant que cette allegorie regardoit le Roy son Maistre qu'elle ne traittoit pas bien, Quoy qu'il en soit, J'avois fait connoissance avec le segnor Prado chef de cette troupe de Comédiens, Et Je le menay à

(349) *La Comédie des Proverbes* (1633) du comte de Cramail est un véritable *refranero* français.

(350) 1660.

(351) Perrault fait sans doute allusion ici à la pièce suivante : *Lysis et Hespérie*. Représentée à l'Hôtel de Bourgogne le 26 novembre 1660, cette pastorale allégorique fut donnée au Louvre, devant le Roi, le 9 décembre 1660. Elle ne fut jamais imprimée, et le manuscrit, remis, dit-on, à M. de Baluze, bibliothécaire de Colbert, a été perdu. Cf. Etienne Gros, *Philippe Quinault*, Paris, 1926, p. 62.

la premiere representation de cette piece, que Je sçavois devoir estre solennelle : Il y remarqua entr'autres choses La comedienne Baron (352) qui estoit peut estre la plus bellā personne de son temps, qui avoit la meilleure grace et l'air le plus grand [114 V^{so}] le plus aisé et le plus attrayant. Ce Prado qui n'entendoit point le françois se lassant d'estre là mê demanda que je le renvoyasse ce que je fis et demeuray pour voir la piece entiere, Il me vint trouver le lendemain, et comme Je luy demanday ce qu'il luy sembloit de ce qu'il avoit veu de la Comedie, Il me dit que cette Baron l'avoit ravy belle et bien faite comme elle estoit avec ses habitz superbes comme en effect ils l'estoient aussy, sa capelline de plumes qu'elle portoit de bonne grace, Por vida, me dit-il, que tenia un ademan y brio Espagnol. En vérité dit il elle avoit l'air et la gentillesse Espagnolle, Je ne pus m'empescher de rire, parce que en mesme temps Je me representay les Comediennes de sa troupe qui estoient souverainement laides et de mauvaise grace, et encore plus mal habillées couvertes de haillons, et J'admirois où cet homme qui avoit de l'esprit, avoit trouvé que la bonne grace de la nostre avoit du rapport avec celle de ces desagreables [115 R^{vo}] personnes, Et ne pouvois assez m'estonner de la vanité de cette nation qui se veult croire l'original du bon et du beau qu'il y a au Monde, Comme si la Baron avoit esté estudier les manieres de ces comediennes Espagnolles, pour se rendre plus parfaite : Cette humeur vaine est la cause de toutes les impertinences que nous avons veües dans les ouvrages de nostre autheur, parce qu'avec quel-

(352) Jeanne Ausoult ou Ausqu mariée en 1641, à l'âge de seize ans, au comédien André Baron qui en avait quarante. Elle mourut le 6 septembre 1662. Comédienne célèbre par sa beauté, son élégance, son grand air de noblesse plus encore que par son talent.

que merite qu'il a Il s'est imaginé que tout ce qu'il entreprendroit seroit bon et hors de la Censure, Par cette raison et pour luy faire justice il ne luy faudroit imputer que la moitié des deffautz de son ouvrage et en charger de l'autre, Sa Nation vaine et fanfaronne. Mais reprenons la suite de nostre Critique, Je ne daignerois parler de ce que dit D.Q. au sujet de la fausse Seconde Partie de son Histoire (353) qui estoit Imprimée avant que d'estre achevée, Nous avons dit ce qui s'en peut dire au sujet de la Premiere : Cervantes tesmoigne un grand chagrin contre l'auteur de cette seconde Partie [115 V⁸⁰] qu'il dit estre Arragonois, Je ne sçais s'il croit par là luy faire injure Et en fin Je trouve qu'il s'eschauffe beaucoup à ce sujet n'y ayant dautre interest que d'avoir payé un traducteur de Cette Histoire Il me semble que c'estoit à Cid Hamet à se mettre en colere plus tost qu'à luy, mais faut il chercher davantage de la raison en cette affaire ? Il continue encore d'en parler en plusieurs endroitz Il en parle quand D.Q. arriva à Barcelonne (354) et en suite chez un Imprimeur où se trouva D.Q. Il en parle encore lorsque Altisidore dit qu'elle a veu des Diables en enfer qui en Jouoient à la paulme et la condamnoient à estre jettée dans un gouffre pour ne paroistre jamais (356). Je ne sçais à quoy est bon ce qui est dit de D.Q. et de Sancho qui se colletterent, D.Q. pour obliger Sancho à se fouëtter, et Sancho pour s'en deffendre n'en ayant aucunement envie (357), Car il n'en arrive que ce qui en devoit arriver qui est que D.Q. devoit estre terras-

(353) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LIX.

(354) *Ibid.*, chap. LXI.

(355) *Ibid.*, chap. LXII.

(356) *Ibid.*, chap. LXX.

(357) *Ibid.*, chap. LX.

sé a cause des armes qu'il avoit sur le dos, dont [116 R^{re}] la pesanteur donnoit un grand avantage à Sancho sur luy, Et cet incident ne cause aucune suite dans l'histoire sinon que D.Q. estant renversé par Sancho, luy promet de ne luy plus faire de violence pour ce sujet, Cependant l'auteur a mis la prudence de Sancho à une rude espreuve, l'obligeant non seulement à se revancher contre son maistre, mais à le contraindre de luy faire une telle promesse en une occasion tout a fait honteuse pour un Chevalier preux et vaillant et qui ne cherchoit qu'à acquérir de l'honneur, Il me semble que c'est encore corrompre le Caractère de son histoire et des personnages qui la composent, et qui en sont les principaux. L'aventure de la rencontre de Rocques Guinard Capitaine de voleurs est de mesme (358), D.Q. n'y fait rien qui vaille, c'estoit pourtant là une belle occasion de faire voir sa valeur, et ainsy lon voit que peu a peu cette bravoure de D.Q. s'amortit et qu'il n'est plus celui qu'il estoit au commencement ; Pour ce qui [116 V^{re}] regarde Rocques Guinard, ce qui en est dit est bon, Il est depeint comme un homme genereux mais il faudroit ce me semble que l'on sceust davantage qui il est, Car un courage aussy noble que le sien fait juger qu'il y a quelque chose de particulier et de curieux à scavoir dans sa vie, : L'Histoire de Claude et de Vincent (359) a quelque chose d'agreable aussy, quoy que de peu d'Incidents, mais ils sont nouveaux. L'arrivée de D.Q. et de Sancho a Barcelonne (360) au lieu de Saragoce comme c'estoit leur dessein, me paroist peu de chose, Lon luy fait de grands honneurs, en se moquant de luy, mais cela n'opere rien, D.Q. n'en entre-

(358) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LX.

(359) *Ibid.*

(360) *Ibid.*, chap. LXI.

prend rien de nouveau pour cela, Ces enfans qui mettent des chardons souz la queue de Rossinante et souz celle du grison, qui les firent tomber, est la mesme chose, Ils pouvoient en mettre autant souz la queue des chevaux de ceux qui les accompagnoient, Pour moy cela ne me fait point rire. L'on fait grand chere à D.Q. dans l'hostellerie (361) où il est conduit, Et un de ceux [117 R^o] qui estoient à table dict à Sancho qu'il avoit oüy dire qu'il aimoit tant le blanc manger et les andouillettes (362) que quand il y en avoit de reste, Il les sërroit dans sôn sein pour le lendemain (363), Je vous prie de me dire où est le plaisant de cela, ât de considerer le choix qu'il fait de ces metz, comme s'ilz estoient bien ordinaires et comme si lon ne disoit ni ne soupoit sans blanc manger, ni sans andouillettes de plus le moyen de mettre du blanc manger dans son sein, ce metz en Espagne est une espece de bouillye faite avec du blanc de chapon pillé qui se fond aisement, mais où a t il trouvé que Sancho fust friand et gourmand, Il est vray qu'il souffroit la faim avec un peu d'impatience, mais tous les gens comme luy sont ainsy faitz, et de plus il s'estoit veu assez souvent n'avoir point à souper, ce qui le pouvoit rendre precautionné pour de semblables accidens, mais enfin Il ne nous est point donné ni pour gourmand ni pour friand, mais nostre auteur ne sçait plus a quoy s'en prendre pour faire rire.

(361) Don Quichotte n'est point conduit dans une « hostellerie », mais dans la « grande et belle » maison de don Antonio Moreno, « gentilhomme riche et spirituel. »

(362) Viardot traduit le terme qu'emploie Cervantes : *albondiguillas* par : boulettes ; — et M. de Cardaillac par : godiveaux. (*L'Ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, II^e Partie, t. II, ch. LXII, p. 288). Ce dernier sens nous paraît le meilleur ici ; d'ailleurs le mot « andouillettes » dont se sert Perrault est juste lui aussi.

(363) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LXII.

La teste enchantée (364) est peu de chose et ne produit aucun effect [117 V^{so}] dans l'histoire, L'autheur neanmoins en fait **grand** Cas et employe beaucoup de discours pour le récit de cette machine. D.Q. va au bal où les Dames le font danser jusques à n'en pouvoir plus (365), cela se pouvoit faire à un autre homme que luy, mais quand il n'en arrive autre chose et que mesme Il n'en resulte pas, ni une plainte ni autre discours, la remarque est Inutile. Il va en suite a une imprimerie (366) où il questionne un Correcteur qui corrigeoit une traduction Espagnolle sur de l'Italien, et luy demande comment il traduit en Castillan les mots Italiens, Pignata, piace, più, sù, giù. a quoy le Correcteur respond pertinemment : Voila une grande erudition, Nostre autheur estoit bien scavant en Italien, d'entendre ces motz !

NEO. — Ne voyez vous pas qu'il se veult mocquer de D.Q. qui vouloit faire le scavant dans cette imprimerie ?

EU. — Ce n'est point cela, Jamais D.Q. n'a affecté de paroistre scavant si ce n'est en [118 Rt^o] Chevallerie, ce qu'il disoit de bon en d'autres occasions Il le disoit naturellement et sans ostentation, du moins l'autheur nous l'a fait entendre jusque icy, et nous a donne D.Q. pour un tres honneste homme, tres genereux très obligeant et tres sincere. Mais c'est l'autheur qui est de cette humeur ambitieuse desiruse d'aplaudissement et qui s'en donne tout le premier de peur de n'en pas avoir, et qui ayant fait voir qu'il scavoit du Latin par celluy qu'il a mis dans son livre, (qui est probablement tout ce qu'il en sçait, puis qu'il y a mis Jusques à sicut erat in principio.) a voulu faire voir aussy qu'il scavoit de l'italien, mais s'il

(364) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LXII.

(365) *Ibid.*

(366) *Ibid.*

n'en sçait pas plus que les cinq ou six motz que nous avons veuz son ambition se satisfait de peu de chose. La Comparaison que fait D.Q. de la Traduction avec des Tapisseries de flandres que l'on voit par l'envers me semble fort bonne (367), Car en effect l'on voit par l'envers d'une Tapisserie les figures qui y sont, mais c'est obscurément et il y a grande difference de l'envers avec [118 V^o] l'endroit quoy que l'un et l'autre ayent les mesmes traitz. Il en est de mesme de la traduction, qui n'a jamais la netteté de l'original, quelque soing que preune le traducteur d'y proceder avec fidelité. Mais nostre autheur ne taxe la Traduction en general, de ce deffaut, que pour Louër deux autheurs Espagnols qui ont traduit le Pastor fido de Guarini (368), et l'Aminte du Tasse (369) poetes italiens, disant que leurs traductions sont si belles qu'on ne sçait si elles ne sont point l'original mesme, Vous voyez en cela la confirmation de ce que nous avons dit tantost de la vanité de cette Nation. La visite que fait D.Q. dans cette galere et ce qui s'y passa (370) est bien descrit et agreable a lire, cela fait une peinture plaisante d'une Galere et de sa Chiourme, et des galanteries des Capitaines et des galeriens mesme, qui enleverent Sancho sur leurs mains, luy faisant ainsy faire en l'air le tour de la Galere dont il fut tout esperdu ne se doutant de rien et n'ayant jamais veu rien de tel. L'avanture [119 R^o] du Brigantin (371) est bonne aussy, et l'histoire d'Anne felix (372) qui est une suite de celle de Ricotte le morisque

(367) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LXII.

(368) Le *Pastor Fido* a été traduit par Cristoval de Figueroa, un vol., in-8°, Madrid (1610), Naples (1622).

(369) *L'Aminte* a été traduite par Juan de Jauregui, un vol., in-8°, Madrid (1609).

(370) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LXIII.

(371) *Ibid.*

(372) *Ibid.*

est belle et narrée en peu de parolles, aussy l'auteur dit que dom Gregorio amant de felix ayant esté ramené par le Renegat qui s'en estoit chargé, fit le recit de son aventure *en peu de parolles, par où il fit voir dit il que sa prudence surpassoit ses années* (373). Nous voicy au combat de Sanson Carrasco deguisé souz les armes du Chevalier de la blanche Lune avec D.Q. (374) Vous vous souvenez bien de l'avoir veu entreprendre un semblable combat souz le nom de Chevalier des miroirs, et comme D.Q. le desarçonna, Le voicy donc qui veult avoir sa revanche, et qui defie D.Q. comme il avoit desja fait, à condition que si D.Q. estoit vaincu Il s'abstiendrait durant un an de porter les armes et de chercher les aventures. Ce combat se fit hors des murs de Barcelonne en presence du Viceroy, et d'un Capitaine de galere et autres personnes, où Carrasco qui avoit un cheval plus leger et [119 V^{so}] plus viste que n'estoit Rossinante, rencontra D.Q. avec tant de force et de vigueur que sans le toucher de la lance que *l'on vit qu'il leva exprez en haut* (375), il le renversa avec Rossinante et luy fit prendre une chute dangereuse : Il se Jetta sur luy, et luy mettant sa lance sur la visiere luy fit promettre d'entretenir la condition du combat, puisqu'il estoit vaincu : Voila qui va le mieux du monde, Mais comment est ce que Carrasco put renverser D.Q. puis qu'il ne le toucha pas avec sa lance.

NEO. — Il le poussa de l'espaule, du bras du genouil et de tout son corps, Et avec l'avantage que luy donnoit

(373) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LXV : « ...non con largo razonamiento, sino con breves palabras, donde mostró que su discreción se adelantaba a su años. »

(374) *Ibid.*, chap. LXIV.

(375) « ...sin tocarle con la lanza (que la levantó, al parecer, de propósito). »

la legereté et la vistesse de son cheval Il le jetta par terre avec Rossinante.

Eu. — Cela pourroit estre comme vous le dites mais je voudrois que Cervantes se fust avisé de le dire, et quil ne vous eust point donné la peine de mettre la main à son histoire pour l'esclaircir. Pour quoy aussy D.Q. ne toucha t il point Carrasco avec sa lance car Il en avoit une et ne devoit point espargner son [120 R^{to}] ennemy s'agissant dune affaire aussy importante que celle pour laquelle ils combattoient.

Neo. — Ce fut peut estre que voyant que Carrasco levoit la lance, il leva aussy la sienne pour luy rendre civilité pour civilité ne se doutant pas que Carrasco le voulust abbatre en le poussant seulement comme j'ay dit.

Eu. — Je vous louë beaucoup pour l'amitié que vous portez à nostre autheur, quoy que ce que vous faites pour sa deffense soit la moindre chose que vous luy devez pour le plaisir qu'il vous donne car vous en estes en quelque façon payé par l'honneur qui vous revient d'estre autheur avec luy d'un si beau livre comme Je vous ay dit, Mais le bon homme ne vous en sçaura guere de gré, Il ne sçait ce que c'est que vraysemblance, possibilité, ni raport, ni convenance, vous en devez estre persuadé par les remarques que Nous avons faites, Et puis quand Il le sçauroit Il ne croiroit pas estre obligé à y avoir egard, Il croit que son beau genie, dont Il est convaincu, est capable de rectifier tout ce qu'il pourroit avoir fait de defectueux, Et Il faut bien que ce que Je [120 V^{so}] dis soit ainsy puisque scachant comme il le dit luy mesme qu'il y a du peril a mettre quelque ouvrage en lumiere, à cause du loisir que les lecteurs ont de l'espelucher, et en suite de le critiquer et ainsy de ruiner la reputation que l'autheur pouvoit

avoir acquise, Il n'emploie pas en écrivant cette Histoire *ce grand jugement et ce meur entendement* (376) qu'il dit estre nécessaires, à ceux qui écrivent des histoires, Mais Il laisse aux mediocres auteurs le soing de profiter de ces enseignemens, au dessus desquels Il se met par son humeur vaine et fanfaronne. La decision que fait Sancho (377) sur la gageurre des deux hommes l'un gras l'autre maigre, à qui courroit le plus viste à poidz egal, qu'ilz rencontrerent au sortir de Barcelone, est de la qualité des Jugemens qu'il fit estant dans son Isle, Il y a trop d'esprit.

NEO. — Mais qu'importe que ce soit Sancho ou un autre qui ait décidé sur cette gageurre, la chose est plaisante et curieuse en elle mesme, et J'en dis autant des Jugemens dont vous parlez et de la difficulté de scavoir s'il falloit pendre [121 R^{to}] celluy qu'on arresta à ce pont où ceulx qui vouloient passer estoient obligez de dire la verité ou d'estre pendus (378).

EU. — De la façon que vous prenez la chose Il n'estoit point necessaire de faire une histoire de ce qui est contenu en ce livre, Il ne falloit seulement que faire un amas de contes plaisans les enfilant les uns aprez les autres comme ceux de Douville (379) ou ceux de Boc-

(376) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. III : « ...para componer historias y libros, de qualquier suertè que sean, es menester un gran juicio y un maduro entendimiento. »

(377) *Ibid.*, chap. LXVI.

(378) *Ibid.*, chap. LI.

(379) Antoine Le Metel d'Ouille (+ 1656 ou 1657), frère de l'abbé de Boisrobert, auteur d'une dizaine de pièces de théâtre, traducteur de l'ouvrage de Castillo Solorzano : *La Fouine de Séville* ou *l'Hameçon des bourses* (traduction publiée en 1661, in-8°) — traducteur aussi des *Nouvelles amoureuses et tragiques* de Doña Maria de Zayas (traduction parue en 1656, in-8°). — Le recueil de ses contes qui sont fort libres s'intitule : *l'Elite des Contes du sieur d'Ouille*, 1669, 2 vol. in-12.

cace (380), de Straparole (381) et autres semblables, Mais puisqu'on a voulu faire une histoire il a fallu y garder les regles necessaires que J'ay desja dittes, où les personnages qui la composent ne doivent dire et faire que des choses qui leur Conviennent. Continuons. La pensée qu'à D.Q. de se faire berger avec Sancho (382) seroit bonne s'ilz estoient plus jeunes qu'ilz ne sont, D.Q. devoit scavoir que quand on est parvenu à l'age qu'il avoit, l'on n'est plus appelé berger, L'on est le pere d'un tel ou d'une telle, L'on ne faict plus de vers L'on n'a plus d'amour pour les bergeres qui sont toujours Jeunes et qui n'ayment que de jeunes [121 V^o] bergers comme elles, Et le moyen à Cinquante ans de se desguiser en fille s'il estoit besoing, comme il arrive ordinairement: Il n'en est pas de mesme de la bergerie que de la Chevalerie, Cellecy s'exerce à tout age, l'autre veut une grande jeunesse, ce que n'avoyent plus D.Q. et Sancho il y avoit long temps. Ce dessein là estoit donc mal conceu tant pour luy et Sancho que pour le Curé et Carrasco à qui Il fait estat de faire venir l'envye de suivre cette profession. Dans la conference (383) qui avoit ce dessein pour sujet, D.Q. enseigne à Sancho ce que c'est qu'un Instrument de musique pastoral nomme Albogué dont Il fait la description à laquelle on ne comprend rien, mais il ne parle de cet Albogué que pour avoir occasion de dire que tous les motz Espagnols qui commencent par Al. sont Morisques dont il rapporte les

(380) On sait que Boccace (1313-1375) est l'auteur du *Décameron* (1^{re} éd. 1470)

(381) Rappelons que l'ouvrage le plus connu de Straparole (XVI^e s., dates incertaines) s'intitule : *Les Facétieuses Nuits* (1^{re} partie 1550, 2^e partie 1553 ; les deux parties réunies 1557).

(382) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LXVII.

(383) *Ibid.*

exemples, de Almoaça almorçar alhombra, alguasil, alucema, almacén, alcancia, et autres, Voilà une belle erudition et qui rejouit bien le lecteur ! Sancho en demeure bien édifié ! Et c'est [122 R^{vo}] une grande gloire à nostre auteur de sçavoir cette particularité de sa langue ! Cet homme veult tirer avantage de tout et ne peut satisfaire sa vanité, cecy est de mesme que le hideputa de Cecial amy de Sancho (384), cela fait mal au cœur car on n'est point acoustumé à de telles manieres, Et nos sçavans trouvent cela bon ! Je n'en crois rien, Et s'il estoit vray ils meriteroient d'estre bernez en public ; Dans la suite de cet entretien D.Q. dit aussy du Latin a Sancho (385), c'est la mesme chose, L'auteur se croit faire un grand honneur quand il en dit aussy souvent qu'il fait. Mais passons et achevons car il n'y a plus guere de choses à voir. La rencontre des pourceaux qui renversent D.Q. et Sancho avec Rossinante et le grison (386) ne vault rien, c'est une repetition de celle des Taureaux que nous avons veüe De mesme aussy, la Comedie que le Duc fait encore jouer dans la Cour de son Chasteau (387) ne vault rien, C'est une affaire trop rebattue et qui devient ennuyeuse, Ce Tombeau d'Altisidore, ce Minos Ce Radamante, cette robbe de l'Inquisition dont on couvre Sancho, a quoy bon cela ? Ce Duc à la fin sera aussy fou que D.Q. [122 V^{vo}] de s'amuser à des jeux d'enfants comme ceux la. Mais que veult dire nostre auteur quand Il fait dire a Altesidore (*sic*) qu'elle a veu en enfer des Diables qui jouoient à la paulme avec des livres pleins

(384) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. XIII.

(385) *Ibid.*, chap. LXVIII.

(386) *Ibid.*

(387) *Ibid.*, chap. LXIX.

de vent et de bourre (388), peut on comprendre quelque chose à ce discours, Des livres pleins de vent ! Si c'est un vent naturel et Phisque Je ne sçays comment cela est fait, Je sçays ce que c'est qu'une vessie pleine de vent, Si c'est un vent allegorique, Le livre de cette histoire en est tout remply et falloit que ce fust avec ce livre que les Diables jouïoient à la paulme, Car pour de la bourre allegorique il n'en manque pas non plus.

D.Q. trouve un moyen pour obliger Sancho à se foïetter en luy promettant de l'argent, et bien en prit a Sancho d'avoir de l'esprit plus que ne portoit son caractere, pour executter son entreprise, en foïettant les arbres qui estoient prez de luy (389). La Rencontre que faict D.Q. d'Alvaro Tarfé avec la Declaration qu'il luy demande devant le Juge (390) qu'il n'a jamais veu le D.Q. qui luy parle, et que celluy qu'il a veu ailleurs dont Il est parlé dans [123 R^o] la fausse seconde Partie n'est nullement celluy cy, cette Declaration dis je est bien froide et n'est guere du stile d'une histoire comme celle cy. D.Q. et Sancho arrivent enfin à leur village (391) où ils sont receus d'abord du Curé et de Carrasco, et en Suite de la Niece et de la servante, et de la femme de Sancho, en la maniere ordinaire, Le Curé et Carrasco font semblant d'approuver le dessein de D.Q. de se faire berger et eux aussy, Mais dans la suite et peu de temps aprez D.Q. tomba malade et mourut (392), et avant que mourir aprez un sommeil de six heures, Il s'esveilla avec un esprit sain et net connoissant la follie dont il avoit

(388) *Don Quichotte*, II^e Partie, chap. LXX. « ...libros, al parecer, llenos de viento y de borra... »

(389) *Ibid.*, chap. LXXI, LXXII.

(390) *Ibid.*, chap. LXXII.

(391) *Ibid.*, chap. LXXIII.

(392) *Ibid.*, chap. LXXIV.

esté possédé durant sa vie et la detestant, Il fit son testament avec une grande presence d'esprit, declarant n'estre plus D.Q. de la Manche, Mais Alonzo Quichano surnommé le bon quoy que nostre autheur dise au commencement de la Premiere Partie qu'il se nommoit Quichana simplement (393). Voila la fin de cette Seconde Partie.

NEO. — Vous ne m'avez pas semblé si mal satisfait de cette Seconde Partie que de la Premiere [123 V^o], Vous y avez mesme Loué assez de choses, ce que vous n'avez fait en pas un endroit de la premiere C'est peut estre que vous vous estes acoustumé à cet autheur, ou que vous vous estes lassé de Critiquer severement.

EU. — Ce n'est ni l'une ni l'autre de ces raisons qui a adoucy ma Critique, mais c'est qu'en effect il n'y a pas tant d'absurditez dans celle cy que dans l'autre Mais elle n'en est pas meilleure pour cela, Car il n'y a presque rien qui fasse incident avec D.Q. La plus part des aventures ne le regardent point, et il n'y tient point davantage sa place qu'un autre Je vous l'ay fait voir en son lieu. Mais quelle que soit cette seconde partie, elle est toujours du mesme autheur, Je veux dire qu'elle est comme la premiere et que l'autheur ne s'y est point dementy, Son orgueil et sa fanfaronnerie y parroissent partout en l'une et en l'autre son verbiage n'y est point retranché ni ses lieux communs qui ne sont que trop Communs: Il y a parlé latin comme en l'autre, Il y a mis des absurditez Inconcevables Il n'a suivy ni [124 R^o] le vraysemblable ni le possible, Il n'a gardé en façon du monde la bienséance dans le Caractere de ses personages ni dans celluy de son Histoire dont Il s'est es-

loigné en faisant des aventures purement poetiques au lieu qu'elles devoient estre toutes Comiques, Et aussy en faisant faire des actions à ses heros, contraires à l'humeur dont Il les a depeints au commencement, Il a fait fuir honteusement D.Q. en l'affaire des paisans pour le braire de l'asne Il l'a fait terrassé (*sic*) par son escuyer, et contraint de luy faire des sousmissions, Il le fait surpris par des voleurs contre lesquelz Il ne se revanche point, Tout cela amollit extremement l'esprit du Lecteur qui attendoit de grandes choses de la valeur de ce Heros, et tout cela ne sert de rien à l'histoire Car qui obligeoit l'auteur à faire ces aventures, Il ne les devoit point mettre de la sorte où (*sic*) les rendre meilleures, Une Histoire veritable ne se peut changer ni supprimer mais en de semblables rencontres on adoucit des endroitz qui sont desavantageux Mais une Histoire feinte doit toujours se [124 V^o] soustenir, et ne faire faire à son Heros que de grandes choses proportionnées et ayant raport au caractere qu'elle luy donne. Je conclus donc de ce que je viens de dire que nostre autheur n'avoit point de jugement, Il avoit seulement un esprit vif et remuant, avec une grande facilité d'escire, ce qui luy faisoit avoir une grande opinion de son merite, Le dessein de son histoire estoit bon mais il estoit difficile à executter, Et c'estoit là que le Jugement de l'auteur devoit se faire connoistre, en choisissant des aventures possibles et faciles, qui n'eussent point esté a blesser ni a tuer personne, et qui fussent Comme celle des Marionnettes ou des Taureaux, et autres semblables Voila mon avis qui sera Je croys celluy de ceux qui voudront lire cette histoire avec un Esprit non prevenu.

N^o. — Je demeure d'accord de tout ce que vous avez remarqué dans cette histoire, Et je demeureray encore

d'accord si vous voulez du peu de jugement de son auteur, Mais il fault aussy que vous demeuriez d accord qu'il a des boutades qui sont [125 R^{to}] plaisantes, et qu'un manque d'un peu de regularité ne doit pas les effacer et rendre nulles, Nous voyons tant de gens dans le monde qui sont de cette qualité dont la conduite est extraordinaire, qui ne laissent pas de plaire et eux d'estre receuz avec plaisir dans la société: Je crois que ce livre ou son auteur ne doivent pas estre pirement traittez.

EU. — Je veux tout ce que vous dittes, et dans le sens que vous le prenez. Je souscriray à tout ce que vous voudrez, Mais cela ne détruit point ma Critique Car les gens dont vous parlez et à qui vous comparez cette Histoire ou son auteur, n'ont pas une estime solide dans le Monde, quand on en parle serieusement lon met à part ces petites choses qui les rendent agreables, et lon fait un jugement du reste qui ne leur est pas avantageux, L'on demeure d'accord qu'ilz sont plaisans, qu'ilz font rire et qu'ilz exitent la joye Mais apres cela l'on les traite d'extravagans, l'on ne traite rien de serieux avec eux, leur amitié mesme est contée pour rien.

NEO. — C'est tout ce qu'il vous plaira Mais ce livre [125 V^{so}] tout mesprisable qu'il est a esté copié par un homme d'esprit, Il l'a imité et dans le sujet universel et dans des incidens particuliers, Je veux parler de Sorel qui a faict son berger extravagant (394) sur le modelle de D.Q. Il a faict faire a son berger des actions heroïques Il a fait des enchantemens, Il a fait des Carrosses volans par l'air à l'imitation du Cheval chevill-

(394) Voir, sur Sorel et le *Berger Extravagant*, notre ouvrage : *Don Quichotte en France au XVII^e et au XVIII^e siècle*, II^e Partie, chap. II.

lard, Il a fait une Scrutine ou Jugement des livres de fictions poetiques et Romanesques de mesme qu'il y en a dans l'histoire de D.Q. Je croy que c'est approuver une chose que de l'Imiter.

EU. — Vous m'avez prevenu, mon dessein n'estoit pas de laisser cette objection sans y respondre. Il est vray que Sorel a fait un Romant qui a du raport avec celluy de D.Q. Car son heros est un Jeune homme devenu fou pour avoir lu des Romans de bergerie comme D.Q. l'estoit devenu pour en avoir lu de Chevalerie, mais estoit ce une chose si difficile à inventer que celle là. Il n'y a point de petite femme qui ne dise quelquefois a ceux qu'elle voit lire avec assiduité, Je croy que vos livres vous [126 R^o] feront devenir fou, ainsy cette imitation ne tourne ni à avantage à Cervantes qui a escrit le premier, ni à desavantage a Sorel qui a escrit aprez luy, et l'on ne dit point que ceux qui composent des Comedies et qui traittent des sujetz qui l'ont desja esté, ayent imité ceux qui les ont precedez.

NEO. — Je le veux bien, mais Sorel imite comme je vous ay dit D.Q. en des circonstances de son histoire.

EU. — Donnez vous patience J'y vas. C'est dire quelque chose que ce que vous dittes, Mais voyons quelle est cette imitation et quelle difference il y a entre ce qui est dans D.Q. et ce qui est dans le Berger extravagant: Et lequel vault le mieux, ou la chose qu'on luy reproche d'avoir imitée, qui est ce qu'a dit Cervantes, ou ce qu'il a escrit sur cette imitation. Les circonstances dont vous parlez sont les actions heroïques que Sorel a faict faire à son berger, Je veux dire l'enchantement avec le Carrosse volant (395), Et le Jugement des livres

(395) *Berger extravagant* (éd. de 1633-1634), t. III, l. 10.

de fictions poetiques et Romanesques (396). Quant à ce qui est des actions heroiques qui est [126 V^{so}] l'enchantement que son berger entreprend de rompre comme heros guerrier, ce mesme berger s'explique fort nettement sur une incompatibilité qu'on pourroit luy objecter, disant qu'il peut bien comme berger entreprendre de telles actions quand il voit que les auteurs mesmes des histoires de bergerie ont affecté de parroistre guerriers Lors qu'ils ont faict mettre au devant de leurs ouvrages leurs portraitz habillez a la grecque antique avec des couronnes de Laurier (397) quoy que ces ouvrages ne fussent que des bergeries. Ce qu'il dit pour se mocquer de ces auteurs là, Car le dessein de son livre est de faire une satyre contre les Romans et contre leurs auteurs, Et en cela Il n'y a encore aucune imitation de D.Q. Pour ce qui est de l'enchantement et du Carrosse volant J'avoüeray si vous voulez qu'il y a quelque Imitation dans le sujet, quoy que le dessein de Sorel de se mocquer de ces auteurs de bergeries qui affectent de paroistre guerriers, le luy eust pu donner, Mais Il y a une si grande difference dans la maniere [127 R^{to}] dont la chose est traittée que bien loing que ce soit une imitation, qu'au contraire elle devient un original que Cervantes eust esté trop heureux de suivre s'il l'eust veu ou s'il eust eu du goust, Car Je vous prie y a t'il forme ni apparence de raison à ce cheval de bois, Je vous en ay desja dit quelque chose au sujet de Malambrun qui l'avoit envoyé fort mal a propos comme je vous l'ay fait connoistre. Mais quel effect produit ce cheval? Les deux Chevaliers ayant esté fort peu de temps dessus, car le Duc et sa compagnie ne partirent point du Jardin, L'on

(396) *Berger Extravagant*, t. III, l. 13.

(397) *Ibid.*, t. III, p. 308.

met le feu à des petards et à des fusées qui estoient dans le corps de ce cheval qui le mettent en pieces et jettent les chevaliers par terre à demy bruslez, on ne sçait point par où bruslez, Et l'on dit que voila l'enchantement rompu, sans que les chevaliers ayent fait autre chose que d'avoir esté un moment sur cette Machine, ni qu'ilz ayent rien veu qui leur ayt pu faire croire avoir rompu un enchantement. Sorel ne fait pas ainsy, Il fait monter en carrosse son [127 V^o] Heros avec son vallet Carmelin, les fait rouler sur la terre Jusques à une maison preparée pour son Dessein, où après les avoir mis et laissez souz une remise quelque temps pour leur donner sujet de croire qu'ilz alloient par l'air, Il les fait conduire par un magicien dans des Caves, pendant la Nuit où ilz trouvent des geantz contre qui ilz combattent actuellement et contre des bossus qu'ilz battent et qui les battent aussy, Et en fin les ayans mis en fuite, Il fait qu'ils tirent d'un caveau une Dame prisonniere qu'ilz ramènent à son amant, pour qui ilz avoient entrepris l'avanture, dans le mesme Carrosse avec les mesmes ceremonies de la remise, et de rouler sur terre pour retourner au chasteau d'où ilz estoient partis. Cela est raisonné et suivy, et l'on voit beaucoup d'apparence que l'esprit devoyé de ce berger à pu prendre cette fiction pour une verité estant accompagnée de tant de faitz véritables, dont Carmelin qui n'avoit pas l'esprit gasté demeueroit d'accord luy mesme. C'est ainsy qu'il fault faire des aventures, où l'on [128 R^o] voye du vraysemblable où rien ne se contredise, où tout se puisse soustenir de soy mesme: or que Sorel ait tant qu'il vous plaira Imité Cervantes en cet enchantement, cela ne rectifie point des deffautz et manque de Jugement ou d'invention Si vous voulez qui sont dans la Con-

duitte de celluy de Cervantes qui ne se peuvent ni recevoir ni excuser. Quant au Jugement des livres de fictions Poétiques et Romanesques, celluy de Cervantes est fait sans esprit, Car ce que disent le Curé et le barbier, des livres de la biblioteque de D.Q. est fondé seulement sur leur Caprice, au lieu que le Jugement qui se fait dans le livre de Sorel des livres de Poesie et de Romans est avec un art plus noble et plus scavant, Il Introduit deux hommes habiles dont l'un fait une Critique raisonnée et estendue sur chaque livre dont le sujet y est dit sommairement, Et l'autre tasche de les deffendre par des raisons et des Couleurs declamatoires avec beaucoup d'esprit. Et ainsy cette Critique est scavante et pleine [128 V^o] d'une grande erudition, en laquelle Il paroist que Sorel avoit une grande lecture une excellente memoire et un bon Jugement, Et que probablement Il sçavoit du latin autant que Cervantes, dont Il ne faisoit pas semblant. Vous voyez donc que cette Imitation que l'on reproche a Sorel ne luy fait point de mal, et que bien loing qu'elle tourne a la louange de Cervantes, la comparaison que l'on fait de l'une a l'autre le remplit de confusion et luy est une leçon pour mieux conduire une avanture de Cette qualité qu'il n'a fait la sienne, Et noz beaux Espritz qui veulent tirer de cette imitation des avantages pour Cervantes n'y ont pas bien pensé Car ceux qui voudront examiner ces Imitations verront que Sorel estoit homme a donner des leçons a Cervantes toute sa vie, pour escrire des histoires Inventées.

NEO. — Tout ce que vous dites là est beau et bon, mais le Livre de Sorel est demeuré là sans que personne en parle, et Celluy de Cervantes s'est reveillé, et tout vieil qu'il est il entretient tout [129 R^o] ce qu'il y a de gens d'esprit dans le Royaume.

Ec. — S'il estoit question icy de faire une comparaison de ces deux livres Je vous ferois voir la grande difference qu'il y a de l'un à l'autre: L'histoire que raconte Sorel et qui compose son livre est toute Comique sans qu'il y ait rien de poetique, C'est un portrait au naturel de la maniere ordinaire de vivre: Celle de Cervantes est toute pleine d'avantures poetiques qu'on ne voit point dans la vie et qui font une contradiction au dessein qu'il a du avoir en faisant son livre Je vous l'ay fait remarquer: Le stile de Sorel est facile, sa narration breve et claire, Les Caractères de ses personnages conservés et gardez depuis le commencement jusques a la fin, Il rend raison de toutes les avantures et des moyens par lesquelz elles se sont faites, Les idées qu'il vous a fait avoir Il ne vous les fait point changer, Il ne vous laisse en doute de rien. Il ne vous laisse rien à supposer ni à supleer, Vous sçavez si Cervantes est de cette humeur: Mais pour respondre à ce que vous dittes que son livre [129 V^o] s'est resveillé et que tout vieil qu'il est Il entretient tout ce qu'il y a de gens d'esprit dans le Royaume Il est vray qu'il entretient bien du monde, mais que ce soit tout ce qu'il y a de gens d'esprit, J'en doute fort Il est vray qu'il y a des espritz qui trouvent tout bon pour rire, Ces gens la s'en peuvent entretenir n'y prenant pas garde de si prez: Cet homme dont Je vous ay parlé qui faisoit tant rire la compagnie à ce souper où je me trovay, passoit pour agreable, de bonne humeur, divertissant à ceux qui estoient presens et ils l'eussent préféré sans difficulté à un autre qui eust dit quelque chose de meilleur, par ce qu'ilz ne s'y connoissoient guere, et qu'ilz n'estoient la que pour se rejouir, Mais qu'à des gens de bon goust cet homme eust esté ce qu'il paroissoit aux autres, Il s'en falloit tout, Et

Je ne pretends pas aussy que la Critique que Je fais soit contre ce vulgaire pour qui les bonnes choses ne sont pas faites, mais bien Contre ces beaux Espritz si delicatz, qu'un pourtant... un pour ce au lieu de par ce choque si fort qu'ilz quittent à l'heure mesme le livre [130 R^{to}] où ilz l'ont trouvé, ne pouvant pas croire qu'un ouvrage où il y a de telz motz, puisse estre bon C'est dis je contre ces gens là delicatz comme Je viens de dire et qui veulent pourtant soustenir ce livre pour tres bon et son autheur pour le plus bel esprit qui ait Jamais esté. Mais par vostre foy, croyez vous que ce nouveau traducteur (398) ait fait un grand honneur à Cervantes d'avoir traduit son livre comme il a fait, vous n'y avez pas asurement bien pensé Il luy a fait un honneur semblable a celluy qu'un Maistre fait à son Escollier quand Il luy corrige son Thesme, Il a retranché une partie de sa narration qu'il a supprimée comme Inutile ou comme ennuyeuse, Il a traduit des choses autrement qu'elles ne sont dans l'original, Jugeant sa pensée meilleure que celle de son autheur et la luy preferant avec un peu de vanité, Je croy qu'on ne peut pas luy faire un plus grand affront: Cela a causé une chose qui me semble assez plaisante, Ce livre que les beaux Espritz avant cette nouvelle traduction [130 V^{so}] retranchée et corrigée estimoient le plus beau livre du monde, lorsque ce traducteur l'a corrigée (*sic*), il a fait voir qu'ilz n'y entendoient rien et qu'il s'y connoissoit mieux, que tous tant qu'ilz sont, et que pour trouver ce livre là bon Il falloit en retrancher et y corriger ce qu'il a fait, Et a dire le vray Il a retranché beaucoup de choses ennuyeuses, Et c'est peut estre par là qu'on y trouve plus de goust qu'on ne faisoit dans les traductions de Oudin et de Du Ros-

(398) Filleau de Saint-Martin, dont la traduction parut en 1677-1678.

set, car elles ne sont pas encore si gastées de stile qu'on ne les pust lire si le livre en valloit la peine en l'estat qu'il est dans ces traductions fidelles. De dire que ce livre de l'antiromant (399) soit demeuré là, a cause qu'on ne l'a pas réimprimé comme on a fait celluy de D.Q. Ce n'est pas une raison Car on en pourroit dire autant de quantité de bons livres qu'on n'a pas reimprimez, L'Astrée de D'Urfée au stile de laquelle l'on pourroit changer quelque chose [131 R^{to}] pour contenter la delicatesses du temps n'a pas esté pour cela corrigée et reimprimée comme D.Q. Et Je croy qu'il y a difference de merite de ce livre là à celluy de celluy cy, et l'on ne dit point pour cela que ce livre d'Astrée soit demeuré là, L'antiromant est de mesme Il est en estime partout, Et les remarques que l'autheur y a adjoustées sont, de l'avis de tout le monde, d'une singuliere beauté tant par la diversité qu'elles contiennent que par la maniere dont elles sont traittées où Il se voit une espece de Critique sur plusieurs ouvrages qui est genereuse et hardye, qui plaist et qui instruit le lecteur de plusieurs choses rares et curieuses.

NEO. — Je ne scaurois que vous dire mais ce livre là ne me plaist point, Il n'est point selon mon goust.

EU. — Vous me dittes là deux choses a quoy J'ay de la peine à respondre, ce n'est pas que Je manque de raisons, mais comme c'est à vous que Je les dois dire Je ne le puis sans m'esloigner un peu de la civilité que Je vous dois.

(399) Le *Berger Extravagant* a d'abord paru en trois parties, aux dates de 1627 et 1628. Ces trois parties ont été ensuite réunies en un seul volume sous ce titre : *L'Anti-Roman ou l'Histoire du Berger Lysis, accompagnée de ses remarques* par Jean de la Lande, Poitevin [pseudonyme de Ch. Sorel], Paris, 1633-1634, in-8°, 2 t. en 4 vol.

NEO. — Pourquoi ? Je vous prie que ma Consideration ne vous retienne (400) point de me dire [131 V^o] Ingenument ce que vous pensez, Ne sçavez vous pas bien que c'est souz la condition de la liberté academique que nous avons entrepris de nous entretenir de ce livre?

EU. — Puisque vous le voulez ainsy, Je vous diray donc que ceux qui disent, (Je ne sçaurois que vous dire) doivent se taire puisquilz ne sçavent que dire, cependant ceux qui parlent ainsy croient dire un grand mot, Et comme ce mot a rapport avec ce que vous avez dit ensuite (que ce livre n'est point selon vostre goust). Ilz croient qu'il leur est permis d'avoir tel sentiment qu'il leur plaira par le privilege du goust que l'on dit estre libre et arbitraire et sur lequel Il ne doit s'esmouvoir aucune disputte. Mais Je vous diray franchement que Ce mot de goust accompagné de cette pretendue Liberté, est un asyle à l'Ignorance, Car une personne habile sçait toujours pourquoy il (*sic*) trouve quelque chose bon ou mauvais, Et je vous diray davantage que le goust que nous avons pour les viandes, dont celluy dont nous [132 R^o] parlons est la peinture par Metaphore, n'est pas si fort en nostre liberté que nous le croyons, Le pain qui n'a point de mauvais goust estranger, est bon de luy mesme, et Il n'est pas permis de dire qu'on ne le trouve pas bon, a moins qu'on avoüe qu'on est malade, Il en est de mesme des viandes ordinaires comme le bœuf le mouton et autres viandes simples qui sont d'elles mesmes de bon goust Independemment de l'opinion de qui que ce soit, Il est vray qu'il y a des viandes et des fruitz dont il est permis de ne pas aprouver le goust, comme les viandes noires et de venaison, les figues les Melons et autres

(400) Au-dessus du mot : *retienne*, et sans le rayer, Pierre Perrault, ou le copiste, a écrit le mot : *empesche*.

fruitz semblables dont le goust est fort et extraordinaire. Le goust qu'on peut avoir pour les productions et ouvrages de l'esprit est tout pareil Il y a des choses qui sont bonnes ou mauvaises d'elles mesmes, sans qu'on puisse les desaprouver ou aprouver à moins de demeurer d'accord qu'on a l'esprit malade: Et ces choses la sont celles qui sont fondées sur une verité constante ou sur un mensonge evident, Et Il n'est pas permis a un esprit bien fait de trouver mauvaises (*sic*) [132 V^o] celle qui aura la verité pour fondement, et d'approuver celle qui ne sera apuyée que sur le mensonge: Aprez cela peut on dire (Je ne scaurois que vous dire, cela n'est pas selon mon goust) si la chose est de celles qu'on ne peut trouver mauvaises sans depravation de goust et sans dereglement d'esprit, Aussy de telles responses ne se font que par des opiniastres, qui se sentans esmeuz par les choses qu'on leur dit, se voyent forcez d'abandonner un faux sentiment, ou (*sic*) ilz seront, ou qu'ilz auront pris peut-estre au hazard, dont ils ont de la honte, et auquel Ilz ne veulent pas renoncer, car ce seroit trop se sousmettre, croyant qu'ilz en sont quittes pour dire, vous avez un tel sentiment et moy J'en ay un autre, mais Ilz meritent qu'on leur dise vous avez l'esprit malade: Quand Je vous ay dit au commencement de nostre entretien que le livre de D.Q. me desplaisoit, Je ne me suis pas contenté de dire (Je ne scaurois que vous dire ce livre n'a jamais esté selon mon goust) et il m'a toujours deplu) J'ay adjousté les [133 R^o] raisons pour quoy, que Je vous ay deduittes assez amplement, Et ceux qui soustiennent que ce livre est excellent n'en doivent pas estre crus sur leur simple affirmation, Il faut qu'ilz disent pour quoy Ils le soustiennent tel, principalement apreuz une aussy grande attaque que celle que Je luy

ay faite, Il faut pour se disculper d'esprit malade, qu'ilz fassent un panegirique de ce livre raisonné, comme J'en ay fait la Critique, ou plus tost qu'ilz fassent une apologie qui responde aux choses que J'y trouve mauvaises, et qu'ils prouvent que toutes les absurditez, impossibilitez, contrarietez, messeances, malhonnestetez, langueurs de stile, Inutilitez, sont ou des beautez ou du moins que ce ne sont pas des deffautz et qu'on les peut souffrir comme des choses dont le goust est le maistre, mais c'est ce qu'ils ne scauroient faire dans le destail qu'il fault comme Je l'ay fait de mon costé.

NEO. — Vous ruez là de grands coups, Et que deviendront donc ces beaux espritz qui soustiennent ce livre à cor et a cry auront ilz l'Esprit malade?

[133 V^{so}] EU. — Ils deviendront ce qu'ilz pourront et auront l'esprit comme il vous plaira, mais une cause attaquée comme l'est celle dont nous traittons, ne se defend pas par une simple affirmative de ces Messieurs qu'elle est bonne et que tout ce qu'on peut dire contre n'est rien et ne merite pas de response, Et encore moins, eux ayant autant d'esprit qu'ilz en ont, Mais sçavez vous pour quoy ilz loüent tant ce livre de D.Q. et pour quoy ilz ne veulent pas loüer celui de l'antiromant, C'est premierement que celluy de D.Q. est composé par un estranger et que les françois sont naturellement amoureux des estrangers Jusques à la follie; Secondement c'est qu'il est fait il y a longtems et qu'on n'en connoist point l'auteur que de nom seulement, lequel Il pourroit avoir changé comme ont faict beaucoup d'autres qui valloient mieux que luy, De maniere qu'ilz croient qu'ilz peuvent luy donner de la louange sans Jalousie: Mais d'en donner au livre de l'Antiromant composé depuis peu par un françois que chacun a connu et qui estoit en-

core vivant Il y a sept ou huit ans [134 R^o] C'est à quoy Ilz ne peuvent se resoudre: Si nos beaux espritz le louoient ilz croiroient luy donner une partie de la louange qu'ilz croient meriter et en diminuer d'autant l'estime où ilz pretendent que doivent estre leurs ouvrages, Car vous ne voyez point que ces Messieurs se loüent les uns les autres, Ilz s'en gardent bien, Ils sont sur cela dans un silence qui est non seulement injuste mais of-fençant, Car il semble, et ilz veulent bien le faire croire, que le silence dans lequel ils sont est charitable et scrupuleux, et qu'ilz ne veulent ni mal parler des ouvrages de leurs amis, ni trahir leur conscience en ne disant pas ce qu'ilz en pensent, Il n'y aura que quelque miserable aspirant au titre d'auteur qui s'attachera à en Louer quelqu'un affin de se faire quelqu'amy parmy eux, ou pour se sauver de la dent de quelque satyrique en faisant comme Scaramouche (491) a la Comedie, qui traite d'altesse un ours qui le tient entre ses griffes.

NEO. — Je crois ce que vous dites et Il est aisé de voir qu'il y a parmy ces Messieurs, de la [134 V^o] caballe d'un costé, Et de l'autre qu'il y a de ce que l'on peut appeller, bande à part, Ilz se tiennent unis pour de certaines choses, a cause de quelques interetz communs qui les y obligent, comme pour paroistre et se faire croire scavantz plus que le reste des autres gens, Mais quand il s'agit de faire la part à chacun d'eux, de leur merite particulier, Il n'y a plus de Communauté

(491) Fiorelli ou Fiurelli (Tiberio), dit Scaramouche, acteur de la Comédie italienne (1608-1694). Né à Naples, il vint en France en 1640 : il faisait partie de la troupe qu'à cette date Mazarin avait fait venir d'Italie. Au bas de son portrait gravé par Vermeulen se trouve ce quatrain fort élogieux attribué à La Fontaine :

Cet illustre comédien
De son art traça la carrière ;
Il fut le maître de Molière,
Et la nature fut le sien.

ni de Caballe, Chacun tire l'aprobation de son Costé le plus qu'il peut, et tasche pour cela souz main de diminuer celle de ceux avec qui Ils s'estoient unis.

Eu. — Il n'y a rien de plus vray, Mais cela n'empesche pas que je n'aye toujours beaucoup estimé ces Messieurs là, aussy ne feray je Jamais difficulté, quelque chose que j'aye dit (*sic*) de quitter mon sentiment pour suivre le leur; quand ilz voudront bien me le faire connoistre d'une manière honneste, en l'apuyant de quelques raisons, car Je croys estre capable de les entendre autant qu'un autre: Mais quand Ils ne voudront me dire autre chose sinon, Cela [135 R^{to}] est ainsy, Je ne me tiendray pas pour persuadé, Je croys que Je vaux bien la peine que l'on me parle d'une autre façon qu'un pedagogue ne parle à son petit disciple, Mais n'en parlons plus. Voila Monsieur, mon sentiment sur le livre de D.Q., sur la Critique que Je crois qu'on en peut faire, et sur la maniere dont ces Messieurs la Recoivent.

Neo. — Vous m'avez fait beaucoup de plaisir de me dire avec tant de patience vos sentimens Je demeure persuadé de la bonté de vos remarques, et Je ne manqueray pas à la premiere occasion de pousser mes beaux Espritz sur beaucoup d'absurditez que vous m'avez fait voir clairement. Au reste Je vous prie de ne pas prendre serieusement tout ce que Je vous ay dit, Lors que Je vous ay paru ne pas approuver vos pensées, Je ne le faisois que pour vous engager à respondre a des objections qui me venoient en l'Esprit.

Eu. — Et moy Monsieur Je vous reitere les excuses que Je vous ay desja faites sur mon [135 V^{to}] indiscretion d'avoir trop persisté à blasmer un Livre que vous estimez et d'avoir tasché de vous oster le plaisir que vous donne sa lecture.

FIN

[136 R^{to}] A Monsieur ***

Monsieur

Je vous suis beaucoup obligé du soing que vous avez bien voulu prendre de lire ma Critique, et de la faire voir à vos amis, Et encore plus de ce que vous m'avez mandé ce que vous en pensez et eux aussy. Je demeure d'accord avec vous qu'il seroit peut estre necessaire en la lisant de relire aussy le Livre pour se remettre en memoire les avantures que J'y examine en detail et voir si l'examen que J'en fais est fidelle, Mais ceux qui tiennent pour ce Livre s'en souviendront assez pour cela, Et en tout cas, s'ils veulent si fort s'interesser en sa defence, Ils n'auront pas de peine à le revoir, et ne seront pas fâchez d'avoir occasion de repasser sur des choses qui leur ont donné tant de plaisir, car quand elles sont bonnes elles plaisent toujours, quoy que souvent répétées. Le peu de regret que vous me tesmoignez de n'avoir [136 V^{so}] pas lu ce Livre avec beaucoup de soing, ne me donne pas une petite satisfaction, Parce que d'un costé, Je vois qu'il faut bien qu'il ne soit pas si plaisant ni si divertissant qu'on le fait (qui est ce que je soutiens) puisque vous l'avez lu avec si peu d'attention, Et de l'autre Je vous considere dans une situation d'esprit, libre de toute prevention pour luy, et en estat d'en Juger sainement et de sa Critique, puisque vous n'avez point encore pris de party pour soustenir l'un ou l'autre, et c'est de ces sortes d'espritz que je cherche, Car c'est dans cet engagement que Je trouve mon plus fâcheux ennemy, N'y ayant rien de plus difficile que de faire changer d'avis à qui que ce soit, et luy faire avouer

qu'il s'est mépris, Et encore plus à ceux qui par leur qualité de scavants, se croient au dessus de ceux qui n'en prennent pas le titre et n'en font pas profession comme eux, Cependant c'est avec ces gens là que J'ay affaire, ce que J'ay expliqué en plusieurs endroitz de ma Critique qui m'empeschera d'en dire davantage pour venir à ce que vous me mandez, Que [137 R^{vo}] vous avez remarqué que mes objections se reduisent presque à l'indecence et à l'impossibilite, Mais que peut estre l'Authheur en demeureroit d'accord avec moy, et me diroit, qu'ayant voulu se mocquer des Romans qui sont tout pleins de ces indecences et de ces impossibilitez, Il a affecté les mesmes deffautz pour les mieux faire remarquer, Vous adjoustez en suite que vous savez bien que Je respondray à cela parce que l'on Respond à Tout. Mais pardonnez moy si Je vous dis que la Response que J'ay à faire n'est pas de ces Responses telles quelles, que l'on faict pour se tirer d'affaire que bien que mal; Et si vous vouliez bien vous souvenir de ce que j'ay dit en quelque endroit de ma Critique, vous ne me feriez pas cette objection: Ce n'est pas que d'autres que vous ne me l'ayent faite, Mais aprez ma response que Je leur ay faict voir Ilz ont abandonné leur sentiment pour suivre le mien; Je vous repeteray donc ce que vous avez veu dans ma Critique, que Michel de Cervantes authheur du Livre dont nous parlons a du, pour faire voir l'Impertinence des Romans [137 V^{ro}] et la folle de son Heros, depeindre d'un costé des gens vivans dans la maniere acoustumée dans le Monde, sans aucun merveillex, Et de l'autre, son Heros vivant et voulant vivre dans la maniere extraordinaire des Romans avec tout le merveillex dont ils sont remplis, affin que faisant comparaison de cette vie que l'on connoist et qui est selon la raison, avec cette

autre que l'on ne connoist point et qui est extravagante, Il en résulte une plus grande risée pour de tels ouvrages : Or si l'Autheur a meslé dans les incidens de cette vie ordinaire qui doit estre simple, Le merveilleux des Romans, comme il a fait partout, Il n'y aura plus de difference entre ces deux sortes de vies, Et son Heros qu'il nous donne pour fou à cause qu'il tient pour des veritez tout le merveilleux des Romans, ne nous paroistra point tel, quand on verra que les personnages que nostre Autheur Introduit pour depeindre cette vie ordinaire et réglée, feront de ces actions merveilleuses et extraordinaires, dont elle n'est point capable, et qui ne se trouvent que dans les Romans, qu'il veult condanner; Ce [138 R^o] n'est donc point pour se moquer des Romans qu'il a mis Les indecences et les impossibilitez dont vous parlez (car je comprends l'un et l'autre souz le mot de merveilleux) mais c'est qu'il a manqué de Jugement et qu'il n'a point compris cette difference de vie des uns et des autres, Et ainsy la Critique que J'en fais est raisonnable et bonne: L'on me dira que la Princesse Miconona luy parle en termes de Romans, que la Princesse Doloride et son ecuyer Trifaldy parlent avec luy le mesme stile, L'hostellier mesme qui le fait Chevalier luy parle en langage Romanesque, Carasco chevalier des Miroirs et de la blanche Lune et autres ont le mesme langage: A cela, bien loing d'y trouver à redire, au contraire je l'approuve, et c'est le seul moyen dont l'autheur ait pu se servir pour se moquer des Romans, aussy ces personnages la ne parloient ilz de la sorte que pour s'en moquer, de mesme qu'ilz en prenoient les habitz: Mais lors qu'il nous raconte des aventures arrivées aux personnages sérieux du tissu de son histoire qui n'ont aucun rapport à la folie de son heros Il ne peut [138 V^o] pas

dire que ce soit pour se moquer des Romans dont il n'est pas question. Le berger Extravagant dont je parle dans ma Critique a suivy cette règle avec grande exactitude, Il ne se fait rien dans l'histoire serieuse de son Livre qui ne soit naturel et qu'on ne voye arriver tous les jours, et Philiris et autres bergers supposez qui parlent Roman, sont enfin reconnus pour des gens d'esprit qui se divertissent avec Lisis en parlant son langage pour luy donner occasion par ce moyen de faire tous les jours de nouvelles follies. Vous voyez donc bien Monsieur que nostre autheur ne se sçauroit sauver par l'endroit que vous dites, et que quand je respons comme je fais à vostre objection, on ne peut pas dire que c'est qu'on respond à tout, Ma response est tirée de la chose mesme Il n'y a point de detour ni d'équivoque, La regle que J'establis des deux differentes manieres de vivre sur lesquelles je dis que le Livre dont nous parlons, doit estre fondé est bonne et sans replique, Et l'autheur ni tous ses adherans ensemble ne sçauroient la renverser, ni trouver [139 R^{to}] d'excuse pour luy, d'avoir contrevenu à cette règle qui luy devoit estre fondamentale, ni pour eux, de n'y pas trouver la faute essentielle que j'y remarque. Mais avoiez Monsieur, que quand vous m'avez escrit de la sorte, vous avez voulu deffendre vos amis les sçavans, ou du moins vous avez voulu leur tesmoigner qu'il ne tenoit pas à vous que vous ne le fissiez Mais je suis bien assuré que si la chose alloit plus loing, vous les abandonneriez pour ne pas vous embarrasser dans une aussy mauvaise cause, contre laquelle vous n'avez pu alleguer que cette legere objection, et laquelle j'ay desja refutée par ma Critique plus fortement et plus amplement qu'elle ne l'est icy. Voila pour ce qui est de vostre sentiment Mais passons à celui des autres: Je vois par ce que vous me mandez, du

sentiment que vous ont tesmoigné les personnes à qui vous avez communiqué ma Critique, qui sont les sçavans du siecle, que ces Messieurs n'en sont guere touchez, ou peut-estre qu'ilz en font le semblant et qu'ilz la mesprisent Mais, pour leur honneur, Je n'en veux rien croire Et puis ce n'est pas ainsy qu'en se tire d'affaire, Ils [139 V^o] disent, me mandez vous, que mes remarques sont bonnes, qu'elles sont bien deduittes et avec esprit, Mais que le Livre ne laisse pas d'estre bon, et de leur sembler agreable et divertissant. Premièrement Je les quitte de leurs complimens, Je connois leur Rhetorique dont je ne suis guere esmeu, Ilz veulent pourtant me faire sentir qu'ils ne se commettent pas avec de si petitz adversaires, et que ce seroit une chose indigne de leur Elevation s'ilz descendoient si bas et s'ilz prenoient la peine de raisonner sur la moindre de mes remarques: Il leur est bien plus glorieux d'en user honnestement avec moy et de me dire comme ils font avec bonté que je suis un joly garçon, que Je feray un jour quelque chose, et que ma hardiesse est louable d'avoir attaqué un Livre celebre comme celluy la, (car enfin Monsieur ce que vous m'avez mandé ne veut dire autre chose), Mais ce n'est point cette petite gloire la qui les retient, c'est en bon français qu'ilz ne sçavent que répondre, Et encore une fois qu'ils ne veulent pas se retracter du jugement qu'ils ont fait un peu à la haste et sans y avoir bien pensé. [140 R^o] Je ne veux pas pourtant demeurer sans replique sur ce qu'ils disent, que notwithstanding mes remarques, ce Livre ne laisse pas d'estre bon, et de leur sembler agreable et divertissant, J'en demeureray d'accord s'ils veulent, mais ce ne sera pas avec eux, mais bien avec des gens du commun qui n'ont aucune politesse, qui ne sçavent ce que c'est qu'escire, qui ne connoissent ni Justesse ni union ni convenance

dans les ouvrages et productions d'esprit, à qui toutes choses sont nouvelles et qui veulent trouver occasion de rire dans tous les endroitz d'un Livre qu'ils croient avoir esté fait pour cela, prenans ce qui y est dit piece à piece, sans se soucier d'autre chose. Voila les gens avec qui, pour n'entreprendre pas une dispute inutile, je demeureray d'accord de tout. Mais avec des gens qui sçavent ce que c'est qu'escire, et qui escrivent tous les jours, et pour qui l'on escrit, qui donnent leur jugement sur les pieces et productions d'esprit qui leur sont présentées, qui les examinent avec un soing non seulement Judicieux, mais mesme scrupuleux, Et qui [140 V^o] à la moindre (Je ne diray pas faute) mais negligence ou relaschement, condannent un ouvrage avant mesme que de l'avoir veu entierement, refusant d'en continuer la Lecture à cause du dégoüst qu'ils en prevoyent; Que de telles gens puissent dire que le livre dont je parle est bon, qu'il leur plaist et qu'ilz le trouvent agreable et divertissant, Ce Livre que je fais voir, de leur aveu mesme, plein de contrarietez, d'impossibilitez, d'indécences, de deffautz de jugement, d'Ignorance, de vanité, où il ne se voit rien que de très commun, encore est il noyé dans un horrible amas de parolles ennuyeuses et d'une longueur tuante, Que ces sçavans dis je, puissent dire qu'un tel livre est bon, qu'ilz le trouvent agreable et divertissant, C'est ce qui ne se peut, et dont, pour leur honneur, Je ne sçaurois demeurer d'accord, Et si cela estoit, Je dirois de leur esprit, ce que Je dis du Livre, Je veux dire que leur Esprit se contredit luy mesme, Car dans l'aprobation qu'ilz luy donnent l'on ne reconnoist point ces Juges esclairez, ces Juges scrupuleux, ces Juges delicatz et si faciles à prendre [141 R^o] des dégoüsts. Voila Monsieur quel est mon sentiment, qui n'est point

une chose nouvelle que Je m'avise de vous dire en cette Lettre, Je l'ay dit nettement et distinctement dans ma Critique; mais ilz font semblant de n'y avoir pas pris garde Mais c'est trop vous ennuyer sur ce sujet qui ne vault pas le temps que vous y perdez, lequel vous employeriez plus utilement dans vos occupations ordinaires, Pardonnez à la liberté que vostre bonté me donne, de vous consulter dans de semblables rencontres, et me croyez

Monsieur

Vostre

ce 30 Aoust 1679.

Vu le 13 Mars 1930,
*Le Doyen de la Faculté
 des Lettres
 de la Faculté de Paris,*
 H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,
*Le Recteur de l'Académie
 de Paris,*
 CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

I. — PIÈCES MANUSCRITES

ARCHIVES NATIONALES : *Mémoires de la Chambre des*

Comptes : P. 2374 ; —

Arrêts : E. 1726 ; E. 1730.

Secrétariat de la Maison du

Roy, année 1669, Ol 13 ; —

année 1698, Ol 42.

Inventaire analytique des In-
sinuations du Châtelet de
Paris (1651-1654).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, *ms* : *Pièces originales*, n° 2.238.

Dossiers bleus. n° 517.

Fonds Morsau, n° 800.

Fonds Cabinet d'Hozier, n° 266.

II. — ŒUVRES DE PIERRE PERRAULT

Critique des deux Tragedies D'Iphigenie D'Euripide et
de M. Racine Et La comparaison de L'une avec L'autre
Dialogue. Non publiée. B.N., fonds français, n° 2385.

Critique du Livre de Dom Quichotte. Dialogue. Eudoxe,
Neophile. B.N., fonds français, n° 25572 : fonds Notre
Dame, 278.

De l'Origine des Fontaines. Paris ; Pierre Le Petit, 1674,
in-12.

Critique de l'Opéra, ou Examen de la Tragédie intitulée Alceste, ou le Triomphe d'Alcide, Dialogue, dans *Le Laboureur : Recueil de divers ouvrages en prose et en vers. Dédié à Son Altesse Monseigneur le Prince de Conti*. A Paris, de l'Imprimerie de Jean Baptiste Coignard, rue saint Jacques, à la Bible d'or. Et au Palais, chez Guillaume de Luyne, Libraire Juré, sous la montée de la Cour des Aydes, à la Justice. Et Jean Guignard fils, à l'entrée de la grand'Salle ; à l'Image de saint Jean. 1675. Avec Privilège de Sa Majesté. in-4°.

La Secchia Rapita. Le Seau Enlevé. Poème héroï-comique du Tassoni. Nouvellement traduit d'Italien en François. Paris, Guillaume de Luyne et Jean Baptiste Coignard, 1678, 2 petits in-12.

III. — ŒUVRES DE CLAUDE ET DE CHARLES PERRAULT CITÉES DANS NOTRE ÉTUDE

A) Claude Perrault

Les Murs de Troye ou l'Origine du burlesque. — Le premier chant de ce poème, auquel collabora Claude Perrault, a été publié en 1653 (Paris, Louis Chamhoudry, in-4°). Le second chant qui est tout entier l'œuvre de Claude, n'a été publié qu'en 1900. Paul Bonnefon l'a donné pour la première fois dans la *Revue d'Histoire littéraire* (15 juillet 1900).

Voyage à Bordeaux, publié pour la première fois par Paul Bonnefon à la suite de son édition des *Mémoires* de Charles Perrault. Paris, 1909, in-8°.

B) Charles Perrault

L'Enéide burlesque. — Parodie du sixième livre de l'*Enéide*, publiée par Paul Bonnefon (*Revue d'Histoire*

littéraire : janvier-mars 1901), sur un manuscrit de Charles Perrault. Tous les frères Perrault, cependant, collaborèrent à ce petit ouvrage.

- *Mémoires de ma vie*. — Ouvrage publié pour la première fois en 1755 à Avignon ; une deuxième fois en 1759 par l'architecte Patte. La seule édition correcte est de 1909 et a été donnée par Paul Bonnefon d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale (chez Laurens, in-8°).

Saint Paulin, évêque de Nolè, avec une épître chrétienne sur la Pénitence et une Ode aux nouveaux convertis. Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1686, in-8°

Parallèle des Anciens et des Modernes, en ce qui regarde les Arts et les Sciences. Dialogues. Avec le Poème du Siècle de Louis le Grand, Et une Epistre en Vers sur le Genie. Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1688-1697, 4 t. in-12.

IV. — OUVRAGES DIVERS

BAILLET (Adrien), *Jugemens des Savans sur les Principaux Ouvrages des Auteurs. Revus, corrigés et augmentés par M. de la Monnoye, Paris, 1722, t. V, in-4°.*

BOILEAU (Ni.), *Première réflexion critique sur Longin (Œuvres de M. Boileau Despréaux, avec des éclaircissemens historiques donnés par lui-même [et les remarques de Brossette]), Genève, 1716, t. II, in-4°.*

- Discours sur l'Ode*, 1^{re} éd. (1693),
2^e éd. (1694).
- CARDAILLAC (Xavier de), *L'Ingénieur Hidalgo don Qui-
chotte de la Manche* par Miguel
de Cervantes. — Saavedra, Tou-
louse, 1923-1926, 4 t. in-8°.
- CEDORS (DE), *Le Seau Enlevé, Poème Héroï-
Satiro-Comique, Nouvellement
traduit de l'Italien du Tassoni*,
Paris, 1759, 3 t. in-12.
- EURIPIDE, *Iphigénie à Aulis*, éd. H. Weil,
Paris, 1869, in-16.
- HABERT (Germain), *Métamorphose des yeux de Phi-
lis en astres*, s. l. n. d. in-12.
- HINSTIN (G.), *Théâtre d'Euripide*, t. II, Paris,
1896, in-16.
- LACHÈVRE (Frédéric), *La Chronique des Chapons et des
Gélinottes du Mans*, Paris,
1907, gr. in-8.
- MÉNAGE (Gilles), *Anti-Baillet*, Paris, 1688, 2 t.,
in-12.
- PINCHESNE, *Recueil de Rondeaux. Pour
l'agréable maison de Viry*. Non
publié (sauf la partie intitulée :
Les Chapons du Mans, que M.
F. Lachèvre a donnée sous ce
titre : *La Chronique des Cha-
pons et des Gélinottes du Mans*,
1907). B.N. fonds français, n°
15125.

- Poésies Heroïques du Sieur de Pinchesne. Où se voyent les Eloges du Roy, des Princes et Princesses de son Sang, et de toute sa Cour.* Paris, 1670, in-4°.
- Poésies Meslées du sieur de Pinchesne, Dediées à Monseigneur le Duc de Montausier Gouverneur de Monseigneur le Dauphin,* Paris, 1672, in-4°.
- QUINTILIEN, *Institutio Oratoria*, l. X, éd. Spalding. Lemaire.
- RACINE, *Iphigénie à Aulis*, éd. des Grands Ecrivains de la France (Paul Mesnard), t. III, Paris, 1885, in-8°.
- SOMAIZE, *Dictionnaire des Précieuses*, éd. Livet, Paris, 1856, 2 t., in-12.
- TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, éd. Monmerqué, Paris, 1861, t. X, in-18.
- VIARDOT (Louis), *L'Ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, Paris, éd. de 1912, 2 t., in-16.
- VOLTAIRE, *Dictionnaire Philosophique*, Ed. Moland, t. XVII, Paris, 1878, in-8°.

V. — ETUDES HISTORIQUES ET CRITIQUES

BONNEFON (Paul)

Charles Perrault. Essai sur sa vie et ses ouvrages (R.H.L., juillet-septembre 1904).

Charles Perrault littérateur et académicien (Ibid., octobre-décembre 1905).

Les dernières années de Charles Perrault (Ibid., octobre-décembre 1906).

Charles Perrault commis de Colbert (Gazette des Beaux-Arts, 3^e période, XL).

BOUVY (Eugène),

Nanteuil, Paris, 1924, in-4°.

CLÉMENT (P.),

Histoire de la Vie et de l'Administration de Colbert, Contrôleur général des Finances..., Paris, 1846, in-8°.

Ed. Colbert (Jean-Baptiste), Lettres, instructions et mémoires (Errata général et table analytique, par M. Pierre de Brotonne et M. de Boislisle), Paris, 1861-1882, 8 t. en 10 vol. gr. in-8°.

ESTRÉES (Paul d'),

Une Académie bachique au XVII^e siècle, R.H.L., 1895.

GILLOT (Hubert),

La Querelle des Anciens et des Modernes en France, de la « De-

fense et Illustration de la langue française » aux « Parallèles des anciens et des modernes », Paris, 1914, in-8°.

GONCOURT (Ed. et J. de), *Idées et Sensations*, Paris, 1877, in-18.

GROS (Etienne), *Philippe Quinault, Sa Vie et son Œuvre*, Paris, 1926, in-4°.

HALLAYS (André), *Les Perrault*, Paris, 1926, in-16.

HENRIOT (Emile), *Pour le Tricentenaire. — De qui sont les Contes de Perrault? (Revue des Deux Mondes, 15 Janvier 1928).*

RIGAULT (Hippolyte), *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, 1856, in-8°.

Table des Matières

AVANT-PROPOS	9
--------------------	---

PIERRE PERRAULT SA VIE ET SES OUVRAGES

I. — Pierre Perrault dans la famille des Perrault	13
II. — Pierre Perrault et Colbert	18
III. — Joie de vivre	23
IV. — Le Goût des Sciences	29
V. — Le Goût des Lettres	36
VI. — La Dette de Charles envers Pierre	63
VII. — Conclusion	68

CRITIQUE DU LIVRE DE DOM QUICHOTTE DE LA MANCHE

BIBLIOGRAPHIE	267
TABLE DES MATIÈRES	275

